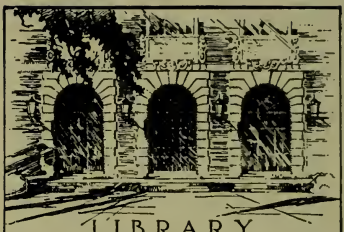
823
M47mFd
v.1-2



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
M47mFd
v.1-2

Jean J. Burgi

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/lemanmystrieu12meek

LE MARI MYSTÉRIEUX.

LE MARI MYSTÉRIEUX,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Par M. DAV...

Le meilleur mariage est encore hasardeux ;
Mais on peut le risquer, quand il comble nos vœux.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, N°. 750, et de l'Université, N°. 922.

AN XII. -- 1804.

823
M4'mFd
v.1-2.

LE MARI MYSTÉRIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Vous pouvez vous préparer à partir dans trois jours, dit d'un air d'humeur, le comte de Clarancourt à la Comtesse. Celle-ci en témoigne sa surprise. Oui, dit-il, le docteur B... m'a conseillé de passer l'hiver hors de l'Angleterre. -- J'ai en effet observé que depuis quelques tems Milord avait l'air de souffrir. J'espère. --- Je ne suis point en danger, reprit le Comte avec la même humeur; mais je veux

suivre les conseils du Docteur; mes souffrances ne sont que dans votre imagination. -- Il n'avait pas tout-à-fait raison ; car depuis quelques mois ses caprices et son humeur étaient continuels.

La Comtesse, quoiqu'elle n'osât pas faire connaître ses soupçons, ne pût s'empêcher de penser qu'il avait pour un aussi brusque départ, d'autres raisons, que celle qu'il avouait. Il avait fait venir une ou deux fois le médecin pour le consulter sur son régime ; mais personne n'avait entendu dire que celui-ci eût conseillé ce voyage. D'ailleurs on envoyait les malades dans les parties méridionales de la France ou en Italie, et la Comtesse apprit que le valet de Milord, Suisse de nation, était parti

le matin même pour lui chercher une maison agréable près de Vevai, sur les bords du lac de Genève. Elle était étonnée qu'un lieu aussi retiré pût convenir à la tournure d'esprit de Milord, qui aimait le grand monde, où il se faisait remarquer par l'élégance de ses équipages, de ses habits et la magnificence de sa table. Elle soupçonna donc que quelque dérangement dans ses affaires était plutôt la véritable cause; mais elle savait qu'en parler au Comte serait à ses yeux un crime de haute trahison : elle avait d'ailleurs quelques raisons particulières pour garder le silence.

Diverses circonstances avaient fort aigri l'humeur du Comte. Il avait épousé sa femme actuelle,

uniquement pour sa fortune, la sienne ne pouvant suffire à sa dépense. Le titre et l'immense fortune, qui lui revenaient à défaut de plus proche parent, du père de sa première femme, appartenaient à sa fille du premier lit. Il ne pouvait disposer en faveur de son fils, que des biens de son père et de quelques biens substitués aux mâles. Il calcula donc qu'il lui serait utile de se marier et de préférer la richesse à la beauté. En conséquence de cette décision prudente, il crut devoir choisir Mistriss Stanley, veuve d'un riche Nabab, qu'on lui dit avoir beaucoup d'argent comptant, et un douaire de 9000 livres sterlings de rente. Craignant d'être prévenu par quelque meilleur parti, il se hâta de mettre son titre

et sa personne aux pieds de la jeune veuve. Son offre fut acceptée, et il se pressa tellement de conclure, qu'il n'avait plus le moyen de se dédire, lorsqu'il apprit à son grand chagrin, que l'argent et le douaire étaient beaucoup moindres qu'il ne le croyait. M. Stanley avait cru pourvoir assez bien sa veuve en lui laissant un revenu de 5000 liv., et 10000 liv. une fois payés. Il avait donné le reste de son immense fortune à un fils naturel. La jeune veuve ne crut pas devoir diminuer sa dépense ; elle eût bientôt mangé tout l'argent comptant. Elle voulut réparer ses pertes par le jeu ; mais elle fut si malheureuse, que le Comte trouvât quelques mille livres de dettes, au lieu de l'argent qu'il comptait toucher.

Sa patience ne put supporter un pareil évènement : il en résulta beaucoup d'humeur, qui ne rendit pas le ménage fort heureux. Il reprochait sans cesse à sa femme de l'avoir trompé : il lui répétait que si leur fils n'était pas plus heureux en mariage, il aurait de la peine à vivre comme un simple Gentilhomme ; et bientôt la Comtesse le détesta.

Cependant comme le Comte vivait beaucoup plus pour le monde que pour lui, il crut nécessaire de sauver les apparences. Il ne put y réussir tout-à-fait ; mais comme il payait fort exactement ses marchands et sa maison, il passait pour un homme de principes sévères, et jouissait d'une très-bonne réputation : ce qui engagea un par-

ticulier, qui, comme M. Stanley, avait fait une brillante fortune dans les Indes, à lui confier la tutelle et la garde de sa fille unique jusqu'à l'âge de 21 ans. Cependant ce particulier ne voulut donner au Comte qu'un pouvoir limité. Il voulait la mettre sous la protection d'un homme dont le rang pût prévenir une liaison imprudente; mais il ne voulait pas risquer de la rendre misérable : il laissait donc au Comte la faculté de refuser son consentement. Sa fortune ne devait pas lui être délivrée avant 21 ans, si elle se mariait sans l'aveu de Milord. Dans ce cas, les revenus seraient placés jusqu'à cette époque à son profit et à celui de ses héritiers, à moins toutefois que le Lord Chancelier,

à qui le cas était référé, ne jugeât le mariage convenable ; alors la fortune serait remise à l'homme qu'elle aurait choisi.

Le Comte ne fit pas grande attention à la teneur du testament. Il conçut sur-le-champ le projet de marier Idamia Forester à son fils. Il regarda comme une assez grande faveur pour elle de la choisir pour sa belle-fille ; et pour lui ôter ainsi qu'à sa fille toute idée d'indépendance, il les établit dans une de ses terres éloignées de Londres, avec une gouvernante qui était entièrement incapable de leur donner de l'éducation. Il avait l'idée, que plus elles resteraient dans l'enfance, moins elles penseraient à un établissement. Mais retournons dans la chambre de la Comtesse.

Le Comte y donnait ses ordres péremptoires. Il signifia à la Comtesse qu'elle n'emmènerait avec elle qu'une jeune orpheline, qui se formait sous ses femmes à servir un jour sa belle-fille. Les domestiques anglais, sur-tout les femmes, étaient, à son avis, plus embarrassantes en voyage que leur maîtresse. La Comtesse se faisant un mérite de la nécessité, approuva sa remarque. Elle ajouta qu'elle n'avait jamais eu l'intention d'avoir plus d'une femme pour elle; mais que les jeunes demoiselles. . . . . alors elle s'arrêta un moment. -- Elles pourront prendre des femmes Suisses, quand nous serons établis, dit le Comte avec impatience, jusques-là elles s'aideront l'une l'autre : d'ailleurs, vous n'occu-

perez pas votre femme-de-chambre toute la journée, et si nous nous embarrassions en route d'un domestique nombreux, cela augmenterait considérablement notre dépense, et finirait par nous être à charge. Je louerai donc un courier pour nous suivre jusqu'à Calais ou Ostende. Je ne suis pas encore décidé où je veux aller ; je me déciderai à Douvres.

Et quel domestique mâle, Milord, compte-t-il prendre avec lui ? -- Il me suffira du laquais de Deterville qui est Français ; je ne veux point d'Anglais avec moi. Vous pouvez, Madame, faire vos arrangemens en conséquence: comme étranger, il n'aura pas d'objection à faire au voyage ; d'ailleurs, s'il faisait quelque difficulté,

je le renverrais avec les autres, et nous gagnerions Douvres sans courier. De l'autre côté de l'eau, j'en prendrai un, jusqu'à ce que j'aie rejoint à Bezançon S. André, mon Suisse fidèle.

A ce discours étrange, la Comtesse vit clairement que sa santé n'était qu'un prétexte ; mais elle n'osa lui en faire part. Elle lui représenta seulement qu'il aurait bien peu de suite s'il venait à être malade avant d'avoir gagné Bezançon. --- Alors, Madame, je prendrai une garde : on trouve assez de ces vieilles femmes en France comme en Angleterre. Je ne peux me croire isolé au milieu de ma famille, et si je suis un peu gêné pendant quelques semaines, nos jeunes gens apprendront qu'ils peu-

vent bien se gêner un peu comme moi. Mais comme il me paraît que vous desirez connaître davantage les motifs de mon voyage, je vous dirai en effet que j'en ai d'autres que ma santé. Nos jeunes filles grandissent ; bientôt il faudra les faire entrer dans le monde, et le voyage les formera : il leur apprendra du moins la géographie et le français. Je ne compte pas cependant voir beaucoup de société, et leur faire abandonner leurs études. je veux rester *incognitò*, et pour cela des domestiques Suisses me conviennent mieux que des Anglais.

Retirer deux jeunes personnes du nord de l'Angleterre, pour les confiner dans un coin solitaire de la Suisse, ne parut pas à la Com-

tesse un grand moyen d'éducation : cependant elle approuva toutes les mesures de Milord, qui lui dit qu'Elmire et Miss Forester arriveraient le soir même ; qu'il attendait Deterville pour les recevoir. il espérait, ajouta-t-il, qu'il ne négligerait rien pour plaire à Miss Forester ; que n'ayant aucun rival, il devait facilement y réussir. Milady fut de son avis entièrement sur ce point. Elle commença à s'occuper des préparatifs du voyage : les domestiques Anglais furent renvoyés, comme on en était convenu. On ne garda que quelques gens de confiance pour avoir soin des maisons de ville et de campagne. Au commencement d'août, les personnes, que nous avons nommées, se mirent en route

avec la femme-de-chambre que le Comte avait désignée, qui faisait la sixième dans la voiture. Le valet du Vicomte suivit à cheval, et ils arrivèrent à Douvres sans aucun évènement, qui mérite place dans cette histoire. Ils s'embarquèrent pour Ostende où, suivant le plan de Milord, ils prirent un second courier, et firent marché avec un voiturier pour les conduire à Bezançon, où S.-André devait les rejoindre, et leur indiquer les moyens de continuer leur route de la manière la plus commode.

CHAPITRE II.

LE Comte de Clarancourt était alors dans sa quarante-sixième année. Il était d'une taille médiocre, sa figure n'était ni bien ni mal. S'il n'avait point eu de titres, on aurait fait peu d'attention à lui : cependant ses manières annonçaient un homme comme il faut. Seulement il avait trop de hauteur sur-tout vis-à-vis de ses inférieurs, dont il était généralement détesté. Ses supérieurs et ses égaux se moquaient de sa morgue, qu'il méprenait pour de la dignité. Il avait toutefois quelques flatteurs, qui avaient beaucoup augmenté en lui un défaut, qui obscurcissait en-

tièrement le peu de vertus qu'il pouvait avoir.

La mort de son oncle, père de sa première femme, l'avait laissé Comte de Clarancourt, titre qu'il n'aurait point porté, si sa cousine avait épousé une autre personne, ou s'il en avait eu un héritier mâle. C'était ce titre qu'il prisait plus que la vie, quoiqu'il ne servit qu'à augmenter son arrogance naturelle. Si ses revenus le lui eussent permis, il eût tout sacrifié à son orgueil. La Comtesse avait donc été très-étonnée de lui voir réformer sa maison, pour s'enterrer dans un des lieux les plus sauvages de l'Europe. Lady Elmire, et la vive Idamia ne furent pas moins surprises de se voir brusquement appellées à Londres. Toutes deux se réjoui-

rent du voyage de la Suisse, croyant que tout changement ne pouvait que leur être favorable, s'il leur faisait quitter le triste désert où elles étaient confinées. Lady Clarancourt s'accommodait moins de passer l'hiver, peut-être même l'été suivant, tête-à-tête avec un homme, dont le respect humain l'empêchait seul de desirer sa séparation, joint à la crainte de ne pouvoir obtenir une pension suffisante à son entretien. Elle sentit qu'elle devait condescendre avec grace à ce que son mari exigeait d'elle, personne n'étant plus despote que lui. Elle prévoyait peu d'agrémens dans ce voyage ; mais faisant de nécessité vertu, elle crut plus prudent de cacher son chagrin, que de se livrer au découragement. --- Ainsi

souvent ceux que nous regardons avec envie, portent dans le cœur le poison qui trouble leur bonheur, et sont réellement bien plus malheureux que ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front.

Sidney Dudley, vicomte Deterville était dans sa dix-neuvième année, il ressemblait à sa mère, et passait généralement pour un bel homme. Il n'avait pas de qualités saillantes, ne manquait cependant pas d'esprit, était au total de ces espèces de caractère qu'on ne remarque point; destiné à vivre long-tems, sans exciter ni admiration ni envie, avec peu d'amis, moins encore d'ennemis, et à mourir sans laisser de regret. Si lord Deterville n'eût été un ainé de famille, il eût bien moins attiré les regards que

son père, qui dans toute position se serait fait remarquer par son orgueil.

Le jeune Vicomte avait passé ses deux dernières années à Oxford, où son père lui donnait une modique pension. Il lui avait déclaré que s'il devait payer pour lui la moindre dette, il la retiendrait sur le quartier suivant. Connaissant le caractère de son père, il n'avait point osé enfreindre ses ordres. Son indolence s'accommoda d'avoir une bonne excuse pour refuser de se joindre aux parties bruyantes de ses camarades ; il se mettait bien parce que cela lui donnait peu de peine ; il était assidu à ses devoirs sans faire de grands progrès. Il étoit au moment d'avoir un grade à l'université

lorsqu'il reçut l'ordre de son père de le joindre à Londres. Il apprit avec son sang-froid ordinaire qu'il devait passer l'hiver en Suisse avant de voyager; il jugea comme sa mère, que ce séjour serait peu agréable. Mais sa sœur et Idamia Forester devaient être du voyage, son père le voulait, et il pensait que la fortune, qu'il ne pouvoit lui ôter, lui donnerait les moyens d'être moins dépendant de ses caprices.

Sa dernière sœur lady Elmire Dudley qu'il ne voyait d'ordinaire qu'une ou deux fois par an, venait d'avoir vingt ans. Son éducation avait été peu soignée, elle avait beaucoup de bon sens, l'esprit toutefois fort romanesque, et ne trouvait rien d'extraordinaire à la solitude

solitude à laquelle elle avait été condamnée. Son père l'avait confiée avec la vive Idamia à une gouvernante Française de mœurs irréprochables ; mais qui ayant fort peu d'esprit et aussi peu d'éducation, ne pouvait en donner à ses éleves. Son zèle palliait un peu ses défauts. A l'insçu du Comte elle leur procurait quelques livres, des dessins, et leur avait appris à coudre. Malheureusement elle aimait elle-même beaucoup les romans, et lady Elmire connoissait tous ceux qu'avait pu fournir le cabinet de lecture d'une petite ville voisine.

Ces lectures ne firent pas le même effet sur le caractère gai d'Idamia, qui raillait souvent Elmire de ses idées romanesques.

Quoiqu'elle convient qu'elle verrait avec plaisir quelque chevalier aux armes blanches ou noires, les enlever à la triste solitude du château de Wirksworth. Elle apprit donc avec plaisir qu'elle accompagnerait le Comte dans son voyage ; elle regreta seulement madame Dupré, qui rachetoit son peu de talent pour l'éducation par son attachement pour ses éleves, et elles lui promirent une exacte correspondance. Madame Dupré leur souhaita des maris Français, comme étant la meilleure espèce qu'on pût trouver, et leur promit d'aller alors les rejoindre en France où elle pourrait vivre avec la petite pension que le Comte lui avait promise.

L'aimable Elmire n'avait pas encore beaucoup pensé au maria-

ge, mais elle croyait qu'un château Suisse vaudrait bien la retraite de Wirksworth ; elle ne s'occupa que de se procurer quelques livres analogues à ses goûts favoris.

Idamia Forester était beaucoup plus jeune, elle avait un peu plus de 17 ans, elle ressemblait à une jeune biche. Sa taille svelte et élancée, jointe à des traits pleins de finesse et d'agrémens, la faisait paraitre plus agréable que la beauté la plus régulière. L'intéressante Idamia reçut un accueil favorable du Comte et de la Comtesse qui lui présenterent son prétendu. Quoiqu'Idamia n'eût point encore vu d'homme mieux tourné, et qu'elle n'eût point l'esprit romanesque, cependant Deterville connaissait trop peu l'art d'aimer d'Ovide,

pour lui offrir l'idee de celui à qui elle devait confier son bonheur. Dans l'esprit d'Elmire il n'approchait pas du moindre de ses héros. Elle espéra donc que sa bien-aimée Idamia voudrait connaître un peu plus le monde avant de se marier, de peur que, comme la Princesse de Clèves, elle ne vint par la suite à rencontrer un Duc de Nemours, qui la fît repentir de s'être trop pressée.

CHAPITRE III.

PENDANT le voyage d'Ostende à Bezançon, le Comte parla peu. Deterville suppléa à son silence. La vue d'Idamia Forester lui faisait desirer de seconder les projets de son père. L'objet de son attention ne connaissait le monde que par quelques auteurs, dont Mad. Dupré lui avait procuré la lecture. La bonté de son jugement lui en avait fait tirer parti, et quelques instructions de sa bonne gouvernante l'avaient mise assez sur ses gardes, pour avoir décidé en elle-même de ne pas se marier, avant l'âge où elle pourrait disposer de son cœur suivant ses desirs. Elle

ignorait le contenu du testament de M. Forester, et le Comte lui avait souvent donné à entendre qu'elle ne pouvait disposer de sa main sans son consentement. Jusqu'à ce que les loix la dispensassent de ce préliminaire, elle résolut donc de ne pas s'engager, et Determille, dont elle était disposée à tourner les soins en ridicule, n'avait rien qui pût changer cette disposition.

La Comtesse devina bientôt que le principal but de ce voyage était de favoriser le mariage de Determille avec Idamia ; peut-être d'allier la grave Elmire à quelque Gentilhomme Suisse, qui se contenterait d'une petite partie de la fortune immense à laquelle elle aurait droit à sa majorité ; mais rien ne lui était confié. Elle crut cepen-

dant devoir seconder ce plan de tous ses moyens, s'occupa beaucoup des jeunes personnes, et leur fit observer tout ce qui était digne de remarque. Ce voyage ne pouvait que leur être fort agréable, n'ayant jamais franchi les limites du parc de Wirksworth, et ne connaissant que par oui-dire, qu'il existait au-delà un autre monde. Leur seule société avait été le Comte et Deterville, qui venaient leur faire une courte visite pendant l'été.

Les scènes variées de la France leur parurent donc également nouvelles et agréables. Les remarques plaisantes d'Idamia sur l'habit de dimanche des paysans, sur la foule qui s'empressait sur leur passage, lorsqu'ils traversaient une

petite ville, sur la fatuité des jeunes Officiers, qui, pour leur donner une haute opinion de la galanterie de leur pays, leur faisaient de grands complimens en leur demandant leurs passeports, parvenaient même à distraire quelquefois les idées sombres du Comte.

A Bezançon ils trouvèrent, suivant leur attente, S. André, qui y était arrivé depuis cinq jours. Il apprit à Milord qu'il avait loué pour lui le château d'Ornen sur le lac de Genève. Il lui en fit la description la plus détaillée, et l'assura que c'était la plus belle position sur le lac, et peut-être des treize Cantons.

Le Lord parut très-satisfait du compte qu'il lui rendait: il le con-

sulta pour savoir s'il prendrait la poste, ou s'il continuerait sa route avec le voiturier qu'il avait pris à Ostende.

Il ajouta, je ne veux voir ni Genève, ni Lausanne : je desire même les éviter. Ils sont toujours remplis d'Anglais qui reconnaîtraient le Comte de Clarancourt dans M. Dudley, et rendraient impossible mon intention de garder l'*incognitò*. Ce drôle qui nous a conduit jusqu'ici, quoique aussi têtu et aussi paresseux que ses mules, est cependant très-attentif.

Est-il sobre, Monsieur? dit le valet en supprimant le titre du Comte d'apres ses ordres. -- Il ne s'est pas grisé une fois depuis Ostende. Pourquoi fais-tu cette cette question? -- Parce que vous

ne pourrez plus vous procurer de chevaux de poste, si nous prenons le chemin par lequel je suis venu d'Ornen, qui est le seul, à moins de passer par Genève. Je ne dirai pas qu'il soit fort beau pour les voitures : cependant comme ses bêtes sont accoutumées à la montagne, si le cocher ne boit pas, il n'y a pas de danger. -- Je choisis donc certainement cette route: ces Basses-Alpes fournissent des coups-d'œil charmans. Fais venir le cocher, que je fasse un nouvel accord avec lui ; tu peux renvoyer le courier, dont tu prendras la place.

Le Suisse qui s'attendait à être congédié, fut agréablement surpris quand Milord lui demanda s'il voulait les conduire à Ornen.

Etabli à Lausanne, il aurait dû aller à six lieues du château, quand Milord l'eût quitté à Bezançon. Son marché fut donc bientôt conclu ; seulement il se repentit d'avoir été si facile, lorsqu'il reçut l'ordre de passer par Fribourg. Il protesta que jamais les voituriers ne prenaient cette route, quoique la plus courte, lorsqu'ils conduisaient à marché fait, et non à la journée ; qu'elle était trop dangereuse. . . . . S. André de son côté alléguait qu'il venait de la faire, il y avait six jours, et que, quoiqu'un peu rude et montagneuse, elle n'offrait aucun danger pour les voitures. Milord assura que, sans même le témoignage de son domestique, il se serait décidé pour cette route ; que

si elle lui déplaisait tant, il aurait dû l'excepter dans son marché.

Le pauvre garçon n'eut d'autre ressource que d'obéir. Il traversa doucement le Jura, et plus doucement encore la route de Fribourg, d'où ils devaient franchir les terribles montagnes qui couvrent Vevai. Le cocher fit encore une nouvelle tentative, pour leur persuader qu'ils couraient risque de s'y casser le col; mais le Comte, sur le témoignage de son domestique, soutint, que si l'autre chemin était meilleur, celui-là était du moins passable, et qu'alors il le préférait, n'étant point pressé, et n'étant point venu pour ne voir que les grandes routes. Il continua donc ce chemin, malgré l'avis de tous ceux qui étaient présens à la dispute.

Les Dames n'osèrent témoigner leurs craintes, convaincues que la seule réponse du Comte serait qu'il n'y avait pas plus de danger pour elles que pour lui. Leur marche fut si lente, que bientôt la crainte la plus réelle fut d'être gagnés par la nuit. Le danger des précipices, le desir de jouir d'un superbe point de vue, faisait souvent proposer à la Comtesse de mettre pied à terre, malgré les remontrances du Comte que tous ces arrêts faisaient perdre beaucoup de tems. Deterville accompagnait les Dames, quand elles avaient envie de marcher : il offrait toujours son bras à Idamia, qui en avait le moins besoin.

Entre une et deux, ils arrêtèrent à une misérable auberge, une ca-

bane , où rafraîchissaient d'ordinaire les muletiers , qui prenaient cette route comme la plus courte. On y trouvait du fromage , des œufs et du beurre , et encore en petite quantité. Ils y apprirent qu'ils avaient encore sept lieues jusqu'à Vevai. Ils avaient mis quatre heures pour faire les trois premières. Il est vrai que le cocher , pour se venger du Comte, avait laissé aller ses chevaux aussi doucement qu'ils avaient voulu , même dans les endroits où ils auraient pu trotter. La mauvaise chère de l'auberge , la certitude d'être gagné par la nuit, leur donnaient déjà de tristes idées , quand pour y mettre le comble , l'aubergiste leur dit qu'il doutait fort qu'ils pûssent continuer leur rou-

te ; qu'il avait beaucoup plu la veille , ce qui joint à la fonte des neiges , avait dû changer en torrens les cours d'eau qu'on rencontrait fréquemment dans la vallée ; qu'il avait vu en pareille circonstance des muletiers être obligés de passer huit jours chez lui , pour attendre que les eaux fussent écoulées.

Le Comte affecta de rire de discours qu'il prétendait n'avoir d'autre but que de les effrayer. Le reste des voyageurs prit le parti d'en faire autant. Le pauvre cocher offrait de les mener gratis à Ornen, si on voulait lui permettre de repasser par Fribourg , et de prendre la route de Lausanne. On méprisa son offre généreuse ; on lui ordonna de poursuivre sa route,

et on lui enjoignit de se presser un peu plus que le matin. S. André contribua beaucoup à induire le Comte en erreur, en l'assurant qu'il n'y avait sur la route aucun courant d'eau, qui pût donner de l'inquiétude.

Nous conviendrons cependant que, sans la répugnance du Comte à passer dans une ville où il pourrait être reconnu par ses compatriotes, il aurait moins écouté les raisons de S. André, et davantage celles des gens du pays. Il avait entendu parler de ces torrens que forme la fonte des neiges et des glaciers : cependant il se flatta qu'il pourrait encore arriver avant la nuit sans accident à Vevai ; car il renonçait à aller ce soir-là jusqu'à Ornen.

CHAPITRE IV.

La soirée fut belle, et sans le danger du chemin et la crainte des torrens, les Dames auraient contemplé avec jouissance les scènes variées que la route leur offrait. Mais les difficultés commencèrent à se présenter, et ils n'eurent pas fait deux lieues, qu'ils trouvèrent beaucoup d'eau provenant de la fonte des neiges, que les récits qu'on leur avoit fait leur rendait encore plus effrayante.

Le Comte riait de leurs craintes en passant des courants où un canard eût à peine trouvé de quoi nager; mais au tournant d'une descente assez rapide, ils trouvè-

rent un torrent qui se brisait sur les cailloux, de manière à s'opposer positivement à leur passage.

Le cocher triomphant arrêta ses chevaux, et dit au Lord qu'il avait fait marché pour les mener à Ornen par terre et non pas par eau... Lord Clarancourt, malgré sa hauteur et son obstination, ne put disconvenir du danger; et n'étant pas encore décidé à se noyer plutôt qu'à céder au cocher, il lui demanda si en effet il croyait qu'il ne pût pas traverser..... Je crois que nous ne courons que le danger d'être jettés dans les précipices par le courant, ce que je ne risquerais pas même pour leurs Seigneuries. Je crois donc qu'il faut nous arranger pour passer ici la nuit.

Le Comte dit à S. André, qui avait déjà fait la route, de leur montrer le chemin avec son cheval. Mais celui-ci lui objecta que les eaux lui paraissaient trop augmentées, et que rien ne marquait le gué. Il vit qu'il ne parviendrait pas à se faire obéir, et les Dames montrèrent toute leur frayeur de ce passage. -- Milord fit en vain tous ses efforts pour engager le voiturier à sonder le gué à cheval; mais il ne put y réussir, et les dames mirent pied à terre.

Idamia, la seule qui fut encore capable de rire, prétendit que quelque mauvais génie de ces montagnes s'était transformé en torrent pour leur jouer ce tour. Elle dit à Elmire, que madame Ratcliffe pourrait faire une su-

perbe description de leur situation, et la gronda de n'en pas jouir assez, elle qui aimait tant à lire ces peintures horribles à madame Dupré.

La timide Elmire lui répondit qu'elle ne voyait ni château, ni chaumière qui pût leur offrir un asile, et proposa de grimper la montagne pour trouver des vues plus agréables que ce noir torrent, qui lui donnait l'idée du Styx. -- Il faut, dit Elmire, trouver au moins une de ces jolies cabanes si bien décrites par Rousseau. D'ailleurs en montant, nous nous éloignons sûrement du danger. -- Montons donc, dit Idamia en riant, sans toutefois perdre la voiture de vue.

Milord, qui ne savait sur qui jetter sa mauvaise humeur, se mit

à gronder S. André de les avoir engagés dans ce chemin, quoiqu'il ne l'eût fait que pour seconder ses vues. Aussi reçut-il fort mal ses reproches.

Mais enfin, dit le père irrité, il faudrait faire autre chose que de nous regarder, et tâcher de nous procurer un guide, car je suis sûr qu'il doit y avoir quelque passage, et nous n'avons plus guères qu'une heure de jour. Essayez donc, Deterville, si en montant à gauche avec ces jeunes filles, vous pouvez trouver quelqu'un, pendant que je vais monter à droite dans le même dessein. S. André m'accompagnera. Vous jeunes gens, ne vous éloignez pas trop, et revenez si vous appercevez quelque maison.

Fort bien, Milord, lui cria

Idamia, quoique sûrement nous n'ayions rien à craindre sous la protection de notre brave Chevalier : je lui demanderai seulement de rester un peu derrière nous, pour nous retenir si nous venions à rouler, parce que je ne veux pas me briser les os sur ces roches. -- Dieu veuille vous garentir l'une et l'autre, pendant que vous serez sous ma protection, reprit Deterville. -- Ce souhait est digne d'Amadis, dit Idamia. Ainsi venez Elmire, je prévois que nous découvrirons quelques beautés, qui mettront en jeu mes talens descriptifs, quelque château ruiné : peut-être la résidence de quelques Bergers consumés par l'amour, ou de quelque belle abandonnée, qui nous régalera d'herbes, de fruits,

d'eau de la source voisine, peut-être même du lait de ses chèvres. Elle nous contera quelque mélancolique histoire qui charmera nos ennuis : mais de toutes les morts, celle que j'aurais le plus en aversion serait de mourir de faim, ce dont nous sommes cependant menacés, si nous ne pouvons plus avancer ni reculer. Si nous pouvons trouver quelque retraite, j'ai dans l'idée, Elmire, que notre aventure pourra donner matière à un Roman.

Cependant le Comte, après avoir engagé Milady à rester dans la voiture, montait l'autre côté avec S. André, et le cocher, prévoyant qu'il devait passer-là la nuit, dételait ses chevaux pour les laisser paître. Idamia, et ses

compagnons continuaient de monter, ce que dans tout l'Angleterre on eût nommé une haute montagne. La vue étendue qu'ils aperçurent, les dédommagea de leurs fatigues. Le sentier qu'ils avaient suivi à travers un bois, n'était pas trop mauvais, et s'il eût été moins tard, ils auraient regardé cette course comme une promenade agréable. Ils s'arrêtèrent un instant pour prendre haleine. Idamia disait qu'elle cherchait en vain le château d'Udolphe, ou quelqu'habitation pareille, quand Elmire s'écria : -- Ecoutez, n'entendez-vous pas quelque chose? -- Non. -- Mais ayant tous trois écouté plus attentivement, Idamia dit : --- J'entends des sons dans le lointain. --- Ils viennent sûrement

ment d'un haubois, ou d'une flûte, reprit Elmire. --- Sûrement, dit Idamia, le malin génie n'est pas venu nous régaler d'un concert pour nous dédommager de tous les mauvais tours qu'il vient de nous jouer. --- Quelle folie, dit Elmire ! --- Certainement, observa Deterville en connaisseur, quelqu'un joue de la flûte à peu de distance d'ici, et d'une manière distinguée. -- Alors ne doutez pas, reprit Idamia, que ce ne soit Fonrose de Marmontel, qui nous conduira à la cabane hospitalière de sa bien-aimée Adélaide. Ne voyez-vous pas déjà en imagination ce bon vieux couple, si bien décrit par cet inimitable auteur, venir nous offrir un asile ? Je me régale par avance de son bon pain bis et

de sa crême fraîche : je suis sûre de bien dormir sur la paille qu'ils nous donneront. -- Que j'envie votre gaieté, dit Elmire; mais songez que nous ne sommes pas encore hors d'embarras. -- Quoi! doutez-vous de la galanterie et de l'hospitalité de l'invisible musicien? Hâtons-nous de joindre l'aimable berger, que nous trouverons assis sur un banc de gazon, entouré de son troupeau et de ses chiens favoris. -- A merveille, dit Deterville, qui peut se plaindre de notre aventure, lorsqu'elle vous fournit si belle matière à déployer votre talent pour les descriptions ridicules. -- Trève, bon Deterville, conduisez-nous. Le son qu'on distingue à présent clairement, doit suffire pour nous di-

riger. -- Je ne veux, dit-il, que trouver le musicien, qui probablement saura mieux qu'un autre nous indiquer les moyens d'aller plus loin, ou à tout évènement, nous dire où nous pourrons passer la nuit. Hâtons-nous donc ; car il est probable, s'il est loin de chez lui, qu'il ne restera pas longtems sur la montagne, et ne faisons point de bruit pour ne point l'effrayer, et être cause de sa retraite. -- Je suis de votre prudent avis, dit Idamia ; car nous pourrions effrayer réellement tout autre qu'un génie. Je me soumets à tout plutôt qu'à passer la nuit en plein air sans souper.

Plus ils avançaient, moins ils pouvaient douter du talent du musicien, que des arbres leur ca-

UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

chaient encore, quoiqu'ils n'en fussent plus qu'à vingt pas ; mais se trouvant à portée de distinguer l'air qu'il jouait, ils s'arrêtèrent un moment pour l'écouter, et Idamia, quoiqu'elle ne fût pas musicienne, fut la plus attentive. L'air étant fini, elle s'avança doucement en mettant le doigt sur ses lèvres pour satisfaire sa curiosité, qui avait été vivement émue par le talent du musicien. Il commença alors un air français, commun, mais très-joli, qu'elle avait entendu chanter à madame Dupré. Elle s'arrêtait pour l'écouter : Detervile et Elmire la suivant de près, elle fut obligée d'avancer, et ils apperçurent enfin la personne qu'ils avaient eu tant de plaisir à entendre. Si ses habits ne lui eussent

prouvé qu'il était comme eux un foible mortel, Elmire eût été tentée de le prendre pour quelqu'esprit d'un ordre supérieur, qui leur avait été envoyé pour leur faire connaître les jouissances célestes. Mais au lieu du troupeau qu'ils comptaient trouver, ils ne virent que trois beaux épagneuls, que la fatigue paraissait avoir endormis. Le quatrième compagnon du jeune homme les effraya un peu ; c'était un énorme chien blanc. Mais leurs craintes se dissipèrent en voyant son maître, qui leur tournait le dos, entièrement appuyé dessus. Deterville les assura tout bas qu'il avait entendu parler de cette race de chiens, comme de la plus intelligente connue ; que si il ne se trompait pas, elle était originaire

de l'hospice du Mont Saint-Bernard, d'où elle avait été propagée dans les autres hospices : je ne serais pas étonné que nous fussions près de quelqu'un de ces lieux. -- Je desire que votre conjecture soit vraie, dit Idamia. Mais ce chien me paraît aussi grand que le *puney* (*) que je montais à Wirksworth. --- Aussi les Pères des hospices s'en servent-ils pour chercher dans la neige les voyageurs qui peuvent s'y être égarés, et les ramener à leur couvent. Ils sentent un homme à une distance considérable, et ont sauvé la vie à beaucoup de monde ; ce qui les rend si chers à leurs maîtres, qu'ils consentent rarement à s'en défaire. Cela me fait présumer que ce

(*) Puney, cheval de petite race.

jeune homme est attaché à quelque monastère voisin. Mais faisons-lui connaître notre situation; car nous n'avons pas de tems à perdre, dût-il continuer sa charmante musique.

Dans ce moment, le grand chien, sujet de cette digression, tourna la tête, et par son aboiement avertit son maître, qui se leva pour en connaître la cause. Il apperçut les trois étrangers qui venaient vers lui, et après avoir fait coucher son chien qui lui obéit sur-le-champ, et imposé silence aux autres qui s'étaient réveillés, il assura les Dames qu'elles pouvaient être sans crainte, son chien étant parfaitement doux et encore plus soumis. Dieu ! c'est un Anglais, cria Deterville étonné. Quel hasard l'a

conduit dans ces montagnes ! -- Vous aurez peut-être occasion de vous en instruire, répondit Idamia, sans détourner les yeux de dessus la plus belle figure que l'imagination la plus romanesque pût créer pour son héros. -- Il était vêtu d'un frac gris, un pantalon de même couleur, une veste blanche et de petites bottes ; son fusil, et un chapeau rond étaient par terre auprès de lui. . . . son front ouvert, ses beaux yeux, ses cheveux bruns, bouclés sur sa tête, fixaient l'attention d'Idamia, à qui il parut un peu plus âgé que Deterville, mais bien supérieur à aucun homme qu'elle eût encore rencontré.

Il s'avança alors vers eux, les salua avec grace, et leur dit qu'il

s'attendait peu à rencontrer des Dames à une heure aussi avancée, dans un lieu aussi désert ; que cependant elles pouvaient être sûres de n'avoir rien à craindre, ni de lui ni de sa suite. Il caressait en même tems son chien favori, qui était à son côté. Idamia, à qui il avait eu l'air d'adresser plus directement la parole, l'assura qu'elle était convaincue qu'elle ne devait avoir aucune crainte : les sons agréables de votre flûte, continua-t-elle, nous ont attirés vers vous, et nous avons espéré que vos conseils nous tireraient de la position désagréable où nous a mise l'obstination d'un valet. --- Veuillez, Madame, me dire en quoi je puis vous être utile, et comptez sur tout ce qui pourra dépendre de

moi. — Les regards de l'étranger répondaient de sa sincérité. Il leur avait adressé la parole en anglais, mais sans leur dire qu'il fût leur compatriote. Cependant Idamia prit sur elle de l'instruire d'une manière très-abrégée de la raison qui leur avait fait prendre le chemin de la montagne, de leur position, qu'elle était avec le Comte son tuteur, que toutefois elle ne nommât pas, du lieu où ils voulaient aller, et elle rejetta tout le blâme sur S. André. Elle finit par observer que s'il ne pouvait leur indiquer quelque village voisin, elle devait s'attendre à passer la nuit dans la voiture, ayant perdu tout espoir de guéer le torrent. -- Je suis heureux, belle Dame, du hasard qui m'a fait vous rencontrer. Je pourrai

donner à votre cocher des instructions qui lui rendront facile le passage de ce torrent, qui est plus dangereux en apparence qu'en réalité. -- Vous croyez, dit Deterville, qu'on peut le traverser sans danger. -- Je ne le conseillerois pas à moins de le connaître ; mais je l'ai souvent passé lorsqu'il était plus fort. Je peux mettre facilement votre cocher en état d'en faire autant. -- Vous nous rendrez le plus grand service, reprit le jeune Lord. -- Vous m'avez entièrement rassurée, dit Idamia : j'avoue que j'étais tourmentée des plus noires idées ; quand les sons mélodieux de votre flûte m'ont fait espérer de rencontrer quelque chevalier courtois, qui nous secourerait. Vous augmentez, Madame,

le prix que je mets à cet instrument. Alors prenant son fusil et son chapeau, il lui offrit de la suivre. -- C'est un beau garçon, dit Deterville en se retournant. -- Je ne suis peut-être pas bon juge en beauté de votre sexe, reprit Idamia; mais il me paraît répondre à la description de notre premier père dans Milton. Au moins il a dissipé toutes mes craintes, et je suis sûr qu'il ne nous quittera pas sans nous avoir mis en sûreté. Mais le voilà; et Elmire et elle lui trouvèrent l'air encore plus mâle avec son chapeau.

Il offrit son bras à Idamia, qui tenait celui d'Elmire; mais elle le refusa, en lui disant que la descente ne la fatiguerait pas plus que la montée: ils continuèrent donc

leur route en suivant les Dames qui marchaient devant eux. -- Vous êtes Anglais, Monsieur, dit Deterville ? -- Pourquoi, Monsieur, -- Votre langage et votre costume me le font présumer. -- J'ai été en Angleterre, et j'aime votre isle si favorisé de la nature. -- Cela ne satisfaisait pas entièrement Deterville, qui, pour continuer la conversation, lui dit : -- Nous vous écartons peut-être de votre route. -- Fort peu. -- Ce pays est romantique; vous aimez les montagnes ? -- Je passe ordinairement un mois ou six semaines d'automne dans ce voisinage. -- Pour chasser ? -- Principalement, dit l'étranger en démontant sa flûte, et la remettant dans sa poche. -- Pour terminer ces questions, qui lui paraissaient

un peu trop vives : Idamia témoigna son admiration d'un très-beau point de vue qui s'offrait alors. Elle se mit ensuite à louer la beauté du grand chien, et l'intelligence qu'il paraissait avoir. -- Sa beauté est son moindre mérite, Madame. L'attachement de cette espèce est depuis long-tems un proverbe ; mais le sien surpasse toute croyance. Il ne me quitte point de vue, et hors la parole, il n'y a rien qu'on ne puisse lui demander. Si j'ai besoin de quelque chose, je peux l'envoyer porter un billet, il ne s'amusera pas en chemin, et ne laissera pas tranquille celui à qui il portera mes ordres, qu'on ne lui ait remis ce que j'ai demandé.

Idamia convint qu'un serviteur

aussi discret était un véritable trésor. -- Deterville allait demander s'il n'était pas de la race de l'hospice du Saint-Bernard, quand Elmire s'écria : -- Voilà la voiture justement où nous l'avons laissée. Ma mère et Waven se promenant auprès pour n'être pas saisis du froid.

Je vais les avertir, dit Deterville. -- Je crois, dit tout bas Idamia, que nous aurons été plus heureux que le Lord Clarancourt. Mais elle ne parla pas assez bas pour n'être pas entendue de l'étranger, qui passait alors auprès d'elle, et qui s'arrêta un moment pour les regarder toutes deux. Elle sentit qu'elle avait commis une indiscrétion en nommant Milord, qui ne lui pardonnerait pas d'avoir dé-

couvert son rang. Elle allait prier le bel étranger de ne pas faire connaître son indiscrétion, quand celui-ci s'arrêtant, cria à Deterville, qui marchait devant, ne quittez pas ces Dames, j'ai oublié quelque chose où vous m'avez laissé, il faut que j'aille le chercher; je vous rejoindrai avant que vous ayez atteint la voiture.

Idamia allait lui parler encore, mais en moins d'une minute, on l'avait perdu de vue. -- Nous n'avons plus besoin de tant nous presser, dit Elmire; car jusqu'au retour de l'étranger, nous ne passerons pas l'eau. -- Je crains que nous n'arrivions bien tard au village, dit Deterville, quand elles l'eurent rejoint. Alors le bruit d'un cornet, venant du côté qu'avait

suivi l'étranger, frappa leur oreille. Elmire, tremblante de frayeur, le regarda comme un signal pour rassembler des brigands, dont elle le croyait le chef. Deterville partageait sa crainte, quoiqu'il affectât de n'avoir pas d'inquiétude; mais il hâtait le pas pour rejoindre la voiture.

S'il justifie vos soupçons, dit Idamia, je n'ai plus confiance dans aucun homme: jamais je n'ai vu de figure qui pût en inspirer davantage.

Ah! ma chère amie, dit la tremblante Elmire, votre pénétration ne sera jamais mise à l'épreuve; car nous allons être tous massacrés ici: la peur seule suffira pour terminer mes jours. -- Allons, allons, du courage, dit l'intrépide Ida-

mia. Je ne puis croire que nous ayions rien à craindre. L'étranger était armé quand nous l'avons joint, et il ne nous a pas menacé. Mais vos craintes, si, comme je l'espère, nous y survivons, augmenteront beaucoup l'intérêt du roman, que cet évènement doit produire. -- Comment Idamia, pouvez-vous avoir le courage de plaisanter dans notre situation ? Je suis toute tremblante, et je crains de ne pouvoir me soutenir jusqu'à la voiture. -- Arrêtez-vous donc quelques minutes, et rappellez votre courage ; car je me fais caution que vous n'avez rien à redouter de l'étranger. . . . . Et vous Deterville, vous avez l'air aussi effrayé que votre sœur ? Vous êtes un fier protecteur. Il faudra

que je vous soutienne tous les deux avant d'arriver au bas de la montagne. -- Je ne crains que pour vous et pour ma sœur, ma chère Miss Forester. Je me réjouis véritablement que ses frayeurs ne vous aient point gagnée : prenez mon bras, Elmire, vous assommez votre aimable amie.

La pauvre Elmire tremblante continua sa route au milieu d'eux. A leur arrivée, ils trouvèrent le Comte qui n'avait rencontré personne, ni apperçu aucun asile. La paleur de sa fille l'effraya : il s'avança vivement pour leur demander ce qui leur était arrivé. Idamia, qui n'était pas aussi parfaitement rassurée qu'elle l'affectait, ou ne connaissant point d'endroit plus désert, et qui pût mieux

convenir à une bande de voleurs, le lui conta, en avouant que le son du cornet lui avait plu beaucoup moins que celui de la flûte ; qu'elle espérait toujours que le danger n'existait que dans leur imagination ; que cependant elle n'avait pu s'empêcher de regarder quelquefois derrière elle, sans savoir si elle devait craindre, ou desirer le retour de l'étranger.

Le tems s'écoulait, le jour disparaissait, la frayeur augmentait : le Comte proposa sérieusement de prendre des armes, mais ils n'avaient que deux paires de pistolets pour cinq hommes, et point d'épées. : cependant il était décidé à se défendre ; et en conséquence on sortit les pistolets de la voiture. Les valets paraissaient très-

peu rassurés, lorsqu'on apperçut l'étranger, sans autre suite que les chiens, descendant la montagne par un sentier qui leur parut plus court que celui qu'ils avaient suivi. Son agilité dans les passages dangereux convainquit le Comte qu'il devait être accoutumé à chasser dans ces cantons. Il ordonna donc sur-le-champ qu'on cachât les armes, ne voulant pas que ce jeune homme s'apperçût des craintes que son absence avait causées, quoique leur contenance pût suffire pour en donner l'idée. Elmire s'était assise à terre, et était soutenue par Idamia. Le jeune chasseur leur demanda pardon de les avoir fait un peu attendre; il espérait qu'il ne leur était rien arrivé de fâcheux en son absence. -- Mon amie s'est

trouvée mal, Monsieur, dit Idamia, et n'ayant point de médecin avec nous, nous avons été dans une vive inquiétude que cela n'eût des suites. -- Le Comte profita de l'ouverture que lui donnait la réponse de sa pupille; et se dépouillant autant qu'il pût de son orgueil, il crut devoir des politesses à celui de qui il attendait un service essentiel. -- Mon fils m'a informé, Monsieur, que vous pouviez nous faire passer ce torrent sans danger. -- Je vous servirai de guide très-volontiers. -- Nous vous en aurons la plus véritable obligation. . . . Cocher, suivez les ordres de Monsieur. -- Le cocher s approcha, quoiqu'il n'eût aucune envie de se livrer au courant, qui lui paraissait toujours trop dangereux. Alors

l'étranger lui montra l'endroit où il devait entrer dans l'eau, l'assurant que dans le plus profond ses chevaux n'en auraient pas jusqu'au ventre ; que delà il pourrait rejoindre le grand chemin sans courir le moindre danger.

Tout ce que vous dites, Monsieur, peut être vrai ; mais à moins que vous ne précédiez la voiture, je ne l'essayerai pas. -- Je monterai sur le siège avec vous : cela vous contentera-t-il ? -- Non vraiment, vous savez peut-être nager, et je ne le sais pas. --. Alors l'étranger se retournant vers le Comte de Clarancourt, lui dit : votre cocher, Monsieur, me paraît un peu têtu et poltron ; je ne crains pas de me mettre dans l'eau ; mais cela est si peu nécessaire, que je ne crois pas devoir

me soumettre à sa fantaisie. Si cela peut vous convenir, je vous menerai, et je réponds de votre sûreté. Véritablement il vaut mieux que je prenne les guides, la peur trouble trop ce pauvre garçon, et vous ne supposez pas que je veuille risquer vos vies pour prouver mon adresse. -- Le Comte regarda les Dames, de manière à leur faire entendre qu'il exigeait leur obéissance, et répondit qu'il n'avait rien à objecter à cette proposition, que demeurant sur les lieux, il devait mieux juger qu'un autre s'il y avait quelque danger.

Je n'ai pas la moindre crainte, dit Idamia. -- Elmire qui commençait à se rassurer, protesta qu'elle le hasarderait volontiers. -- Deterville assura qu'il n'avais jamais

mais eu la moindre inquiétude. — La Comtesse jugea que l'étranger devait estimer sa vie autant qu'elles pouvaient priser la leur ; seulement elle lui demanda, lorsqu'il les aurait mis en sûreté de l'autre côté du torrent, de pousser la complaisance jusqu'à les conduire à l'endroit où elles pourraient passer la nuit.

Je vous conduirai, Madame, à une bonne auberge, qui n'est pas à un mille de la route ; j'y suis connu, et vous vous y trouverez bien, vu la circonstance.

Idamia jouissait de voir que, s'il avait entendu son discours indiscret, il avait du moins la prudence de ne pas le faire connaître.

Montez en voiture, dit le Comte avec impatience, tous les momens

sont précieux pour nous et pour Monsieur.

Mais que ferez-vous de vos chiens, dit Idamia, pendant que la Comtesse et sa fille montaient ? Les épagneuls n'auront pas la force de traverser le courant. -- Je les mettrai sur l'impéreale où ils se tiendront en triomphe. -- Je veux au moins me charger du plus beau, dit-elle. Alors il le lui présenta, et lui donna le bras pour monter en voiture. -- A présent prenez soin de vous-même, ajouta-t-elle, car je suis bien tranquille pour nous. -- croyez que, s'il y avait le moindre danger, je ne me permettrais pas de *vous y* exposer.

Comme il appuya sur le mot *vous*, Idamia jugea qu'il s'intéressait plus à elle qu'à ses compa-

gnons. Cette idée la flatta ; ses yeux qui semblaient lui dire , en lui donnant le chien , tout ce que je fais est pour vous , la vivacité de son regard , peut-être au-delà de ce que la politesse autorisait , excitèrent sa rougeur : cependant elle ne lui sut pas mauvais gré de cette préférence.

En montant avec Deterville , le Comte dit à l'étranger: Monsieur, nous nous abandonnons à votre adresse. -- Il répondit par une révérence , ferma la portière , et sauta sur le siège un peu à contre-cœur du cocher : il plaça les deux épagneuls sur l'impéreale ; dit à Boule-de-neige de le suivre , et s'empara des guides. Le Suisse les lui donna,en murmurant que sa vie ne lui tenait pas plus à cœur qu'aux

autres : je n'ai rien sur la conscience qui me fasse craindre de rendre le compte que nous rendrons tous bientôt dans l'autre monde, à ce que je crois. -- En tout cas, reprit l'étranger en riant, convenez que vous ne pouvez le faire en meilleure compagnie.

Il prit le tour qu'il avait indiqué au cocher, il entra dans l'eau fort au-dessous de la route, ainsi qu'il avait prévu ; les chevaux n'eurent pas d'eau au-dessus du genou, et en moins de dix minutes, il avait remonté la voiture sur le grand chemin de l'autre côté, et les avait mis à l'abri de tout danger. Alors il fit trotter les chevaux un peu plus vîte qu'ils n'en avaient l'habitude, et les entra dans la basse-cour d'une grande et antique maison.

Nous ne sommes pas à Martorex, dit le cocher en grognant, et très-mécontent qu'on eût mené ses chevaux ce train-là ; ceci n'est pas une auberge. -- Si vous parlez, dit tout bas l'étranger, vous paierez cher demain la nourriture de vos chevaux ; et en même tems il lui mit deux écus de six francs dans la main. Le cocher comprit parfaitement ce langage. Ils s'arrêtèrent à une petite porte près d'une écurie. Pendant la route, tout le monde avait fait de grandes conjectures sur leur guide. Ils tombèrent d'accord qu'il n'était point un chef de brigands. -- Ni un mauvais génie, dit Idamia. -- Le Comte présuma que c'était quelque Suisse au service de l'Angleterre. Ses manières, dit la Com-

tesse, doivent faire croire que c'est un Officier. Deterville fut du même avis, et jugea qu'il devait être habitant de ces montagnes. Il leur avait dit qu'il avait été en Angleterre ; peut-être y avait-il quelque parent dans le commerce.

La voiture en s'arrêtant mit fin à leurs discours. Il était déjà trop tard pour rien distinguer de loin. L'étranger sauta à bas de son siège, et donna le bras aux Dames pour descendre de voiture. Il les conduisit dans une grande salle meublée à l'antique, mais d'une manière fort riche ; quatre bougies étaient allumées sur une grande table, et quatre autres dans des bras dorés sur la cheminée, éclairaient parfaitement tous les objets. Le Comte ne put s'empêcher

de marquer son étonnement, et de dire à l'étranger, qu'il ne pouvait trop lui témoigner leur reconnaissance ; qu'il n'avait pas cru qu'on pût trouver une pareille auberge en Suisse. Cette salle me rappelle le château de Malborough, et elle est plus magnifiquement meublée. J'espère, Monsieur, que vous nous ferez l'honneur de souper avec nous, et que nous ne vous avons pas trop écarté de chez vous. -- Très-peu. J'accepte votre obligeante invitation. A quelle heure voulez-vous souper ? Je donnerai vos ordres à ces gens ici, qui y feront plus d'attention, parce que je suis connu d'eux. -- Le vieil homme que nous avons trouvé en entrant, est-il le maître de l'auberge ? -- Non, Monsieur, ce n'est qu'un domestique.

Chacun s'empressa alors d'accabler l'étranger de remercîmens. Pour y mettre fin, il demanda si les Dames ne desiraient pas de prendre du thé. Je sais que c'est l'usage en Angleterre ; cette maison peut vous en donner de fort bon. -- Vous nous ferez grand plaisir, répondit le Comte, et nous souperons à neuf heures et demie ; mais je ne peux souffrir que vous vous dérangiez, dit-il en sonnant ; lorsqu'on vous verra avec nous, nous sommes sûrs d'être bien servis.

Le vieux domestique, que le Comte avait remarqué, parut alors et revint en moins de deux minutes avec le service de thé le plus élégant, et autres fournitures fort au-dessus de leur attente. Il prit les

ordres du Comte pour le souper. Alors pour prouver qu'il était un homme de conséquence, il demanda ce qu'il pourrait leur donner de mieux : nous autres Anglais, dit-il, nous aimons à faire bonne chère. -- Je le sais, Monsieur, et comme vous ne regardez pas au prix, il est juste de vous bien servir ; je vais donc tâcher de vous faire les honneurs de mon pays de mon mieux.

Le Comte fut flatté d'un sens, mais d'un autre côté il commença à craindre pour le lendemain un énorme mémoire : enfin il pensa que le mal était moindre que d'avoir passé la nuit dans la montagne. Le domestique étant retiré, le Comte observa que cette maison lui paraissait fort grande...

A-t-elle été bâtie pour être une auberge ? -- Non pas absolument, quoiqu'il y ait peu d'endroits qui en eût plus besoin. C'est un vieux château, qui ne sert que depuis fort peu de tems aux étrangers. Les Dames firent un grand éloge du thé, qu'elles apprirent être du véritable thé impérial.

Ce rafraîchissement si peu attendu et servi si à propos, ranima les esprits de tout le monde. Idamia fut la première à rire de leurs craintes passées, et elle ne put s'empêcher de demander à l'étranger s'il n'avait pas entendu le bruit d'un cornet peu de momens après les avoir quittées ?

C'est moi, Madame, qui m'en suis servi. Le desir de vous secourir promptement m'avait fait

oublier qu'un domestique avec un cheval m'attendait de l'autre côté de la colline : je me sers ordinairement de ce cor pour l'appeller. Je voulais lui donner l'ordre de retourner chez moi. Mes chiens n'ont pas voulu me quitter ; mais vous auriez pu remarquer que je n'avais plus mon fusil quand je vous ai rejoint. -- Non véritablement ; je ne m'en étais pas apperçue. Je suis bien sûre aussi que vous ne vous doutiez pas de la peur que vous nous avez causée par cette action bien simple : nous vous avons pris pour un chef de bandits. -- Il en rit beaucoup, en convenant qu'il pouvait bien y en avoir quelqu'apparence ; mais il éluda toutes les questions qui avaient pour but de le connaître.

On sut seulement qu'il aimait les montagnes, et qu'il les parcourait souvent avec sa flûte et son fusil.

Vous êtes Anglais, Monsieur, dit Milord Clarancourt? Non pas absolument, fut toute la réponse.

Cependant il parla de l'Angleterre de manière à leur prouver qu'il en avait habité la partie occidentale: il leur parut qu'il ne connaissait Londres que très-peu.

Le Comte préjugea qu'il n'était pas d'une naissance distinguée, et il parut très-étonné de s'entendre questionner lui-même sur ses projets. Mais la conversation plut à Idamia, qui la trouva solide, agréable, et accompagnée de cette politesse, qui tient plus au cœur qu'à l'usage.

A neuf heures et demie on les

avertit pour le souper qui était servi dans une pièce voisine, et le Pair, malgré sa fierté, fut obligé de convenir qu'il ne laissait rien à desirer. Le vieux domestique se plaça derrière sa chaise, et lui témoigna sa satisfaction d'avoir pu le contenter. On fit l'éloge du cuisinier, et les vins parurent ne pas le céder à la bonne chère. Enfin le Comte avoua qu'il n'avait pas cru que la Suisse pût offrir aux voyageurs une auberge aussi excellente.

CHAPITRE V.

LORD et Lady Clarancourt furent conduits delà dans une chambre magnifique, qui joignait la grande salle. En se déshabillant, Milord demanda à S. André comment ils avaient été traités. -- Comme les maîtres, dit-il; nous avons soupé avec un vieil homme et sa femme, que je crois les père et mère de l'aubergiste; mais je ne sais où il pouvait être lui-même. Le vieux qui vous a servi n'a l'air que d'un domestique, et ceux avec qui nous avons mangé étaient si sourds, que nous n'avons pu obtenir une réponse à aucune de nos questions.

L'étranger obligeant, au lieu de prendre congé en les quittant, avait dit qu'il passerait la nuit dans cet endroit. Le Comte espéra qu'il saurait de lui le lendemain comment une maison si magnifique, qui portait toutes les marques d'une ancienne grandeur, pouvait être devenue une auberge dans un lieu si éloigné, qu'elle ne pouvait guères s'attendre à recevoir personne.

Les jeunes Dames avaient été conduites dans une très-bonne chambre à deux lits par une vieille femme, qui rappella à Elmire dame Jacinthe dans Gilblas. En se déshabillant, elles se mirent à parler de leurs aventures du soir, qui leur paraissaient tenir un peu du merveilleux : même après être

couchées, elles continuèrent leur conversation, au-lieu de se livrer au repos, que la fatigue de la journée semblait leur rendre nécessaire. En vain elles faisaient des conjectures sur le bel étranger, elles auraient voulu connaître son nom, sa demeure, son pays. Idamia, qui, nous l'avouons, était la plus curieuse, présuma qu'ils n'étaient pas à plus de dix à douze milles d'Ornen ; elle se reprocha de n'avoir pas questionné davantage leur conductrice ; elle se promit bien de ne pas laisser échapper l'occasion d'en savoir davantage.

A la fin Elmire mit fin à la conversation en s'endormant. Idamia n'en put faire autant ; mais elle respecta le sommeil de sa com-

pagne. Au bout d'un peu de tems, elle crut entendre quelque chose se remuer sous son lit. Etonnée, elle appella Elmire, en lui disant qu'il y avait sûrement des revenans dans le château.

Elmire qui crut que ce n'était que l'envie de continuer à causer, la pria de réserver cette scène d'esprit pour le roman qu'elle méditait ; mais elle-même entendit du bruit. Idamia effrayée courut au lit d'Elmire, en assurant que quelque chose avait remué ses couvertures, elle voulut sonner, et ne trouva pas la sonnette. Sa peur augmentait toujours. Tremblantes comme la feuille, toutes deux s'étaient réunies, et se cachaient sous leur couverture, lorsqu'Idamia crut sentir quelque

chose qui la touchait : elle commença à croire que c'était une punition de s'être moquée de la crédulité de sa compagne. Enfin elle entendit du bruit dans le corridor: elle eut le courage d'appeller. Elle apperçut de la lumière par le trou de la serrure, appella une seconde fois, et une servante entra pour demander ce dont elle pouvait avoir besoin. En avançant, sa lumière fit distinguer aux malheureuses effrayées, au-lieu d'un terrible esprit, le beau petit épagneul qu'elle avait mis avec elle dans la voiture en passant l'eau, qui avec ses pattes de devant, grattait les bords du lit pour demander qu'on voulût bien l'y recevoir.

Idamia reprit alors tout son courage. Petit coquin, lui dit-elle,

vous m'avez fait bien peur ; alors elle conta son histoire , et se retira dans son lit en tenant le petit chien dans ses bras , et en lui déclarant que pour le punir , il coucherait avec elle. La servante leur souhaita bonne nuit , et se retira en observant que Carlos avait l'habitude de coucher sur un lit.

La porte était à peine fermée , qu'Elmire lui reprocha de n'avoir pas demandé le nom du maître de Carlos. -- La frayeur m'avait troublée : je ne me pardonne pas d'avoir perdu une si belle occasion de contenter ma curiosité ; dorénavant je ne croirai plus aux esprits. -- Jusqu'à la première occasion , reprit Elmire , qui y croyait parfaitement. -- Ils n'existent que dans votre imagination , ma chère

amie, dit Idamia, en arrangeant une place sur son lit pour le coucher de Carlos.

Bientôt après, la fatigue ferma les yeux des deux amies, jusqu'au moment où on vint les appeller pour le déjeûner, que le Comte avait ordonné. Elles se levèrent promptement, et en faisant leur toilette, elles rirent beaucoup de leurs frayeurs de la nuit précédente. En descendant, elle prit Carlos sous son bras, en disant qu'elle voulait porter le terrible esprit; que si son maître avait de l'obligeance, il lui en ferait présent, puisque le petit animal s'était déjà donné lui-même.

Au bas de l'escalier, Elmire se rappella qu'elle avait oublié sa montre, et retourna pour la cher-

cher. Idamia entra donc seule dans la chambre où ils avaient soupé. Le maître de son petit favori y était assis, appuyé sur son bras, il avait l'air de rêver ; il était absolument vêtu comme la veille ; il se leva pour saluer la belle Idamia, qui était un peu embarrassée. -- Je suis heureux Carlos, dit-il, que vous soyez tombé dans d'aussi bonnes mains, et il s'informa si elle avait passé une bonne nuit. Le chien commença alors à se débattre pour aller le trouver. Idamia le mit à terre, en lui disant : allez, petit trompeur, je vois que vous ne m'aimez qu'en l'absence de votre maître. -- Vous ne lui rendez pas justice, Madame, reprit l'étranger : il est évident qu'il a préféré vous suivre la nuit der-

nière ; je desire qu'il vous plaise assez pour que je puisse vous l'offrir.

L'arrivée du Comte mit fin à cette conversation. Tout le monde se rassembla, et lui renouvella ses remercîmens. Le déjeûner le plus recherché fut apporté ; mais le Comte voyant qu'il ne pouvait découvrir qui il était, ne se souciant pas de faire de liaison avec lui, mécontent aussi de son ton familier, quoiqu'il ne l'attribuât qu'à l'*incognitò* qu'il gardait, ne parût s'occuper que de partir le plutôt possible.

Elmire, qui ne partageait pas les préjugés de son père, raconta la peur que leur avait fait Carlos en se glissant dans leur chambre. L'étranger exprima son regret, en

l'assurant qu'elles ne devaient sûrement sa visite, qu'à l'attachement subit qu'il avait pris pour elles; et sans s'adresser particulièrement à l'une d'elles, il les pria d'en augmenter leur suite, en leur disant que c'était lui rendre service; qu'il avait toujours peur de le perdre à la chasse à cause de sa petitesse, et qu'il ne tombât en de mauvaises mains.

Le Comte s'appercevant que sa pupille en avait grand desir, appuya cette idée. Idamia charmée et bien convaincue par ses observations particulières, que c'était à elle que Carlos était offert, le prit dans ses bras, le caressa et dit qu'elle le regardait désormais comme à elle. L'étranger l'en remercia par ses regards, pendant que le Comte sonna et ordonna

à S. André de tout préparer pour les faire partir le plutôt possible ; de payer le compte, et de donner douze francs pour boire aux domestiques. En moins d'une demi-heure, S. André revint lui dire que la voiture était à la porte. Milord curieux de savoir ce que lui avait coûté son élégant souper, en demanda le prix. -- On fait le compte en ce moment, Monsieur, et comme vous n'allez pas bien vîte, je vous rejoindrai. -- Le Comte ne douta plus qu'il payerait bien cher cette bonne nuit ; mais sachant qu'en Suisse il lui serait inutile de disputer, il cacha son mécontentement, gagna la voiture, et donna le bras à toutes les Dames pour y monter. Idamia prit son petit chien, et marcha la dernière.

dernière. L'étranger le caressa en passant ; adieu, Carlos, dit-il, et il essaya de le baiser, mais soit hasard, ou mal-adresse, il ne baisa que la main qui le portait. Idamia confuse et un peu hors d'elle, manqua le marche-pied. Vous êtes bien mal-adroite ce matin, dit Milord en la soutenant, on vous aurait donné votre chien. Idamia convint de tout, et ne fut pas fâchée que le faux pas servit de prétexte à son agitation, qui était trop visible. L'étranger leur souhaita un bon voyage. Le Comte lui répondit qu'il espérait le retrouver quelque part ; mais sans l'inviter de venir à Ornen.

Celui-ci les salua, jetta un dernier regard sur Idamia, en se flattant que ses soins avaient été

remarqués. L'espérance, ce soutien des amans, lui fit même croire qu'ils n'avaient pas déplu, et il demanda à la fortune de lui accorder d'autres occasions plus favorables, que les intentions de son tuteur.

CHAPITRE VI.

La famille Clarancourt suivit long-tems les murs qui enfermaient le jardin, et le Comte ne put s'empêcher de marquer son étonnement, qu'il appartînt à une auberge. Il demanda après avec indifférence, si on n'avait pas entendu nommer le jeune homme. Tous répondirent que non : quoiqu'ajouta Deterville, il fût certainement bien connu; car le vieux domestique épiait son regard, et obéissait à son moindre coup-d'œil. Comme il s'était toujours tenu derrière la chaise du Comte, il n'avait pas pu faire la même observation; mais il présuma que

le cocher, ou les domestiques pourraient lui en apprendre davantage. A la première montée il descendit donc de voiture pour causer avec S. André qui venait de les rejoindre. -- Voyons le compte, fut sa première demande. -- Il a été bientôt payé, répondit son confident avec un regard significatif. -- Que voulez-vous dire ? -- Aussi-tôt que vous avez été parti, j'ai pressé le vieux domestique de me le donner; pour toute réponse il m'a ri au nez, et m'a dit que le maître du château de Watteville n'avait pas l'habitude de faire payer les voyageurs Anglais. -- Le Comte étonné s'écria en s'arrêtant : Ce n'était donc pas une auberge ? -- Certainement non, Monsieur. -- Je m'en suis douté en y entrant : il était

trop extraordinaire d'en trouver une pareille sur un chemin isolé. -- Tout le monde dans la voiture, en apprenant cette nouvelle, déclara qu'ils avaient eu le même soupçon. Le cocher fut alors interrogé. -- Je ne suis point arrivé à mon âge pour prendre un château pour une auberge : j'ai même dit ce que j'en pensais ; mais on m'a fait taire, et on a payé mon silence. -- Je vois, dit Idamia en riant, que nous ne sommes pas tombés dans l'erreur de Don Quichotte, qui prenait les auberges pour les châteaux ; nous avons pris les châteaux pour des auberges. — Mais, S. André, dit Milord, quel est le nom de celui qui nous y a mené ? certainement il est Anglais. — Je ne conçois

pas comment je ne l'ai pas demandé ; mais bien sûrement c'est le seigneur du château. — En tout cas, dit le Comte, il nous a fort bien reçu. En y réfléchissant on peut se rendre raison de notre erreur. Son plan était fait quand il a appellé son domestique avec son cor. Il l'a envoyé devant par un sentier plus court pour tout préparer pour nous recevoir. Mon seul étonnement est d'avoir été si long-tems sa dupe ; mais je voudrais véritablement savoir de quel pays il est.

Probablement, dit Idamia, un Suisse qui aura été bien reçu en Angleterre, et qui a voulu le reconnaître en nous donnant asile : car sans lui il est vraisemblable que nous eussions eu le ciel pour

couverture, la lune pour flambeau, et au-lieu de l'excellent souper qu'il nous a donné, nous aurions pu nous amuser à compter les étoiles, si nous avions eu du goût pour l'astronomie. Dites-moi, Deterville, à sa place qu'auriez-vous fait ? — Vous reconnaissant pour des gens comme il faut, je vous aurais invité de venir chez moi, sans chercher à vous tromper. — C'est, reprit Idamia, ce qui me paraît devoir augmenter notre obligation. Nous nous sommes crus chez nous : nous avons pu demander librement ce qui nous convenait, puisque nous devions le payer, ce que nous n'aurions osé faire sans cela. Puisque je ne puis lui prouver autrement ma reconnaissance, je lui promets

d'avoir grand soin de son petit chien.

Deterville piqué n'osa le faire paraître, et le fier Lord songea qu'il eût mieux aimé passer la nuit en plein air, plutôt que d'avoir une pareille obligation à quelqu'un, qui demeurait si près du château d'Ornen ; seulement il se flatta qu'un si jeune homme ne resterait pas long-tems dans un lieu aussi solitaire. Il résolut toutefois de s'informer de lui autant qu'il le pourrait à la dînée. Il eut quelque peine à faire comprendre au maître de l'auberge, de quel château il voulait parler ? A la fin il s'écria : — Sûr, c'est le château de Watteville, le Baron est un de Nosseigneurs, il a été au service de la Hollande ; c'est un

excellent homme, je vous assure, Monsieur. — Nous savions, mon ami, que nous venons du château de Watteville ; mais je vous demande si vous connaissez le jeune homme, qui nous y a reçus. Alors il lui répéta comment il l'avait rencontré, et lui en donna de nouveau le signalement.

Je ne sais plus de qui vous voulez parler. Le Baron a plus de 80 ans ; il est aussi sourd qu'une enclume, et n'a pas quitté le lit depuis deux ans. Ce sera quelqu'un des gens, peut-être le garde-chasse: car depuis la mort de sa fille, le Baron ne voit personne. Elle n'est même venue qu'une fois les deux ou trois dernières années. Pour le chien blanc, je n'ai point entendu dire que Monseigneur en eût de pareil.

Voilà tout ce qu'ils purent tirer de cet homme, et ils furent obligés de continuer leur route tout aussi peu instruits qu'auparavant. Idamia protesta qu'elle commençait à croire que ses premières conjectures étaient vraies, que c'était le génie de la montagne. Le Comte assura qu'il percerait ce mystère, sous prétexte d'aller remercier le Baron de Watteville, qu'il présumait être mort, et que son jeune héritier avait pris possession du château.

Ils s'en tinrent à cette conjecture, qui leur parut la plus probable, et ils arrivèrent au château d'Ornen, qui était grand et commode, et répondait aux desirs du Comte. Les jardins et le parterre étaient vastes, et entourés d'une

haute muraille. Si on eût arrangé à l'anglaise la partie qui regardait le lac, en le faisant servir de clôture, on aurait eu la plus belle vue possible du rez-de-chaussée, tandis qu'on ne voyait le lac que d'une terrasse qu'on avait bâtie à grand frais, ou des appartemens d'en-haut. On pouvait descendre au lac par un escalier; mais il était fermé par une forte grille de fer, qui ne donnait passage qu'à ceux qui en avaient la clef. Idamia remarqua qu'un couvent ne pouvait leur offrir un plus sûr asile, et qu'il n'était pas plus facile de sortir de l'enceinte du château d'Ornen que de ces prisons religieuses.

La grande entrée était fermée par une porte de fer à deux bat-

tants. Une avenue de grands ormes conduisait tristement au château, dont ils interceptaient la vue par leur feuillage épais. Les jeunes Dames furent donc agréablement surprises de trouver les appartemens qui leur étaient destinés, parfaitement gais, ayant la vue du lac, et au-delà celle de la côte de Savoie, surmontée par les montagnes toujours couvertes de neige ; spectacle imposant pour quelqu'un qui n'est point accoutumé à ces vues magnifiques. Elles se réjouirent de n'être point logées au rez-de-chaussée, sur-tout en apprenant que leur sûreté exigeait qu'elles ne sortissent point de cette agréable enceinte, sans être accompagnées du Comte ou de la Comtesse.

Personne ne pouvait deviner son motif pour se séquestrer dans un lieu aussi éloigné et aussi solitaire, en renonçant à toutes ses grandeurs passées; mais personne n'avait de volonté qui ne fût soumise à la sienne, et on y obéissait en silence.

Les jeunes personnes crurent avoir changé de prison; mais comme le Comte ne leur avait pas défendu d'écrire à Mde. Dupré, elles lui firent le récit détaillé de leur voyage, la description exacte de leur retraite, en regrettant Wirksworth, quelque triste qu'il leur parût pendant l'hyver: du moins elles jouissaient de sa compagnie, d'une bibliothèque, tandis qu'elles ne voyaient aucun moyen de se procurer d'autres livres que ceux qu'elles avaient apportés.

Elles parlèrent peu de l'étranger, quoiqu'elles l'instruisissent de sa rencontre. A leur grand déplaisir elles ne reçurent point de réponse de leur bonne amie. Lady Clarancourt eut les mêmes plaintes à faire de celles à qui elle avait conté ses peines, et Lord Deterville ne fut pas plus heureux auprès de ses camarades de collège.

Le Comte les consola en leur disant que l'Angleterre étant sur le point d'avoir la guerre, il arrivait souvent que les lettres n'arrivaient pas, qu'il avait éprouvé le même inconvénient; qu'au surplus une correspondance devenait bientôt à charge, et qu'il fallait se soumettre à un mal nécessaire.

Il ne persuada pas entièrement; mais personne n'osa murmurer.

Carlos s'attacha uniquement à

Idamia, comme s'il eût senti que c'était l'intention de son maître. Il la suivait par-tout, courait devant elle à la promenade, se couchait à ses pieds, quand elle était assise, dormait sur son lit, enfin il lui devint tellement cher, qu'elle ne pouvait s'en séparer; et cependant elle craignait que son méchant maître n'eût pas envie de le revoir.

La retraite dans laquelle le Comte les tenait, lui donnait peu d'espoir d'en trouver l'occasion. Souvent les jeunes personnes parlaient entr'elles du moment où elles l'avaient rencontré; et Idamia soutenait qu'avec un titre pompeux et un peu de talent, on pouvait faire de leur histoire de la montagne une nouvelle d'une longueur suffisante.

CHAPITRE VII.

PENDANT la première quinzaine de leur séjour à Ornen, deux fois il leur fut permis de sortir de l'enceinte du château, et encore ce fut plutôt pour donner occasion à Deterville de parler de son amour à Idamia pendant que le Comte parlait avec sa fille, que pour chercher à les divertir : de telle sorte qu'elles préféraient la terrasse, où elles avaient la liberté de se promener seules tous les soirs. Deterville les y troublait rarement ; il n'avait point de rival à craindre, et il craignait de s'ennuyer avec de jeunes innocentes.

Le lendemain de leur seconde

promenade, le tems était superbe, et elles admiraient sur leur terrasse la beauté de la vue qui s'offrait à leurs regards.

Elmire formait le projet d'obtenir du Comte la permission de visiter les roches de Meillerie, Idamia voulait parcourir les mers de glaces et les montagnes qui les entourent, lorsqu'elles apperçurent un canot sur la surface unie du lac à peu de distance de la terrasse. Elles s'arrêtèrent pour l'examiner, d'autant plus curieuses, qu'il avait l'air de s'approcher d'elles. Elles avaient à peine distingué un uniforme de housard, que leurs oreilles furent frappées du son d'une flûte, qui devenait à chaque instant plus distinct. -- C'est, dit Idamia sur-le-champ, l'air favori

de madame Dupré, que l'étranger jouait dans la montagne. -- C'est probablement, reprit Elmire, un air commun en Suisse. -- C'est *lui*, dit Idamia, en éprouvant une sensation qu'elle ne pouvait rendre.

Le canot s'avança jusqu'au pied de la muraille, et avant de s'éloigner, l'officier qui le conduisait mit fin à toute incertitude, en quittant sa flûte et élevant son bonnet surmonté d'une plume blanche avec lequel il les salua, et leur découvrit les traits qu'Idamia et même Elmire desiraient tant de revoir. Son costume militaire leur prêtait un nouvel éclat. Pour ne laisser aucun doute, Boule-de-neige se leva à son côté. Quand il eut remis son bonnet, il eut

l'air de parler à son compagnon quadrupède, à qui, avait-il dit, il ne manquait que la parole. Celui-ci, d'après l'ordre de son maître, les salua par trois aboyemens, et après l'intervalle de quelques secondes répéta son salut. -- C'est certainement à nous, que ce compliment s'adresse, dit Idamia enchantée ! -- Aussi-tôt Carlos qui jouait à quelque distance courut à elle, témoigna de l'inquiétude et se mit à aboyer aussi. -- Preuve, dit-elle, qu'il a reconnu la voix de son ancien compagnon, et pour le récompenser de son intelligence, elle le prit dans ses bras : ce qui fut remarqué de son ancien maître, qui n'en tira pas des conjectures défavorables. Elmire dont la tête était plus calme, la pria de

remettre son chien à terre, ce qu'elle n'eût pas plutôt fait, que le canot s'éloigna lentement ; le jeune homme reprit sa flûte, et toutes deux en trouvèrent les sons délicieux. Cependant elles restaient immobiles au même endroit, craignant de perdre une note, lorsqu'elles apperçurent le canot, qui virait de bord une seconde fois pour se rapprocher d'elles. Mais elles jugèrent plus prudent, malgré leur desir de rester, de retourner au château : ce qu'elles firent lentement, en s'arrêtant quelquefois pour jetter en arrière des regards de desir et de regret. On peut juger que cette aventure leur fournit une ample matière de conversation ; mais elles convinrent de n'en pas parler au reste des habitans du château.

Lord Clarancourt, quoique sa retraite parut l'effet de sa volonté, n'en avait pas l'air plus gai. Chaque jour ses caprices et son despotisme semblaient augmenter. Il venait de refuser à Deterville la permission d'aller voir les glaciers ; il avait positivement empêché la Comtesse de faire à Vevai une visite qu'elle desirait. A leur arrivée à Ornen, il avait parlé de faire venir un maître de musique et de danse pour les jeunes personnes. Bientôt il perdit l'idée de faire servir leur retraite à leur éducation : il trouva même très-mauvais que la Comtesse lui rappellât que cela avait été un des motifs de son voyage. Il dit que des maîtres de Vevai ne serviraient qu'à leur donner de mauvaises leçons,

et à leur procurer de mauvaises connaissances, lorsqu'il ne menait une vie aussi retirée que pour les éviter. Enfin l'Espagnol le plus jaloux ne pouvait être un gardien plus sévère pour sa femme ou pour sa maîtresse, qu'il ne l'était pour sa fille et sa pupille, à qui il interdisait toute espèce de plaisirs.

Le lendemain du jour où les jeunes personnes avaient été si agréablement surprises par la vue de l'étranger, qui, depuis leur sortie du château de Watteville, avait toujours occupé leur imagination, la Comtesse remarqua qu'Idamia paraissait bien triste : mais avant qu'elle eût pu répondre, S. André entra avec un billet pour son maître, en disant, que le domestique du Baron de Dervat en attendait la réponse.

La surprise du Comte fut visible : cependant il rompit le cachet pour lire ce billet, qui ne parut pas lui faire plaisir, et il demanda son écritoire à S. André avec beaucoup d'humeur. Tout le monde était plus ou moins curieux de connaître la cause de cette humeur, lorsqu'après un moment de réflexion, il voulut bien leur apprendre que le Baron de Dervat qu'il ne connaissait pas même de nom, était assez absurde pour l'inviter à une fête annuelle, qu'il donnait à ses amis sur le lac, et qui devait avoir lieu la semaine suivante.

Quand j'aimerais les courses sur l'eau, certainement, dit-il, je n'accepterais pas l'invitation d'un inconnu, pour me trouver

avec des gens que je ne connais pas davantage. Cette idée n'a pu venir que dans la tête d'un Suisse. D'ailleurs la saison est trop avancée pour que cette partie puisse être agréable. Il fera sur le lac une humidité affreuse, qui nous donnerait des rhumes, si nous évitions de nous noyer.

Puisque c'est l'usage annuel du Baron de Dervat, dit Deterville, si la journée était belle, rien n'empêcherait. . . . . -- De se mêler avec une pareille cohue, interrompit le Comte ; non en vérité, l'eau et le tems sont les moindres obstacles. Quand j'ai caché mon titre, ce n'a été, ni pour faire, ni pour accepter des invitations : je ne veux point former de liaisons, dont je pourrais me repentir après.

L'enceinte

L'enceinte où nous habitons doit suffire à nos plaisirs. Alors il commença sa réponse par laquelle il refusa le Suisse obligeant, sous prétexte de sa mauvaise santé.

Murmurer contre une décision aussi irrévocable qu'un décret oriental, eût été inutile. Idamia dit tout bas à Elmire, qu'il était bien dur de dépendre d'un homme aussi despote, et qui semblait croire que ses ordres, quels qu'ils fussent, devaient être reçus avec respect et exactement obéis. Deterville trouva que le Comte outrepassait son autorité ; il fut tenté de dire qu'ils devaient être indépendans. S. André lui-même désapprouva la conduite du Comte, et pendant le dîner, il trouva l'occasion de le mortifier en disant,

que le Baron de Dervat était un des plus grands Seigneurs et des plus riches de la Suisse ; qu'il était Général au service de l'Empire, et qu'il avait l'Ordre de l'Aigle-Noir; que les premières familles à douze lieues à la ronde devaient se rassembler dans le magnifique château qu'il avait précisément au-dessus de Vevai ; qu'on y déjeûnerait ; qu'après des voitures conduiraient au lac, où des chaloupes seraient préparées pour la société, et les meneraient aux roches de Meillerie, où on dînerait; et que la journée se terminerait par un grand bal dans le château du Baron.

Que m'importe l'ordre de leur fête, dit le Comte avec humeur ! Il me semble que vous avez été

beaucoup plus soigneux de vous en instruire, que de vous informer, comme je vous en avais chargé, qui était le maître du chien blanc. Si je découvrais que c'est le garde du Baron de Watteville, je le ferais repentir de sa présomption. --- Et de quoi le punir, reprit Idamia en colère, d'avoir risqué sa vie pour nous servir, de nous avoir procuré de bons lits et un excellent souper ? Une belle reconnaissance : au surplus je crois qu'il est au moins votre égal en naissance.

Ainsi, Miss Forester, en admettant même qu'il est le maître du château, vous supposez qu'un Baron Suisse peut aller de pair avec un Lord Anglais. Je suis vraiment étonné de votre ignorance. -- Pourquoi cet étonnement,

Milord ? vous ne pouvez vous en prendre qu'à l'éducation que vous nous avez donnée. -- Cette réplique vive, mais juste, fit taire le Comte malgré sa colère; il n'osa plus la témoigner, qu'en cessant de lui adresser la parole; mais il résolut bien de la tenir prisonnière, jusqu'à ce qu'elle eût consenti à donner la main à Lord Deterville.

CHAPITRE VIII.

CEPENDANT le Lord fut plus poli que de coutume pour sa pupille pendant au moins trois ou quatre jours ; aussi ne parla-t-on plus de la fête qui l'avait si fort troublé, du moins devant lui, jusqu'au jour où elle devait avoir lieu. Idamia ne put s'empêcher de remarquer que le temps était superbe : le Comte n'en marqua que plus d'humeur.

Deterville, qui jouissait d'un peu plus de liberté, prit son fusil pour aller à la chasse, comme c'était son usage tous les matins. Idamia et Elmire s'avancèrent sur la terrasse comme le lieu le plus

favorable pour voir l'embarquement et la navigation vers Meillerie. Entre onze heures et midi, elles virent plusieurs bâtimens élégamment décorés, se réunir à un petit quart de lieues de leur habitation. Une bande de musiciens montait le premier, et commença à jouer aussi-tôt qu'on fut sous voile. Le lac, comme pour plaire au Baron, était uni comme une glace, et une jolie brise portait les sons mélodieux au château d'Ornen. -- Pourquoi, dit Idamia, ne faisons-nous pas partie de cette aimable société ? Toute la nature semble en harmonie avec leur gaieté ; les zépirs se jouent avec les flammes de leurs canots, et une régate Vénitienne ne pourrait offrir plus d'agrémens.

Elmire parut partager ses sentimens ; elle assura qu'elle n'avait point lu de description qui surpassât la réalité qu'elles avaient sous les yeux. Bientôt tous les bâtimens, différemment ornés, se trouvèrent à cent toises de la terrasse ; la musique qui était excellente, se fit entendre si distinctement, que le Comte qui était dans sa bibliothèque au premier étage, d'où on pouvait découvrir le lac, s'approcha de la fenêtre pour regarder un moment la fête. Malheureusement il apperçut aussi sa fille et sa pupille, qui ne quittaient pas les yeux de dessus cette charmante navigation. Chagrin de les voir partager la joie de cette fête, il sonna S. André, et l'envoya leur donner l'ordre de ren-

trer , en leur disant , qu'elles attendaient probablement une seconde invitation du Baron de Dervat ; que si elles avaient eu quelqu'idées des convenances , elles seraient restées dans leur chambre , au-lieu de se placer pour être remarquées par tout le monde.

Cet ordre leur parut à toutes deux arbitraire et tyrannique. Elles y obéirent avec d'autant plus de répugnance , que peu de momens avant que S. André l'apportât , elles avaient apperçu dans la barque la plus ornée , la plume blanche , qui avait fait une si vive impression sur le cœur d'Idamia surtout , s'agiter au-dessus des autres têtes , se lever , et les saluer de manière à leur prouver que les

charmes de la fête ne les faisaient point oublier.

Le bonnet fut de nouveau agité en l'air; on chercha à leur faire comprendre combien on regrettait leur absence. Un homme d'un âge mûr, qu'à son étoile elles supposèrent être le Baron de Dervat, se joignit à ce compliment. Elles rendirent le salut, non sans soupirer; mais l'arrivée de S. André les força bien contre leur gré, de retourner à leur prison : car le château leur en paraissait une depuis longtems.

L'élégant jeune homme devina le motif du message : il forma dès-lors un projet que nous ne pouvons pas encore confier au lecteur. Il nous faut suivre les jeunes personnes auprès du Comte irrité. Il

les gronda très-sévèrement de s'être promenées sur la terrasse : elles auraient pu tout aussi bien voir cette brillante partie de leurs fenêtres, sans que la curiosité leur fît oublier ce qu'elles se devaient, et sans avoir l'air de mendier la compassion du Baron et de sa compagnie. Il leur demanda avec humeur qui elles avaient salué ? les barques étant trop près du mur de la terrasse, pour qu'il pût voir ceux qui y étaient. Un homme âgé, dit Idamia, qui avait un Ordre ; il les avait salué le premier. Si la vue d'une fête lui paraissait un crime si impardonnable, elle s'étonnait qu'il ne les eût pas entièrement renfermées.

Le Lord sentit qu'il avait été

trop loin ; il chercha à excuser la dûreté de son discours, en l'attribuant à son intérêt pour elles. Il assura Idamia, qu'il n'imputait cette dernière imprudence qu'à son ignorance du monde ; il craignait toujours que, sans le savoir, elles ne s'exposassent à la censure. Peut-être avait-il pris trop vivement cette dernière démarche ; mais il les priait de ne redescendre à la terrasse, que lorsque les barques seraient assez éloignées pour ne plus en être apperçues.

Elles se retirèrent sans rien répondre, très-mécontentes des caprices continuels du Comte ; et de retour dans leur appartement, elles versèrent toutes deux un torrent de larmes. Idamia témoigna ses regrets d'avoir été confiée à un

homme qui interprétait toutes ses actions d'après la méchanceté de son caractère ; mais elle assura que, dût-il l'enfermer le reste de ses jours, jamais elle ne donnerait sa main à Deterville, qui n'avait ni le courage de s'opposer à la tyrannie de son père, ni assez d'amabilité pour se rendre agréable, lors même qu'on n'avait d'autre société que la sienne.

Elmire, dont les pleurs coulaient plus pour son amie que pour elle, approuva sa résolution. Elle convint qu'une femme avec un peu de délicatesse, ne pouvait être heureuse avec Deterville : elle espéra donc que le bel étranger, ou quelqu'un de semblable, finirait par être son partage.

En vérité, ma chère amie, reprit

Idamia, si un homme qui me conviendrait était-là, et qu'il me proposât sérieusement de se charger de mon bonheur, je crois, pourvu toutefois que vous consentissiez à m'accompagner, que je n'hésiterais pas à le suivre.

Elmire voulant redonner du courage à son amie, l'assura qu'elle ne la quitterait jamais de sa propre volonté. Je vous suivrai par-tout, dit-elle : qui sait si l'amour ne fera pas quelque miracle en votre faveur ? Flatterie à part, je soupçonne fort le beau housard d'être amoureux de vous.

Cela amena une discussion, qui dura jusqu'au dîner, où le Comte fut si aimable contre son ordinaire, qu'Idamia, qui était naturellement douce, ne pût s'empêcher

de présenter la branche d'olivier, et la paix et l'harmonie furent encore rétablies une fois à Ornen, quoique les jeunes demoiselles eussent volontiers donné tout ce dont elles pouvaient disposer pour savoir qui était cet aimable étranger.

Elles ne pouvaient le croire Anglais, en le voyant attaché à un service étranger ; mais elles connaissaient trop peu les uniformes, pour savoir de quel Prince il dépendait ; elles ne pouvaient douter qu'il ne fût un homme comme il faut, en le voyant auprès du Baron de Dervat. Elles souhaitèrent plus que jamais que le Comte fît la visite qu'il avait projettée au château de Watteville ; mais celui-ci avait réfléchi qu'il ne pouvait

satisfaire sa curiosité, sans inviter le jeune homme de venir à Ornen, si il était en effet le maître du château, et c'était un motif plus que suffisant pour réprimer sa curiosité. Il y avait peu d'hommes dont il desirât moins la connaissance ; il la regardait comme trop dangereuse pour deux jeunes personnes sans expérience, dont il destinait l'une à son fils, tandis qu'il cherchait quelqu'autre moyen de s'emparer de la fortune de l'autre ; mais là-dessus personne ne savoit encore son secret, et il voulait que le mariage d'Idamia se fît avant tout.

Une semaine s'était écoulé depuis la fête du Baron de Dervat ; Elmire était retenue dans sa chambre par un rhume, lorsqu'Idamia

descendit avec un livre pour se promener. Comme le soleil était encore fort haut, elle suivit la grande avenue qui conduisait au château ; elle était déjà près de la porte de fer, qui était le terme nécessaire de sa promenade, quand Carlos qui l'avait devancé, en revenant se mettre dans ses jambes, la força de lever les yeux de dessus son livre. Elle vit un papier dans sa gueule, qu'il mettait par terre pour le déchirer : elle voulut s'en saisir ; mais le petit animal le reprit et l'emporta de nouveau. Il en avait déchiré un morceau avant qu'elle pût le rejoindre ; elle le ramassa, et le trouva écrit en Anglais, ce qui lui fit juger qu'il venait du château ; cependant elle ne recon-

naissait pas l'écriture. Son desir d'avoir le reste en augmenta ; enfin elle parvint à se faire obéir de Carlos, qui avait été dressé à rapporter, et il posa le papier à ses pieds. Il était un peu crotté, un peu mouillé, elle défit avec soin ce qui restait entier, et lut les vers suivans :

« Combien, Idamia, j'ai cherché un mo-
» ment favorable à l'amour,
» Toutes mes tentatives ont encore été vaines.
» Le matin je te cherche dans le vallon ; je
» te cherche à midi sous l'ombrage ; je te
» cherche au déclin du jour, et la nuit
» je t'appelle encore ».

Le reste ne pouvait se lire. Malgré son regret, sa joie fut si vive, son émotion si forte, qu'elle fût obligée de s'appuyer contre un arbre. Elle gronda l'indocile Carlos de l'avoir privé d'une par-

tie de son bonheur ; car elle ne douta pas que ce papier ne vint de l'étranger, qu'elle s'attendait à chaque instant de voir paraître. Aussi-tôt qu'elle fût un peu remise, elle courut vers la grande porte, qui était toujours fermée, et aucun housard ne paraissait ; comment ne l'avait-il pas attendu? comment avait-il été assez imprudent pour donner à Carlos un papier, qui, s'il fût tombé dans les mains du Comte, eût encore resserré leur prison ? Où était-il quand il avait donné ce papier à Carlos ? il s'était sûrement retiré, puisqu'elle ne l'appercevait plus. Enfin, après avoir encore monté et redescendu deux ou trois fois l'avenue, sans quitter la grille de vue, ne voyant paraître personne,

elle alla raconter son aventure à Elmire. Celle-ci fut convaincue que les vers étaient pour Idamia, son nom ne laissait là-dessus aucun doute ; et de qui pouvaient-ils venir que du charmant housard, qui peut-être eût été plus hardi, si elles avaient été ensemble. Il avait craint, en la voyant seule, que sa présence ne lui parût peu respectueuse ; mais il était probable qu'il était caché dans les arbres de l'avenue.

J'espère que non, reprit Idamia ; car alors il aura vu à quel point j'étais inquiète de savoir de qui venaient ces vers. ---- Cela est si naturel, qu'il n'aura pu en tirer grande vanité ; mais, croyez-moi, ce ne sera pas la dernière fois qu'il s'occupera de vous ; les

longues soirées d'hiver sont favorables aux entreprises des amans. Votre houzard, comme un second Léandre, saura traverser l'Hellespont ; il saura vaincre les obstacles qui le séparent de la femme qu'il aime : n'est-ce pas le moyen de prouver son amour ? Quelques discours étudiés, prononcés avec une chaleur affectée, ne me persuaderont jamais que je sois préférée. Pouvez-vous comparer Deterville, qui, lorsqu'il se promène avec vous, vous débite quelques froids complimens qu'il a appris par cœur, à votre bel officier, qui sera obligé de mettre en jeu tous les ressorts de son imagination, de tout risquer, avant que l'amour lui sourie ? Je parie, qu'avant peu, il parviendra à vous

parler , quelqu'improbable que cela puisse paraître. Gardons son secret,et s'il mérite votre estime, il sera amplement dédommagé de ses peines. — Sa figure me plait, dit Idamia en soupirant , et certainement dans la situation où je suis , je serais excusable d'encourager ses entreprises ; car sûrement mon tuteur ne me permettra pas d'épouser un autre que Deterville ; cependant je fais ici le serment que, dût-il m'en coûter toute ma fortune , jamais il ne sera mon mari. Les apparences sont en faveur de ce jeune officier ; dès notre première rencontre , j'ai cru remarquer en lui des qualités , de la franchise et de la loyauté. Mais pourquoi me bercer d'espérances, qui ne se réaliseront jamais ! Ne

peut-il pas dépendre de parens, qui ne seront pas moins contraire à ce mariage que le Comte lui-même ?

Ne vous battez pas contre des chimères, reprit Elmire enchantée d'une aventure qui cadrait si bien avec toutes ses notions d'amour : elle résolut donc secrètement de protéger de tout son pouvoir une union qui lui paraissait si convenable. Déjà dans son imagination elle jouissait de leur bonheur, de celui qu'elle éprouverait près d'eux : ils la protégeraient contre un père tyrannique et une belle-mère qui la traitait avec une froideur révoltante : enfin l'étranger n'aurait pu choisir un meilleur avocat pour plaider sa cause et pour protéger ses projets futurs.

CHAPITRE IX.

Le jour se passa comme à l'ordinaire, quoique la Comtesse remarquât plusieurs fois les distractions d'Idamia. Les deux amies remontèrent à onze heures, elles reparlèrent de l'aventure de la matinée, firent des conjectures sur l'avenir, jusqu'à ce qu'Elmire s'endormit. Sa jeune amie était moins disposée à se livrer au sommeil, et elle entendit sonner minuit; elle s'efforça cependant d'oublier son aventure : elle commençait à fermer les yeux, sans avoir totalement perdu connaissance, lorsqu'elle crût entendre le doux murmure d'une flûte. Elle se mit

sur son séant, et ouvrit ses rideaux pour écouter : les sons lui parurent plus distincts, c'était certainement une flûte et à peu de distance. Elle appella Elmire ; mais celle-ci dormait profondément. Elle écouta encore, et distingua l'air de cette jolie romance de l'Amant jaloux, que l'Officier français chante sous les fenêtres de sa maîtresse. Elle en connaissait depuis long-tems les paroles, et jamais elle ne les avait entendues avec une émotion pareille.

Tandis que tout sommeille
Dans l'ombre de la nuit ;
L'Amour qui toujours veille :
L'Amour qui me conduit,
Me dit tout bas,
Viens, suis mes pas,
Où la beauté t'appelle.

C'est le jeune étranger, il sera entré

entré dans le jardin par une échelle, il joue sous ma fenêtre. . . . Comme il est imprudent! Heureusement la chambre à coucher du Comte est du côté de l'avenue, sans cela il le ferait cruellement repentir de sa témérité. Bientôt elle entendit, avec un air nouveau pour elle, les vers qu'elle avait arrachés à Carlos ; il les avait probablement composés ; l'air était charmant, il le répéta cinq fois, il y avait donc cinq couplets. Combien elle regrettait ceux que Carlos avait déchirés! A la fin la musique cessa. Elle ne savait que faire. Quelques doux qu'eussent été les sons, elle craignait que quelqu'un qui dormirait moins fortement que son amie, ne pût les entendre. Il fallut donc lui

faire connaître qu'elle l'avait entendu, de peur qu'il ne fît plus de bruit et ne restât jusqu'à ce qu'il pût être apperçu. Elle passa une robe et s'approcha doucement de la fenêtre ; la lune était très-claire. Carlos que la musique avait aussi éveillé, se mit à aboyer. Elle le prit dans ses bras avant d'ouvrir le rideau de la croisée ; elle fut fort étonnée de voir un homme assis sur un mur élevé, fort près d'elle ; c'était la continuation de celui de la terrasse, mais on l'avait élevé dans cet endroit pour faire un espalier ; il était presqu'au niveau des fenêtres du premier. Le moment où elle tira son rideau, un homme se mit debout sur le mur, ce qui l'effraya tellement pour sa sûreté

qu'elle fût au moment de crier. Il lui fit signe d'ouvrir sa croisée. Elle refusa, et lui ordonna de la main de se retirer, quoiqu'elle ne pût méconnaître, malgré la différence d'habillement, le charmant housard qui troublait tant son repos. Il craignit apparemment de ne pas avoir été reconnu par ce jour incertain, il regarda de l'autre côté du mur, en ayant l'air de parler à quelqu'un ; ce qui fit croire à Idamia qu'il n'était pas seul. Mécontente, elle s'éloigna de la fenêtre, lorsque le grand chien aboya distinctement trois fois, mais très-bas. Carlos au même instant allait lui répondre ; craignant cette réponse, elle mit sa gueule dans sa main. L'étranger lui demanda de nouveau d'ou

vrir sa fenêtre, il mit la main sur son cœur, leva les yeux au ciel, comme pour invoquer ce pouvoir qui seul lit dans les cœurs, et le prendre à témoin de l'innocence de ses intentions.

Néanmoins Idamia, pour plus d'une raison, le refusa encore, alors il montra une lettre. Elle ne voulait pas pousser au désespoir l'homme à qui elle avait presque résolu de confier son bonheur, elle lui fit signe de la jetter dans le jardin ; ce qu'il fit sur-le-champ après l'avoir baisée. Enfin, voyant qu'elle était vraiement inquiète de le voir partir, il la salua de la main, et marcha le long du mur jusqu'au lieu où il avait mis l'échelle qui l'avait aidé à prendre la position élevée où elle l'avait

vu. Au bas de la terrasse un canot l'attendait, gardé par son chien fidèle. Dès qu'elle l'eût perdu de vue, elle se retira dans son lit, mais moins disposée que jamais au sommeil. Elle voulait réveiller Elmire, mais avant lire la lettre qu'elle lui avait permis de lui laisser; elle n'osait l'aller chercher, elle savait que toutes les clefs extérieures étaient remises tous les soirs entre les mains du Comte; elle commença à craindre que quelqu'un ne la précédât dans le jardin. Cette réflexion ne servit pas à l'endormir, et elle n'avait pas fermé les yeux quand les premiers rayons du jour parurent; cependant elle se leva et s'habilla avec plus de hâte qu'à l'ordinaire. Elle était si troublée,

qu'elle fît tomber quelque chose qui réveilla Elmire, qui toute étonnée de la voir habillée si matin, lui demanda ce qui la rendait si diligente. Idamia confiante et sincère, lui raconta tout ce qui était arrivé pendant la nuit. Elmire était tentée de prendre ce récit pour un songe, si Idamia ne l'eût fait lever pour lui montrer la lettre qui était presque sous leur croisée, et que le jour commençait à faire distinguer. --- Cela est inconcevable, reprit Elmire, mon sommeil même est surnaturel, car, ordinairement, un rien me réveille. Elle s'intéressait tellement à son amie, à l'aimable inconnu, qu'elle fût bientôt aussi inquiète qu'Idamia de connaître cette lettre qui certainement de-

vait les instruire ; elle se hâta donc de s'habiller. Deux heures cependant s'écoulèrent encore avant d'entendre personne remuer dans le château ; elles s'occupèrent des moyens de sortir sans être aperçues ; car, si même quelque valet les voyait ramasser quelque chose, cela pourrait venir aux oreilles du Comte, et il voudrait être instruit. Idamia jura cependant qu'on lui arracherait plutôt la vie que cette lettre, lorsqu'elle l'aurait une fois ; cependant, elles hésitèrent s'il ne serait pas plus prudent de la brûler après avoir satisfait leur curiosité. Enfin elles descendirent doucement, aucune porte n'était encore ouverte ; elles hasardèrent d'ouvrir une croisée, Idamia sauta dans le jardin pen-

dant qu'Elmire faisait sentinelle; elle ramassa le précieux papier sans être vue de personne, et rentra sur-le-champ. Elles remontèrent aussi-tôt à leur appartement, où elles lurent ce qui suit :

« Sans habitude d'écrire, même à mes amis, comment pourrai-je faire connaître mes pensées à la plus aimable des femmes, lorsque toutes les paroles me paraissent trop faibles pour exprimer ce que je sens ? Cependant, belle Idamia, vous seule m'avez appris que j'avais un cœur, et, dès ce moment, il a été irrévocablement à vous. Je n'ai pas joui d'un moment de repos depuis que vous avez quitté le château de Watteville. Je ne puis croire que vous

vous soyiez trouvée sous mes pas, uniquement pour me rendre malheureux ; mais, comment, dans ma position, oserai-je présenter mes vœux ? Je suis engagé par la promesse la plus solemnelle de ne découvrir ni mon nom, ni mon rang, même à vous, charmante Idamia. Quand je supposerais que vous m'honoreriez de votre main, pourrai-je poursuivre un projet d'où dépend tout mon bonheur, quand je ne puis me faire connaître ? J'ai cependant la présomption de croire que vous me permettrez ce mystère ; que, malgré la position cruelle où les circonstances m'ont placé, vous aurez en moi la confiance de me permettre de vous délivrer de la tyrannie de Lord Clarancourt, ce tuteur hau-

tain, que, sans le vouloir, vous m'avez fait connaître. Je sais toute son histoire, les motifs qui l'ont engagé à se séquestrer avec toute sa famille dans un coin de la Suisse. Oh ! la plus aimable des femmes, ne cédez pas à ses désirs intéressés, sûrement Deterville ne peut vous plaire ; je ne peux vous faire l'injustice de croire que vous disposerez de votre main sans votre cœur, et j'espère que ce dernier ne sera jamais au pouvoir du fils du Lord Clarancourt ou de M. Dudley, comme il se nomme lui-même.

Ce n'est pas la première fois que je cherche à vous faire connaître que le destin de ma vie dépend entièrement de vous. Quelque présomptueux que je puisse vous

paraître, je ne suis guidé que par l'amour le plus ardent et le plus désintéressé. Combien je portais envie à Carlos, en lui donnant les vers sur lesquels j'espérais que vos yeux devaient se fixer! Ils exprimaient faiblement tous mes soins pour trouver le moment favorable de vous dire que je vous adore et vous adorerai toujours, et de vous exprimer le desir que j'ai, quoique je n'en puisse expliquer les moyens, de vous arracher à l'injuste et tyrannique autorité sous laquelle vous gémissez.

Pour le moment je ne puis en dire davantage, mais veuillez me croire; un tems viendra où je pourrai vous convaincre que je n'ai jamais dévié du sentier de l'honneur, et, quoique cela

puisse paraître plus douteux, je jure que je n'en enfreins point les lois, en vous conjurant de quitter secrètement votre tuteur avec votre amie que je regarde comme une sœur, et de donner votre main à l'inconnu qui ose la demander, mais qui, quoiqu'il ne puisse se nommer, ne changerait pas sa position contre l'arrogant Lord de Clarancourt dont la conscience... Mais où me laissai-je entraîner ? Je dois encore garder le silence. J'ose aussi espérer quelques mots de réponse, puissent-ils m'être favorables ! Car, j'ai peine à contenir mon indignation, en songeant que vous êtes sous le pouvoir d'un homme qui veut vous priver des plaisirs les plus innocens. Pourquoi vous a-t-il empêché d'accepter l'invitation du Ba-

ron de Dervat qui l'aurait, ainsi que moi, très-volontiers dispensé de sa présence, s'il vous eût accordé à nos desirs avec Lady Elmire ? Quelle fut ma douleur, quand mon ami me communiqua sa réponse ! Que cette fête que j'aurais trouvée si belle, m'a paru insipide ! Votre geolier n'a pas même permis que vos yeux en jouissent un moment. Comment rendre ma colère, quand vous reçûtes l'ordre tyrannique de vous retirer ? Tout le monde en fut révolté, mais j'espère que le règne de votre tyran touche à sa fin, et que vous permettrez à l'amant le plus tendre et le plus désintéressé de vous délivrer, avec votre aimable amie, de la prison où il vous retient. Si je pouvais vous

dire tout ce qui m'intéresse dans ce projet.... Mais l'impérieuse voix de l'honneur me force de me taire, lorsqu'un seul mot pourrait détruire vos scrupules et ceux de Lady Elmire. Si l'offre sincère que je vous fais peut ne pas vous déplaire, je ne vous demande pas de vous fier à ma seule parole, veuillez écrire à mon ami le Baron de Dervat. Lady Elmire peut lui faire toutes les questions qui sont dans le cas de vous intéresser; en permettant toutefois que mon nom et ma famille restent cachés; il répondra sur tout le reste. Les lois de l'honneur m'obligent à ce secret, et la nécessité d'échapper aux complots du plus implacable ennemi.... Je ne puis en dire davantage. Comment espérer que

vous répondrez à cette incohérente épître ? Sur-tout que ce soit un secret pour votre tyran ; que ne puis-je vous en dire les motifs ! Au bout de votre terrasse dont la promenade vous est permise, est un petit bosquet qui couvre le mur; derrière, vous trouverez une ficelle qui pend le long du mur ; vous pouvez y attacher votre lettre, et même la couvrir de feuilles si vous voulez ; il me suffira alors de tirer cette ficelle, sans m'exposer à être vu. Je peux venir à chaque instant dans mon petit canot pour la chercher, sans être vu de votre tyran hautain qui ne peut interdire de passer sous ses murailles, quoiqu'il desirât bien en avoir la faculté. Adieu, aimable Idamia, adieu, aimable

Elmire ; quelques mots de réponse à votre dévoué Tancrède , je ne puis encore ajouter un autre nom ».

Les deux belles amies lurent avec plaisir et surprise cette lettre si singulière à quelques égards. Qui pouvait-il être? Comment connaissait-il si parfaitement les intérêts de Lord Clarancourt ? Pourquoi ne s'expliquoit-il pas davantage? Elles relurent trois fois sa lettre avec le même étonnement. Le Comte ne le connaissait certainement pas ; il avait probablement dû quitter l'Angleterre , et il ne leur disait même pas s'il était leur compatriote ; sa lettre était certainement aimable , mais on ne pouvait l'expliquer.

-- Je suis convaincue, dit Elmire, qu'il est d'une grande naissance, et qu'il est personnellement intéressé aux causes du brusque départ de mon père. Sa proposition de nous adresser au Baron de Dervat ne laisse pas douter de son honneur. N'a-t-il pas risqué sa vie pour remettre cette lettre? Vous ne pouvez douter de la sincérité de son amour.

-- Pourquoi donc, reprit Idamia, se cacher dans l'ombre ? Quel autre engagement peut le forcer à ce mystère ? Comment être sûres de la réponse du Baron de Dervat, dont nous ne connaissons point l'écriture ? Pourquoi ne s'est-il pas expliqué davantage? -- L'honneur le lui défend, il ne cesse de vous le répéter; et notre position

est si cruelle que nous ne pouvons guères tomber en de plus mauvaises mains. Peut-être aussi notre Tancrède est-il un second Comte Almaviva qui veut être aimé pour lui-même, il veut cacher son rang pour ne devoir votre main qu'à l'amour ; cette idée n'est pas nouvelle, mais elle est faite pour une ame sensible. Ses réflexions sur Deterville me portent à croire que ma conjecture est vraie ; il semble vous dire qu'il pourrait vous offrir un rang supérieur à celui de mon frère, et votre fortune n'est sûrement pas ce qui le détermine. Quoiqu'il ne parle pas de la sienne, il sait que vous ne pouvez vivre d'air, et que, pendant quatre ans jusqu'à votre majorité, certainement mon père

ne lui donnera rien. Ne desire-t-il pas de plus que je vous accompagne ? il doit croire qu'alors mon père ne lui paiera pas ma dépense. Que nous importe de quelle nation il est ? Ne serez-vous pas plus heureuse en Suisse avec lui, qu'en Angleterre avec Deterville ? -- Dieu ! pouvez-vous supposer que je veuille donner ma main à ce dernier, dûssé-je m'assurer les richesses d'Eldorado ? Si j'étais sûre que Tancrède fût aussi libre que moi, n'eût-il qu'une médiocre fortune, sur-tout lorsque vous consentez à me suivre, je n'hésiterais pas à me mettre sous sa protection. Une année d'esclavage est un siècle à mon âge, et, si je dois rester prisonnière jusqu'à ce que j'épouse Deterville, j'attein-

drai la vieillesse. — Si je faisais la réponse, il s'intéresse aussi à moi ; je puis lui faire beaucoup de questions qui seraient embarrassantes pour vous ; et sûrement si le Baron de Dervat nous assure qu'il est libre et que nous pouvons compter sur son honneur, je ne vois pas d'obstacle à ce que vous acceptiez sa main et à nous délivrer ainsi, quoique je le dise à regret, de la tyrannie de mon père. — Je vous donne carte blanche, ma chère amie ; questionnez, interrogez comme vous voudrez, et si la réponse est satisfaisante. -- Nous quitterons ce triste château, acheva Elmire en prenant une plume et du papier. Après quelques essais malheureux, elle s'en tint à cette lettre.

MONSIEUR,

Mon amie qui, si elle était ma sœur, ne me serait pas plus chère, m'autorise à faire cette réponse à votre lettre énigmatique. . . . Le mystère en général peut faire soupçonner le mal. Je me plais à croire cependant que vous avez des raisons satisfaisantes pour lui cacher ce dont vous devriez l'instruire, avant qu'elle quitte le tuteur que son père a choisi. Vous avez excité nos craintes; cependant, nous sommes portées à croire que nous nous adressons à un homme d'honneur, lorsque vous invoquez le témoignage du Baron de Dervat. Assurez-nous donc que vous êtes libre, que vous pouvez sans vous gêner,

car elle ne voudrait être à charge à personne, la soutenir non richement, mais décemment. Elle craint que son tuteur ne refuse de lui rendre sa fortune ; et ce qui suffit à l'aisance d'un seul peut mettre à l'étroit lorsqu'on se trouve trois ; car elle veut que je l'accompagne dans sa fuite. Elle ne fait point de questions sur votre naissance, elle ne tient point à un titre ; elle vous prie seulement de ne plus vous hasarder sur le mur du jardin, vous lui avez causé trop de frayeur. Craignez d'exciter les soupçons dont vous nous dites de nous garder ; il paraît que vous en connaissez les motifs. Je finis en vous assurant que vous avez tous deux en moi une véritable amie, »

ELMIRE DUDLEY.

Idamia approuva cette lettre, et, après l'avoir enveloppée dans du papier brun, elle guetta le moment de la porter au lieu indiqué. La ficelle était attachée à une petite pierre, et l'autre bout pendait dans l'eau ; elle était absolument de la couleur de la muraille, et l'œil le plus attentif avait de la peine à l'appercevoir.

CHAPITRE X.

Le lendemain, leur impatience les conduisit de bonne heure au bosquet pour savoir si la lettre avait été prise. En voyant leur paquet à la même place, elles furent très-mécontentes, elles craignirent que le mystérieux Tancrède n'eût voulu se divertir à leurs dépens ; mais, en examinant davantage, elles trouvèrent que leur enveloppe couvrait une autre lettre d'un caractère bien connu, adressée à Lady Elmire Dudley. Leur cœur battit, et elles s'emparèrent de ce papier auquel leur inquiétude avait donné une double valeur, elles se retirèrent promptement dans

dans leur chambre pour satisfaire leur curiosité.

Tancrède témoignait sa reconnaissance à son obligeante amie, [c'est ainsi qu'il nommait Elmire], de la manière franche dont elle exprimait les doutes qu'elle voulait éclaircir avant de quitter leur triste prison. Il assurait de la manière la plus positive qu'il avait pleine liberté d'offrir sa main à la charmante Idamia ; que ses vœux étaient approuvés par toute sa famille et par son meilleur ami le Baron de Dervat ; qu'ils ne desiraient pas moins vivement que lui, arracher deux jeunes personnes aussi intéressantes au pouvoir d'un homme qui voulait les forcer de disposer de leurs personnes et de leurs biens d'une manière

qui ne servait que son intérêt particulier. Pour elles seulement, il s'occuperait de leur faire rendre justice, étant aussi riche lui-même qu'un homme raisonnable pouvait le desirer, et pouvant assurer bientôt à Idamia un rang fort au-dessus de celui que Lord Deterville était dans le cas de lui donner. Cependant, comme des malheurs pouvaient détruire ses espérances, il ne voulait point les tromper ; il se contentait donc d'offrir son cœur et une fortune suffisante, même à toute les jouissances du luxe ; il promettait à Elmire la protection d'un frère et son secours pour obliger son père de lui rendre la fortune à laquelle elle aurait droit du moment de sa majorité.

Indépendamment de son

amour et de son amitié, leurs intérêts étaient tellement unis aux siens, que, s'il pouvait s'expliquer, elles n'hésiteraient pas un moment, même en ne consultant que la prudence, d'accepter sa protection. Enfin, pour lever tous leurs scrupules, le Baron de Dervat proposait, [vu qu'elles ne connaissaient pas son écriture, tandis qu'elles pourraient le reconnaître, l'ayant vu le jour de la fête où son Ordre le faisait remarquer,] de passer ce jour même entre midi et une heure sous leur terrasse ; il leur exprimerait par ses gestes qu'elles pouvaient croire tout ce qu'il avait écrit, et se mettre avec confiance sous la protection de l'homme qu'il honorait de son amitié. Il espérait qu'elles cesseraient

alors de garder aucun doute, et qu'Idamia lui permettrait de lui assurer une retraite pour elle et son amie, loin du Lord Clarancourt qui sûrement ne tarderait pas à prendre les mesures les plus violentes pour forcer Idamia à donner sa main et sa fortune à Deterville. Il ne cherchait point à l'effrayer, quoiqu'il fût parfaitement sûr de l'intention de son tuteur; il finissait par des protestations d'amour, et il les priait de remettre au même lieu, avant le soir, quelques mots de réponse qui décideraient son sort, et le rendraient le plus heureux ou le plus malheureux de tous les hommes.

Elles lurent et relurent cette seconde lettre une douzaine de

fois ; enfin elles convinrent que, si le Baron de Dervat paraissait à l'heure indiquée et confirmait tout ce que Tancrède avançait, certainement elles ne commettaient aucune imprudence en se mettant sous sa protection.

---Nous ne devons pas perdre de tems à délibérer, observa Elmire: car si mon père découvrait ce que nous avons tant d'intérêt à lui cacher, sur-tout notre correspondance secrete ; si seulement il pouvait la soupçonner, je suis bien convaincue, puisqu'il y a un aussi grand intérêt, qu'il nous conduirait sur-le-champ dans quelque retraite éloignée où Tancrède ne pourrait plus nous retrouver. Je suis donc d'avis, si nous acceptons son offre, de nous décider promptement.

---Attendons le Baron de Dervat, reprit Idamia : une fois satisfaite sur ce point, croyez que je n'ai point envie de tenir en suspens l'aimable Tancrède.

Elles descendirent alors pour le déjeûner ; dès qu'il fut fini, le Comte sortit avec Deterville pour aller à la chasse, la Comtesse se retira dans son cabinet de toilette, et nos deux jeunes amies allèrent sur la terrasse attendre le Baron de Dervat. Déjà, elles désespéraient de le voir quand un canot très-élégant parut à quelque distance. Leurs yeux pleins de desirs ne le quittaient point, et le vent secondant leur impatience, leur laissa bientôt distinguer le vieux Seigneur qu'elles avaient supposé le baron de Dervat. Son Ordre que le

soleil faisait reluire, les convainquit qu'elles ne s'étaient point trompées ; et, quoiqu'il ne passât qu'une seule fois près des murs, il trouva le moyen, sans se faire trop remarquer de sa chiourme, de leur exprimer par ses gestes qu'elles pouvaient se fier à l'honneur de Tancrède. Il leur parut les prier vivement de quitter le château d'Ornen pour se remettre sous la protection de son jeune ami ; du moins ce fut ainsi qu'elles interprétèrent les signes qu'il leur fit en s'éloignant d'elles.

--Mon sort est décidé, dit Idamia en jettant un dernier regard au vénérable Baron : ce vieillard respectable ne peut être d'accord pour nous tromper ; je suis donc résolue de devenir la femme du

seul homme que je puisse aimer.

Elmire applaudit à son courage. Elles résolurent d'instruire, dès le soir même, le bien-aimé Tancrède de son bonheur. Les rayons du soleil se faisant sentir alors avec force, elles cherchèrent de l'ombre dans l'avenue ; elles conjecturaient en vain qui pouvait être leur futur protecteur, lorsqu'elles aperçurent à la porte de fer un homme âgé, qui, quoique proprement vêtu, implora leur secours. Elles avaient si peu d'occasions de dépenser la faible pension qu'elles recevaient du Comte, qu'elles furent très-généreuses pour lui. La curiosité les engagea ensuite à lui faire quelques questions sur les environs, lorsque Lord Clarancourt parût. Il ren-

voya l'humble pétitionnaire avec sa hauteur ordinaire, en le menaçant du Magistrat s'il s'approchait davantage du château sous prétexte de mendier ; et, regardant sérieusement sa fille, il lui dit : --- Elmire, j'aurais cru qu'à votre âge vous auriez mieux senti ce que vous devez à votre rang, que de vous permettre d'entrer en conversation avec un mendiant que vous avez probablement payé pour vous donner quelque connaissance du jeune homme qui nous a conduit au château de Watteville. Puisque vous êtes si enfant, pour ne pas donner à votre conduite un nom plus dur, je vous défend dorénavant d'aller dans l'avenue ; le jardin et la terrasse suffisent à vos promenades. -- Vous

devriez plutôt, reprit Idamia en colère, nous enfermer dans notre chambre, que de nous priver de l'ombre de liberté dont nous jouissons, et cela parce que nous avons secouru un malheureux, et que nous lui avons fait quelques questions très-naturelles, dans l'isolement où nous sommes de toute société.

Le Comte répéta son ordre du ton de voix le plus positif, en leur jurant qu'il saurait bien empêcher leurs imprudences à l'avenir.

Quand Tancrède eût concerté lui-même cet incident, il n'eût pu le mieux arranger pour sa cause. Elles coururent se renfermer dans leur chambre, et Idamia se mit à écrire au bien-aimé Tancrède. Elle lui donna l'espoir de consentir aux moyens qu'il propo-

serait pour la délivrer avec Elmire de la tyrannie de son tuteur, en l'assurant qu'elle n'avait plus aucun doute de son honneur ; qu'elle attendrait avec patience qu'il pût lui faire connaître qui il était, quoiqu'elle crût qu'aucune femme avant elle n'eût donné la main à un homme dont elle ne connaissait pas même le nom ; mais qu'elle avait le pressentiment qu'elle n'aurait jamais à se repentir de ce qui pouvait paraître une grande imprudence.

Après avoir fini sa lettre, Elmire y mit un *postcriptum* dans le même sens, et elle la porta au lieu convenu. Bientôt après on vint les avertir pour le dîner qui fut très-silencieux, le Comte ayant encore plus d'humeur qu'à

l'ordinaire; la Comtesse avait l'air de la partager, et l'indolence de Deterville ne lui permettait pas de s'informer de la cause de tout ce trouble. Idamia n'y faisait non plus aucune attention ; elle ne songeait qu'à ce qu'elle avait pu oublier dans sa lettre. Elle alla sur la terrasse en sortant de la salle à manger ; elle arriva à tems pour distinguer encore un canot qui s'éloignait ; déjà la lettre était prise, la ficelle même n'y était plus. Elle attribua cette dernière circonstance à l'impatience de son amant, qui n'avait pu attendre jusqu'au soir, et avait tiré la ficelle au hasard de n'y rien trouver. Cette nouvelle preuve de son empressement lui fit oublier la colère du Comte, et elle ne douta pas d'une

réponse pour le lendemain matin. Elle dormit peu, et Elmire ne fut pas plus encline au sommeil, en voyant leur sort si près de sa crise. Elles passèrent donc la nuit à faire des conjectures, à former des projets qui tous avaient pour but de tout risquer pour quitter le château d'Ornen avec celui qu'elles regardaient déjà comme leur libérateur.

Le soir, Elmire trouva le moyen d'examiner toutes les portes et les croisées du rez-de-chaussée ; elle se convainquit qu'elles ne pouvaient rien ouvrir sans faire beaucoup de bruit, et, si elles étaient découvertes, elles devaient s'attendre à une prison perpétuelle. Il fallait donc informer leur ami de cette difficulté et se laisser

guider par ses conseils. Aussi-tôt qu'elles osèrent descendre sur la terrasse, elles trouvèrent une lettre au dépôt ordinaire, et une incluse du Baron de Dervat qui leur expliquait ce qu'il avait cherché à leur faire comprendre la veille par ses signes. Il les priait fortement de consentir aux propositions de son jeune ami dont il garantissait le désintéressement ; et, pour preuve, il lui envoyait l'extrait d'un acte par lequel Tancrède lui assurait la jouissance de sa fortune, et lui donnait le Baron de Dervat pour tuteur.

Tancrède exprimait sa reconnaissance de ce qu'elle lui témoignait, la priait de ne point s'étonner si elle n'entendait point parler de lui pendant trois jours, ayant besoin

de ce temps pour préparer sa fuite, et pour lui assurer une retraite à l'abri des entreprises du Lord Clarancourt. Il lui demandait seulement de l'informer si elle acceptait le Baron de Dervat pour son tuteur, ou si elle avait en Angleterre quelqu'ami en qui elle eût plus de confiance.

Rien ne pouvait être plus satisfaisant pour les deux amies que ces lettres auxquelles elles répondirent sur-le-champ ; Elmire au Baron, Idamia au généreux Tancrède. Elle l'assura qu'elle ne prisait sa fortune que pour la donner à l'homme qu'elle aimait ; qu'elle le priait de perdre toute idée de l'acte dont il lui avait donné connaissance ; qu'elle n'avait jamais desirée être indépendante

du mari qu'elle aurait choisi ; elle l'instruisit aussi des difficultés qu'elles avaient découvertes pour leur sortie du château. Elles remirent sur-le-champ leurs lettres au dépôt, et eurent le plaisir de voir, une heure après, qu'elles avaient été prises. Je n'assurerai point que les trois jours suivans ne leur ayent paru un peu longs, mais elles s'armèrent de patience ; et, pour endormir les soupçons du Comte, elles parurent, si non contentes, du moins résignées à obéir à ses derniers ordres arbitraires.

CHAPITRE XI.

ON était presqu'à la fin d'octobre, sans que la longueur des soirées eût pu engager les habitans d'Ornen à rester réunis. La Comtesse qui n'avait aucune ressource en elle-même, mais qui préférait la compagnie de sa femme-de-chambre à celle de son mari, pour dissiper son chagrin s'était depuis quelque tems adonnée à la boisson. Elle se renfermait dans son cabinet pous satisfaire cette passion. Le Comte, toujours occupé de nouveaux projets, se retirait pour y rêver dans sa bibliothèque, et nos jeunes amies, plus que jamais soi-

gneuses d'éviter la conversation insignifiante de Deterville, qui ne roulait que sur l'ennui qu'il devait à la conduite ridicule de son père, se refugiaient dans leur appartement.

Enfin la quatrième matinée commençait, lorsque l'impatiente Idamia accompagnée de son amie, courut au bosquet chéri, où la ficelle bien connue les guida vers un gros paquet caché sous un chêne nain qui en faisait le principal ornement. Pour mettre plutôt leur prise en sûreté elles volèrent vers le château, oubliant leur prudence ordinaire ; et ce ne fut que dans leur appartement qu'elles réfléchirent que leur précipitation, si elle avait été remarquée du Comte, éveillerait

en lui des soupçons qui pouvaient être si contraires à leurs projets. Le premier écrit qui s'offrit à leurs yeux, était un acte en forme qui assurait à Idamia et à ses héritiers sa fortune indépendante de son mari. Le suivant était une copie du contrat de mariage de la première Comtesse de Clarancourt, par laquelle Elmire apprit, à son grand étonnement, qu'elle avait droit à un revenu de sept mille liv. sterlings sur le château de Wirksworth et autres objets. Au bas de cette copie était écrit de la main de Tancrède : « Je vous mettrai » en possession de tous vos droits, » mon obligeante amie ; car, n'ê- » tes-vous pas l'amie de cœur de » mon aimable Idamia ? N'avez- » vous pas promis d'accompagner

» sa fuite, de vous confier à l'é-
» ternelle reconnaissance du trop
» heureux Tancrède ? »

Il écrivait plus en détail à Idamia ; il lui proposait d'être, ce soir même, sous ses fenêtres avec une échelle assez haute pour les atteindre ; que du jardin elle leur servirait pour descendre le mur de la terrasse sous le petit bosquet, où un bateau les attendrait ; que là il répondait de leur sûreté ; qu'il n'avait pas besoin d'ajouter qu'elle devait l'instruire par quelques mots si elle approuvait ce plan. Il la priait de ne pas oublier l'acte qu'il lui avait fait passer, afin qu'il pût le signer en présence de ses amis, avant de la conduire à l'autel. Le Baron de Dervat l'avait déjà signé comme son tuteur.

Elles ne virent rien à objecter à ce plan. Chacune de ses actions servait à augmenter l'estime qu'elles avaient conçue de lui; sa connaissance du contrat de mariage de la première Comtesse de Clarancourt, confirmait tout ce qu'il avait dit de cette famille. Elles voyaient clairement que l'intention du Comte était de s'emparer de la fortune de sa fille et de sa pupille. Idamia écrivit donc trois lignes pour lui donner l'heureuse nouvelle qu'elles seraient prêtes à l'heure indiquée, et lui demander de ne point approcher de leur fenêtre avant qu'elles l'ouvrissent ; elle demanda qu'il se chargeât aussi de Carlos, qu'elles auraient soin de museler. Elmire alla porter cette réponse à leur dépôt et eut la satisfaction

de voir un canot s'approcher de la terrasse avant qu'elle la quittât. Elle s'occupa alors avec Idamia des préparatifs du départ. Elles crurent qu'il suffisait de mettre un peu de linge dans un paquet, et elles prirent dans leurs poches le petit nombre de bijoux qu'elles avaient ; après quoi elles firent une muselière pour Carlos qu'on ne pouvait mettre dans la confidence. Il était onze heures avant qu'elles remontassent du souper ; elles se hâtèrent de prendre l'habit avec lequel elles comptaient partir et attendirent minuit avec impatience. Dès que l'horloge eût sonné, Elmire qui était la moins agitée, s'approcha de la fenêtre, et aussi-tôt l'impatient Tancrède posa son échelle.

Malheureusement, le peu de bruit qu'il fit effraya Carlos qui n'était pas encore muselé ; il se mit à aboyer, et, un moment après, elles entendirent le Comte qui venait à leur porte. Elmire souffla sur-le-champ la lumière et se mit dans les draps toute habillée, en faisant signe à Idamia d'en faire autant. Le Comte leur demanda ce qui avait fait aboyer leur chien.—Quelque rat, je suppose, reprit Elmire en grondant Carlos, et elle demanda pardon à son père de l'avoir dérangé, en l'assurant qu'elle éviterait de troubler davantage son repos.

Le Comte murmura quelque chose qu'elles ne purent distinguer, et, à leur grande joie, elles l'entendirent rentrer dans sa chambre.

Elles étaient cependant trop effrayées pour redonner de quelque tems le signal convenu à Tancrède, qui, inquiet en voyant éteindre leur lumière, avait aussi-tôt retiré l'échelle et s'était caché derrière les arbres. Idamia remercia Elmire de sa présence d'esprit qui les avait sauvées. Enfin, tout leur paraissant tranquille dans l'intérieur, après avoir bien muselé Carlos, Elmire ouvrit doucement la fenêtre, et, quelques secondes après, l'échelle fut de nouveau reposée bien doucement, et l'heureux Tancrède dans la chambre. Il prit d'abord le chien indiscret qu'il porta dans le bosquet où il le lia dans son mouchoir; il revint ensuite aider les belles fugitives dont il prit le paquet. Elles descendirent heureusement

heureusement. Il transporta aussitôt l'échelle sous le mur de la terrasse où était amarré son canot. Comme il n'avait mis personne dans sa confidence, il saisit les rames ; peu de personnes possédaient une force aussi grande et savaient mieux en faire usage. Il nagea donc avec tant de vîtesse, qu'ils eurent bientôt perdu de vue l'antique demeure que le Comte de Clarancourt avait choisie pour leur prison. Alors il laissa aller au cours de l'eau l'échelle libératrice, ne craignant plus qu'elle pût donner aucun indice en quelque lieu qu'elle pût aller à bord. En moins d'une demie heure, graces à sa vigueur, il les débarqua auprès d'un bouquet d'arbres, où elles devaient trouver une voiture pour

continuer leur route. Une chaise du pays les y attendait en effet, attelée d'un seul cheval que tenait un domestique. Tancrède les aida à sortir du canot, donna leur paquet au domestique, et, prenant dans la voiture deux pelisses fourrées et des chapeaux, il les offrit à ses belles compagnes, en les priant de s'en servir, et pour les garantir du froid, et pour empêcher qu'elles ne pussent être reconnues. Elles s'en vêtirent promptement et se placèrent dans la voiture où Tancrède monta avec elles ; il donna ses ordres pour le canot, se plaça sur un strapontin, et elles partirent sans savoir où il devait les conduire. Malgré leur confiance en l'honneur et la probité de leur guide, elles ne

pouvaient se défendre de quelqu'inquiétude ; mais, nous devons l'avouer, celle qui dominait toutes les autres, était d'être atteintes par le Comte et ramenées au château d'Ornen. La pesanteur de leur voiture augmentait cette crainte, mais elles se trompaient ; leur cheval était vigoureux et plein d'ardeur, le chemin était assez bon, et ils trottèrent deux bonnes heures avant que Tancrède eût besoin de donner un seul coup de fouet. Idamia le pria d'épargner cette malheureuse bête, en lui disant que leurs craintes étaient dissipées par la distance où elles devaient déjà se trouver de leur triste demeure.

-- Véritablement, mon aimable amie, il nous a bien menés ; car

nous sommes déjà à près de vingt milles, et j'ai commandé un autre cheval, à l'entrée de Rex, qui suffira pour achever notre course, quoiqu'il nous reste encore environ vingt milles à faire.

Quand ils approchèrent du relai, Tancrède tira les rideaux de la chaise, et les pria de ne pas remuer, l'homme qui l'attendait ne sachant point qu'il dût conduire personne. Il descendit aussi-tôt qu'il l'apperçût pour l'aider à changer de cheval, ce qui fut bientôt fait. Après quoi, il remonta sans rien dire et partit avec la même vivacité que la première fois. Il leur dit qu'il avait préféré cette manière de voyager comme la plus prompte et qui exigeait le moins de monde à employer;

qu'il desirait autant que possible ne mettre personne dans sa confidence, que le domestique qui les avait attendus au débarquement, devait partir ce matin même pour porter à Vienne des dépêches du Baron de Dervat ; que l'homme qui était au relai de Rex, demeurait trop loin dans les terres pour même entendre parler des recherches qu'on pourrait faire de leur fuite ; que de plus il lui avait été donné par un ami intime qui lui avait répondu de sa fidélité, s'il se trouvait forcé de le mettre dans le secret.

Elles applaudirent toutes deux à ces précautions, et remarquèrent que le Comte allait se trouver bien plus embarrassé que lorsqu'il avait été arrêté par le torrent.— Mais à

propos, dit Idamia, n'irons-nous pas rendre visite au château de Watteville ? Au-lieu de répondre à cette question, Tancrède leur fit remarquer un village dans le Valais où ils venaient d'entrer, les premiers rayons du jour commençaient à l'éclairer. -- Nous allons, ajouta-t-il, appercevoir tout-à-l'heure le lieu où nous devons nous arrêter. Il quitta alors la grande route, et, après avoir marché encore près d'un mille, ils entrèrent dans la cour d'une chaumière d'une élégance remarquable. La porte qui paraissait une porte de derrière, semblait ouverte à dessein. Un Ecclésiastique avancé en âge vint les recevoir; sa figure inspirait la confiance, et ils ne purent douter

qu'ils ne fussent attendus ; car il les conduisit dans un cabinet où ils trouvèrent un très - bon feu et un déjeûner tout servi ; les volets étaient encore fermés , et les bougies allumées. Leur hôte obligeant et l'heureux Tancrède les assurèrent qu'elles n'avaient plus rien à craindre. Alors , comme il n'y avait point de domestique , ce dernier sortit pour dételer son cheval et lui donner à manger ; ce qui fit grand plaisir à Idamia , qui lui sut gré du soin qu'il prenait de cette pauvre bête qui avait contribué à les sauver. Au bout de cinq minutes , il revint les assurer de nouveau que le Comte pourrait passer vingt fois dans ce village sans découvrir leur retraite , si le hasard le conduisait sur cette

route, ce qui était très-peu probable. Le digne Curé le leur confirma. Les belles fugitives se rassurèrent donc par degrés, et, commençant à se croire en sûreté, elles reprirent leur gaieté naturelle. Après un excellent déjeûner dont ils avaient tous trois besoin, ayant tous fort peu mangé la veille, Tancrède ouvrit les fenêtres. Le soleil donnait alors en plein dans la chambre qui avait vue sur un petit jardin parfaitement tenu, d'où personne ne pouvait le voir, étant fermé de murs et leur hôte ayant l'habitude d'en avoir la clef dans sa poche.

La matinée était très-belle pour la saison. Toute la nature paraissait en harmonie avec leurs sensations. Alors, Tan-

crède demanda à sa chère Idamia de lui donner un droit légal de la protéger ; la priant de lui remettre avant tout l'acte qu'il lui avait envoyé afin qu'il pût le signer, ou tout autre engagement qu'elle croirait nécessaire à sa sûreté.

— Je ne me méfie, dit-elle, Monsieur, ni de votre générosité, ni de votre honneur, autrement je ne vous aurais pas suivi ; voilà donc le seul usage que je veux faire, ajouta-t-elle en le jettant au feu, de l'engagement que vous m'avez offert. Je pense comme vous sur la fortune, je vous offre la mienne avec ma main ; puisse-t-elle augmenter vos jouissances ! Je ne peux croire que nos intérêts soient jamais séparés.

Tancrède enchanté ne pouvait

exprimer ses transports, en voyant une riche héritière dont la fortune était le moindre mérite, consentir à devenir sa femme, sans savoir seulement la famille dans laquelle elle allait entrer. Son ravissement se conçoit mieux que la plume la plus exercée ne pourrait le rendre, et si le desir d'être aimé pour soi-même pouvait être satisfait, qui pouvait plus que Tancrède se croire cet heureux mortel! Ses paroles ne pouvaient suffire à témoigner sa reconnaissance à la belle Idamia, dont les pleurs vinrent soulager le cœur trop vivement ému par les expressions de l'amour de celui qu'elle aurait préféré, quand elle eût été aussi libre de son choix qu'elle l'avait été peu.---Elle demanda donc au véné-

rable Curé de commencer la cérémonie ; ce qu'il fit de la manière la plus imposante. Il reçut leurs sermens et leur donna sa bénédiction. Idamia espéra que sa curiosité allait être satisfaite quand le prêtre leur apporta le registre qu'ils devaient signer , mais son attente fut encore trompée: il lui indiqua l'endroit où elle devait écrire , en laissant une place au - dessus que Tancrède remplirait. Il engagea après Elmire à signer comme témoin , ce qu'elle fit , mais très-mécontente de n'être pas plus instruite. Idamia s'en tourmenta moins ; le premier vœu de son cœur était satisfait , en se voyant unie à l'homme qu'elle aimait. Bientôt Elmire se mit à rire aussi de voir son amie quitter son nom

sans savoir celui qu'elle allait porter. Enfin, elles restèrent toutes deux dans une aussi parfaite ignorance, que lorsqu'elles avaient quitté le château d'Ornen ; et, comme on peut le présumer après la fatigue de la nuit et les inquiétudes qu'elles avaient eues, elles acceptèrent avec plaisir l'offre du bon Curé de se livrer quelque tems au repos. Nous allons les en laisser jouir pour retourner sur nos pas, et savoir ce qui, pendant ce tems, se passait au château d'Ornen.

CHAPITRE XII.

Le Comte, la Comtesse et Deterville furent très-étonnés que les *filles*, comme ils nommaient Elmire et Idamia, ne les eussent pas précédés dans la salle du déjeûner, et Milady remarqua qu'elles étaient ordinairement sur la terrasse une heure avant que personne se levât.

— Il faudra, dit le Comte soupçonneux, que je mette fin à leurs visites continuelles à ce bosquet ; le mur y est plus bas qu'ailleurs, et la curiosité peut y attirer quelque Suisse qui viendra causer avec ces jeunes folles, qui parleraient à un batelier plutôt que de

perdre une occasion de bavarder. Ne les ai-je pas surprises l'autre jour en conversation avec un mendiant ? Heureusement les Suisses ne sont pas entreprenans ; si nous étions en France ou en Italie, ces murs seraient toujours assiégés par quelque chevalier d'industrie, dans l'espoir de voir des femmes anglaises. Mais n'attendons pas jusqu'au soir pour déjeûner, qu'on aille les avertir de descendre.

S. André revînt un moment après dire à Milord que leur porte était fermée en dedans, et qu'elles n'avaient pas voulu répondre à la fille qui était allée les avertir.

-- Quelque nouvelle folie, cria le Lord irrité : je vous en prie, Madame, allez-y vous-même, et dites-leur que je ne suis pas en

humeur de souffrir qu'on se moque de moi. Ces demoiselles sont fâchées que j'aie été leur demander cette nuit pourquoi leur chien aboyait.

Milady ne fut pas plus heureuse que le premier messager. Le fier tuteur leur demanda alors, en criant du bas de l'escalier, pourquoi elles refusaient de répondre. Mais, cette manière polie ne réussissant pas davantage, il fut obligé de monter ; et, ayant jetté la porte en dedans avec le pied, il fut très-déconcerté de trouver la fenêtre ouverte et de voir que, quoique leurs lits fussent un peu défaits, personne n'y avait sûrement couché. Sa rage alors n'eut plus de bornes; jusqu'au chien tout était parti. Comment avaient-elles pu se sauver

par la fenêtre ? Il y regarda et vit des pas, il résolut de les examiner. A cet effet, il se hâtait de descendre l'escalier, lorsque Deterville qui avait écouté jusques-là, voyant enfin qu'il étoit arrivé quelque chose, montait pour s'en informer. Malheureusement ils se rencontrèrent sur les degrés, de sorte que le Comte que la colère aveuglait, envoya son fils se casser la tête loin devant lui ; preuve de cet ancien proverbe qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre. En effet, le Comte fut si effrayé de la chûte de son fils, qu'en se pressant encore pour le secourir le pied lui manqua, il roula les quatre dernières marches et tomba sur Deterville au-lieu de le re-

lever. Cependant, il put se remettre sur ses pieds sans aucun autre inconvénient qu'une large contusion au front. Son premier soin fut de songer à Deterville que la violence de sa chûte laissait encore sans connaissance. Les cris de la Comtesse appellèrent bientôt toute la maison à son secours, et, au bout d'un quart-d'heure Deterville put les assurer lui-même qu'il n'avait rien de cassé, et qu'il pouvait marcher sans qu'on le soutînt. On fit à l'un et à l'autre les pansemens convenables, et, lorsqu'on fut instruit de la fuite des jeunes demoiselles, chacun témoigna son étonnement ; on ne connaissait pas toute la tyrannie du Comte, et de pareils évènemens n'étaient point communs en Suisse.

Personne ne pouvant leur donner de lumière sur cet étrange évènement, le Comte, la Comtesse et Deterville descendirent dans le jardin pour examiner les traces qu'on avait apperçues de la fenêtre. L'on vit clairement que celles d'un homme étaient jointes à celles des fugitives; on reconnut aussi les marques de l'échelle qui avait servi à leur sortie; mais ils ne purent de même conjecturer quel était leur libérateur. Ils suivirent la trace des pas de Tancrède lorsqu'il s'était retiré à la première alarme qu'avait donnée Carlos. La marque de l'échelle fut également retrouvée, et le Comte, ne doutant pas qu'ils n'eussent passé par cèt endroit, ne soupçonna pas qu'ils s'étaient embarqués. D'ail-

leurs, à quoi lui aurait servi un plus long examen ; les pas ne laissaient point de traces sur la terrasse, et l'échelle retirée et emportée ne pouvait donner aucun indice.

En retournant dans leur chambre et en forçant leurs armoires, il s'assura que plusieurs choses en avaient été emportées ; mais ce qui l'étonna davantage, fut que Carlos eût été le compagnon de leur fuite.

Le Comte ne douta plus que ce ne fût un plan médité depuis longtems, mais il n'en était que plus inquiet de savoir qui avait pu le favoriser. Il ne manquait aucun domestique, le Comte n'en soupçonnait aucun ; il savait que l'état de leurs finances ne permettait pas aux jeunes personnes de les cor-

rompre ni d'aller bien loin, si l'amant de l'une d'elles n'y suppléait.

Sa première idée fut de décharger son humeur sur Deterville qui aurait prévenu cet évènement, s'il avait voulu suivre ses avis en étant plus attentif pour Idamia, et s'il se fût méfié davantage de ces gens qui, comme des taupes, travaillent dans l'obscurité à tromper l'innocence, tandis que son indolence avait facilité toutes leurs entreprises. A quoi servait la prévoyance des pères pour leurs enfans, si leur folie faisait avorter tous leurs plans ? Car, supposé qu'on pût retrouver la trace de ses filles, quel homme, avec un peu de délicatesse, voudrait à présent s'unir à elles ?

Heureusement, il était encore maître de leur fortune, et leurs amans ne l'auraient pas aussi facilement qu'ils s'en étaient flattés, quoiqu'il fût probable qu'ils étaient instruits de ce qu'il avait trouvé moyen de cacher à ses élèves, à dessein de prévenir ce qui était arrivé ; mais où avaient-elles pu former cette liaison ? A Wirksworth probablement. Il n'en était pas moins incertain de la route qu'elles avaient pu prendre. Le mendiant devait être un agent de leur fuite.

Il leur promettait bien, si elles rentraient en son pouvoir mariées ou non, de leur donner le tems de se repentir. Enfin, il finit par maudire tout ce sexe que personne ne pouvait soumettre. S'ils ont eu

quelque confident dans la maison, ce ne peut être que le valet de Deterville ; il faut le veiller de près, et malheur à lui s'il me donne la moindre raison de soupçonner qu'il s'est mêlé de cette affaire.

Le jeune étranger qui les avait conduits au château de Watteville, se présenta alors à sa pensée ; mais elles ne l'avaient pas revu depuis ; et elles l'avaient pris pour un chef de bandits, ce qui prouve qu'elles ne le connaissaient pas auparavant. Enfin dans les cas désespérés, on doit tout tenter ; cependant il desirait faire le moins d'éclat possible dans ses recherches. Il décida donc que S. André suivrait la route de Vevai et Lausanne, qu'ils devaient avoir suivie, si ils allaient en Angleterre, qu'il prendrait

toutes les informations qu'il pourrait se procurer, pendant que le Comte irait à cheval au château de Watteville, sous prétexte de faire ses remercîmens au jeune homme auprès de qui il s'excuserait sur sa mauvaise santé de les avoir autant différés. Si S. André découvrait quelque chose, il l'en informerait à Ornen et les suivrait, fût-ce jusqu'à *Gretnagreen*. Le Comte lui promit mille guinées de récompense, s'il pouvait s'assurer d'elles avant qu'elles fussent mariées.

Cette promesse lui garantissait la fidélité de son Suisse qui, la bourse bien garnie pour son voyage et bien instruit par son maître de ce qu'il avait à faire, partit sur-le-champ. Bientôt après, le Comte et Deterville montèrent à cheval

pour se rendre au château de Watteville, dont ils se croyaient bien sûrs de retrouver le chemin.

Deterville ni le Comte ne pouvaient cependant se persuader que le jeune étranger pût être complice de cette fuite. Il ne s'était jamais présenté au château d'Ornen où il savoit qu'ils devaient se fixer, et où on n'eût pu se dispenser de le recevoir; ils supposaient encore moins qu'il eût pu entretenir une correspondance secrète après les précautions qui avaient été prises pour l'empêcher. Ils étaient déjà depuis quelque tems dans les montagnes sans découvrir le château de Watteville; ils en demandèrent le chemin à un paysan qui les conduisit sur une petite hauteur d'où ils apperçurent un superbe bâtiment,

ment qu'il leur dit être le château. -- Si c'est lui, dit Deterville, nous n'avons sûrement pas passé par cette grande avenue. -- Je ne la reconnais pas non plus, dit le Comte, quoique le pays me paraisse être le même.

Comme on n'y était point enfermé ainsi qu'à Ornen, ils entrèrent facilement dans une cour pavée. Leurs doutes augmentaient à mesure qu'ils avançaient, en comparant cet immense château à ce qu'ils avaient pris pour une auberge. Un vieux domestique qui les avait vus arriver, vint les recevoir. Ils ne le reconnurent pas. Le Comte lui demanda cependant s'ils n'étaient point au château de Watteville. — Certainement, Messieurs. — Le Baron y est-il? — Il

n'en est pas sorti depuis quatre ans. Nous avons su à Martorex, si vous vous en souvenez, dit Deterville à son père en anglais, qu'il gardait le lit ; mais ce n'est point là la maison où nous avons passé la nuit. — N'importe, voyons toujours le Baron ; et il en fit la demande au domestique qui répondit à Milord, qu'il ne recevait d'ordinaire que ses plus intimes amis. — Cependant, je vous prie de lui dire qu'un Gentilhomme Anglais demande la permission de lui présenter ses respects.

Il descendit de cheval en attendant la réponse. Le domestique appella un palfrenier pour prendre les chevaux, et conduisit le père et le fils dans un superbe sallon qui donnait sur une terrasse, dont

la vue était encore plus belle que celle du château d'Ornen. Leur conducteur les y laissa pour aller porter leur demande à son maître.

Le Comte et son fils examinèrent avec le plus grand étonnement la magnificence des meubles qui auraient pu convenir au palais d'un Prince souverain ; deux grandes cheminées aux deux bouts étaient ornées de feux superbes. Au-dessus de chacune était le portrait en pied d'un Officier général avec l'uniforme hollandais ; l'un paraissait plus jeune que l'autre, mais ils avaient trop peu de ressemblance pour supposer que ce fût le père et le fils. Grand nombre de tableaux des premiers maîtres ornaient le reste de l'appartement ; la beauté des glaces et du tapis

était d'accord avec les autres décorations.

Enfin, leur conducteur rentra par une porte qui donnait dans une salle de billard et les pria de le suivre. Ils traversèrent cette salle, une autre voisine meublée aussi magnifiquement que le sallon et une bibliothèque qu'ils auraient bien voulu avoir le tems d'examiner, puis ils entrèrent enfin dans une grande chambre à coucher tout aussi parfaitement décorée. On leur ouvrit les deux battans, et ils apperçurent, sur un lit de velours galonné d'or, un vieillard soutenu par des coussins, qu'ils saluèrent respectueusement. Ils desiraient déjà que leur visite fût finie, étant embarrassés de troubler un homme de son âge et qui paraissait aussi infirme, sous un prétexte

aussi frivole que les questions qu'ils voulaient faire sur le jeune étranger ; et ils regardaient leur visite comme bien indiscrète.

--- C'est monsieur le Baron de Watteville , dit leur conducteur en leur approchant des sièges près du lit , et en donnant un cornet à son maître pour lui servir à entendre ce qu'on avait à lui dire. Il se retira après pour se joindre aux autres domestiques qui étaient au bout de la chambre.

Jamais le fier Comte de Clarancourt ne s'était trouvé plus embarrassé , lorsque le vieux Baron, du ton le plus affable , lui demanda ce qui lui procurait l'avantage de le voir , et il mit son cornet à son oreille pour écouter sa réponse. Milord lui dit qu'il craignait de

s'être trompé ; qu'il avait cru réellement avoir passé la nuit chez lui avec sa famille il y avait environ deux mois, ayant été surpris par la nuit dans ces montagnes ; qu'ils y avaient rencontré un jeune homme qui, sous prétexte de les conduire à une auberge, les avait menés au château de Watteville, où ils revenaient en ce moment pour le remercier de la manière obligeante dont il les y avait reçus ; mais qu'ils ne reconnoissaient pas le lieu où ils avaient été. Le vieux Seigneur n'entendit pas parfaitement tout ce que le Comte avait dit ; mais il en comprit assez pour paraître fort étonné. Il n'avait point entendu dire qu'une famille anglaise se fût trouvée dans l'embarras dont on lui parlait, encore moins qu'elle

eût cherché un asile chez lui; que pour le jeune homme à qui ils en avaient l'obligation, il ne pouvait deviner qui il était. Son gendre venait bien quelquefois le voir, il croyait même qu'il était chez lui dans le tems dont il lui parlait; mais, certainement, s'il avait tiré quelqu'un de la situation périlleuse où il paraît qu'ils avaient été, il lui en eût parlé, et lui aurait présenté ceux qu'il amenait au château de Watteville.

Lord Clarancourt fut de l'avis du Baron, et il resta si confus qu'il regretta d'avoir forcé la porte d'un vieillard respectable. Il ne douta plus de s'être trompé, et ne put supposer que le jeune homme qui l'intriguait de plus en plus, fût le gendre du Baron. Il devait

être au moins son petit-fils. Cependant, plusieurs personnes lui avaient dit qu'il avait passé la nuit au château de Watteville ; ni l'extérieur, ni l'intérieur toutefois ne ressemblaient à l'auberge supposée. Il crut donc inutile de tourmenter le vieux Baron par de nouvelles questions qui ne l'éclairciraient pas davantage, joint à la difficulté de s'en faire entendre. Il se leva pour prendre congé de lui ; en lui faisant beaucoup d'excuses de l'importunité de sa visite, avec d'autres complimens qui furent entièrement perdus pour la personne à qui ils s'adressaient. Le Baron donna l'ordre au même domestique de leur offrir les rafraîchissemens dont ils pourraient avoir besoin, s'excusant de ne pas

les retenir à dîner sur ce qu'il ne pouvait jouir de la société, même de ses plus intimes amis.

Ils retournèrent donc dans le sallon où leur conducteur les pria de se reposer, en leur demandant ce qu'ils desiraient qu'on leur servît. Jamais le Comte n'avait eu moins d'appétit ; il refusa tout ce qu'on lui offrit et redemanda ses chevaux sur-le-champ. Le domestique allait en donner l'ordre, quand le Comte l'arrêta pour lui demander sérieusement s'il n'avait aucune connaissance de ce dont il avait instruit le Baron. Cet homme lui dit qu'il ne savait pas ce dont il voulait parler. — Mais, mon bon ami, j'ai passé une nuit ici il y a environ deux mois. — Je n'étais pas alors au château, Mon-

sieur : M. le Baron nous permet, comme une récompense de l'espèce de prison où nous tient sa santé, d'aller voir nos amis de tems en tems. L'échanson et le maître-d'hôtel sont maintenant absens ; ils ont profité du moment où notre maître n'avait personne, pour faire une course. — Sont-ils vieux, dit Milord ? — Ils ne sont plus jeunes. — Il me paraît bien extraordinaire que vous n'ayez pas entendu parler de mon séjour ici ; y a-t-il quelqu'autre maison considérable dans les environs ? — Le château de Fredlingham n'est pas loin d'ici, Monsieur, il y a environ une lieue. — Et à qui appartient-il ? — A une veuve Baronne de ce nom. A sa mort, le château passera à son neveu qui vient quelquefois la

voir. — Et quel âge a ce neveu ? — Entre 26 et 27 ans, je crois, il est rarement en Suisse, étant au service de l'Angleterre.

C'est lui, dit le Lord, en regardant par distraction un des portraits en pied qu'il avait précédemment remarqué, et réfléchissant comment ce jeune homme avait pu connaître en Angleterre sa fille et sa pupille.

Le domestique se méprit sur le sujet de sa rêverie, et, croyant qu'il admirait le beau portrait qu'il avait l'air de regarder, il lui dit : -- c'est le portrait du gendre de mon maître qui était au service de Hollande; l'autre est celui de M. le Baron lui-même, mais beaucoup plus jeune. Le Comte se confirma encore par-là qu'il s'était trompé par

rapport au château de Watteville, et son impatience en redoubla d'aller au château de Fredlingham, dont il ne doutait plus que l'héritier ne fût l'auteur de l'évasion des ces demoiselles.

Le domestique, après leur avoir offert de nouveau des rafraîchissemens qui furent encore refusés, leur indiqua deux routes pour aller à Fredlingham, l'une plus belle, l'autre plus courte; l'impatience lui fit choisir la dernière. Au bout d'un mille, il regretta d'avoir oublié de s'informer si le jeune homme était marié et s'il avait un grand chien blanc. Deterville ne doutait pas qu'il ne fût l'amant de sa sœur ou d'Idamia. Il l'avait pris d'abord pour un Anglais; il croyait cependant que leur première rencontre n'avait

pu être préméditée. — Ils n'avaient certainement pas l'air de se connaître, dit le Comte : mais peut-être ont-elles découvert qu'il servait dans le même régiment que leurs amans, et a-t-il aidé ses amis à les enlever. A dire vrai, je ne suis pas plus avancé que quand nous sommes partis d'Ornen. Enfin, ils apperçurent le château de Fredlingham qui n'était ni si grand, ni si bien tenu que celui de Watteville, mais qui ne ressemblait pas davantage à leur auberge.

Ils faisaient encore des conjectures, quand ils rencontrèrent un jeune homme, d'une tournure agréable, en habit de chasse, à qui ils demandèrent si le château qu'ils avaient en vue n'était pas celui de Fredlingham ? — Oui, Monsieur,

mais je suis fâché de vous dire que, si votre intention est de faire une visite à ma tante, vous ne l'y trouverez pas; mais vous me paraissez Anglais, et je serais charmé de vous faire les honneurs de sa maison en son absence.

Ce jeune homme ne ressemblait pas plus à celui qu'ils cherchaient que le vieux Baron de Watteville, et le Comte fut dans un nouvel embarras. Il remercia le jeune Suisse, lui conta son aventure dans la montagne, lui dit qu'il était venu pour remercier la personne obligeante qui les avait secourus, son peu de succès au château de Watteville, et lui demanda s'il ne pouvait pas la leur indiquer.

-- Je suis presque étranger dans mon pays, Monsieur, je ne suis

en Suisse que depuis quinze jours, et je ne connais ni jeune homme, ni chien blanc dans les environs, qui ressemblent au portrait que vous me faites. Si vous n'aviez pas été chez le Baron de Watteville, j'aurais pu soupçonner son gendre d'être la personne qui vous a rendu service, car on m'a dit qu'il aimait beaucoup la chasse. — J'ai vu son portrait chez le Baron, dit le Comte, ce ne peut être lui. — Alors, je ne connais dans ce pays personne qui ait pu vous recevoir comme vous venez de me le raconter. — Le Baron de Watteville n'a-t-il pas quelque secrétaire de cet âge. — Non, Monsieur, il n'a personne à son service qui ait moins de soixante ans ; son gendre pourrait en

avoir, mais je ne puis supposer; car je devine vos soupçons, qu'il ait pu engager le vieux vétéran de la maison à jouer la farce dont vous me parlez, s'il vous avait conduit au château. — Vous avez raison, répondit le Comte plus embarrassé que jamais : mais je ne veux pas vous arrêter davantage, ce chemin ne conduit-il pas à Martorex ? — Oui, Monsieur, mais vous feriez mieux de vous reposer avant chez ma tante, où vous trouveriez de bon vin, et où je serais charmé de vous recevoir.

Le Comte était trop pressé de savoir si S. André aurait été plus heureux que lui, pour accepter cette invitation. Il promit de venir une autre fois l'en remercier, et se rendit à Martorex. Ils furent obligés

de s'y arrêter pour laisser manger leurs chevaux. Le Comte y renouvella ses questions, et l'hôte l'assura que tout ce qu'il racontait ne pouvait convenir qu'au gendre du Baron ; mais le portrait qu'il avait vu démentait absolument cette idée. Voyant qu'il ne pouvait réussir à rien, il reprit le chemin d'Ornen, où il ne trouva aucun message de S. André qui revint dans la nuit, et qui l'assura que personne n'avait pris la route de Vevai ni de Lausanne, et qu'on n'avait loué aucune voiture dans les environs d'Ornen. S. André fut aussi étonné que la Comtesse de son doute d'avoir passé la nuit au château de Watteville, et s'offrit d'y retourner le lendemain, pour questionner le domestique, ou partout

ailleurs où son maître voudrait l'envoyer à la poursuite de ces demoiselles.

--- Elles ont trop d'avances sur nous, reprit le Comte, pour espérer de les rejoindre, quand nous connaîtrions le chemin qu'elles ont pris. S'adresser au Grand conseil de Berne serait aussi inutile; elles ont pu traverser le lac pour rentrer en Savoye ou en France; peut-être, ce qui n'est pourtant gueres probable, pour aller dans le Valais qui forme une république différente. Il n'y a pas en Europe de lieu plus propre à leur entreprise. Je ne sais à quoi me fixer. Je ne peux même imaginer aucun moyen de savoir quel est ce mystérieux étranger. Le temps nous l'apprendra et ce que sont devenues ces filles; il faut

prendre patience. Parcourez, S. André, les villages voisins, tâchez de savoir s'il y a paru quelqu'étranger ; peut-être le hasard nous servira-t-il. S'ils se sont embarqués, il leur a fallu un bateau et les bateliers ne sont pas très-discrets. Ce n'est pas que j'aie tant d'intérêt à savoir à qui elles se sont confiées. Pourtant, si j'en étais instruit, je saurais mieux quelle mesure je dois prendre. Vous pourrez sûrement connaître, S. André, si quelqu'un a rodé autour de ces murs depuis quelque temps, s'il est vieux ou jeune, s'il y avait plus d'une personne; cela aidera à nous mettre sur leurs traces.

Personne ne faisant d'objection à Milord, il se retira dans sa chambre, non pour dormir, mais pour

aviser à la manière de répondre aux demandes qu'il s'attendait qu'on lui ferait, avant peu, au nom de sa fille et de sa pupille, qui, sûrement, en auraient donné plein pouvoir à leurs maris. Comme il adoptait et rejettait alternativement tous ses plans, nous allons retourner auprès de ceux qui causaient tout ce trouble.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page 15 lignes 5 et 14, Bezançon, lisez : *Besançon.*
--- 18 --- 12, Bezançon, lisez : *Besançon.*
--- 26 --- 1, Quoiqu'elle convient, lisez : *quoiqu'elle convînt.*
--- 29 --- 1, Bezançon, lisez : *Besançon.*
--- 32 --- 10, Bezançon, lisez : *Besançon.*
--- 39 --- 11, de rire de, lisez : *de rire de ce*
--- 40 --- 10, où il pourrait, lisez : *où il aurait pu.*
--- 41 --- 11, leur rendait : lisez : *leur rendaient.*
--- 60 --- 14, et Elmire, lisez : *Elmire.*
--- 61 --- 7, favorisé, lisez : *favorisée.*
--- 63 --- 7 et 8, se promenant, lisez : *se promenent*
--- 72 ligne dernière, n'avais, lisez : *n'avait.*
--- 101 --- 16, les châteaux, lisez : *des châteaux.*
--- 126 --- 6, lieues, lisez : *lieue.*
--- 144, --- 10, chante, lisez : *chantait.*

LE MARI MYSTÉRIEUX.

LE MARI MYSTÉRIEUX.

LE MARI MYSTÉRIEUX,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Par M. DAV...

Le meilleur mariage est encore hasardeux;
Mais on peut le risquer, quand il comble nos vœux.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, N°. 750, et de l'Université, N°. 922.

AN XII. -- 1804.

LE MARI MYSTÉRIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

CEPENDANT l'heureux trio se reposait de ses fatigues à Martigny; ils s'éveillèrent à près de six heures du soir pour s'établir à un excellent dîner. Ils parlèrent de la colère où le Comte avait dû être en apprenant leur fuite, et de son embarras pour en deviner les moyens. Mais les deux Dames assurèrent qu'elles n'avaient plus aucune inquiétude, et qu'elles étaient parfaitement contentes de la re-

traite qu'on leur avait procurée. — Je voudrais certainement, ma chère Idamia, que vous fussiez ici en parfaite sûreté, mais je craindrais que cela ne fût pas. Je connais le puissant intérêt qui fera agir le Comte de Clarancourt, et je suis sûr qu'il n'épargnera, pour vous suivre, ni peine ni argent. Il pourrait faire une histoire assez plausible aux Magistrats de cette petite République pour nous causer de l'embarras, quoiqu'il pût s'en repentir par la suite. J'ai des raisons majeures de n'être pas connu de lui ; je ne veux pas, s'il est possible, me trouver, pour le moment, dans son chemin. Personne ne sait encore que notre digne Curé a reçu des étrangers, mais notre résidence chez lui ne

pourrait être long-tems un secret. Je n'ai donc compté vous laisser dans cet asile que jusqu'à ce soir, ou demain matin au plus tard. Je vous ai préparé une retraite impénétrable où, quand même votre tuteur nous découvrirait, ce qui n'est pas probable, il ne pourrait nous forcer. — Au nom de Dieu, mon cher Tancrède, partons sur-le-champ, tous les lieux me plaîront avec vous, fût-ce même quelque grotte d'hermite creusée dans ces montagnes. —Vous avez sûrement pressenti mon dessein, ma chère amie, reprit Tancrède : le couvent que je vous ai choisi pour asile est assez isolé pour s'appeller un hermitage. Pour ne pas vous tenir plus long-tems en suspens, je vous propose de nous retirer

pour quelque tems à l'hospice du Grand Saint-Bernard, qui est situé sur la moins haute des montagnes qui nous environnent. Le père Abbé est mon ami intime, il est déjà instruit de mon projet, l'approuvez-vous ? Ce n'est pas que j'aie l'intention de vous laisser longtems dans ce lieu qui pourra vous paraître une triste demeure; mais je voudrais, dans ce premier moment, vous mettre entièrement à l'abri des ardentes recherches du Comte. Je ne doute pas qu'elles ne soient sans succès ; mais enfin, si le hasard lui faisait découvrir nos traces, notre digne Curé nous en instruirait sur-le-champ. D'ailleurs, si, contre toute apparence, il nous suivait jusqu'à l'hospice, nous y serions en sûreté. Malheureuse-

ment nous ne pouvons y aller en voiture ; pouvez-vous prendre sur vous de monter sur des mules qui, dans ces montagnes , sont plus sûres que des chevaux ?

— Je vous suivrai par-tout , sur une mule , sur un chameau , pourvu que vous soyez mon guide ; je suis prête à partir sur-le-champ , qu'en dites - vous , Elmire ? Elle fut du même avis et desira le couvent qui devait les mettre en sûreté. — Je me souviens , dit Idamia , d'en avoir entendu parler à Deterville au sujet de votre grand chien qu'il prétendait en venir , et je vois qu'il ne s'était pas trompé. Mais qu'est devenue cette fidelle créature ? — Je l'ai remis à un de mes anciens amis. — Mais ne croyez-vous pas que Lord Claran-

court nous cherchera à l'endroit où nous vous avons connu ? — Je n'en doute pas, et je me réjouis en imagination du peu d'éclaircissemens qu'il y trouvera. Quoiqu'il ait peu de raisons de me soupçonner, je suis persuadé qu'il visitera le château de Watteville. Je voudrais que nous pussions assister invisiblement à son entrevue avec le Baron qui ne croira jamais qu'il ait passé la nuit chez lui, quand un Ange viendrait du ciel pour l'en assurer. J'ai pris de telles précautions que, sans que personne soit obligé de mentir, il sera rudement embarrassé. Dans quelque tems je pourrai, j'espère, vous mettre dans le secret; je suis fâché de ne pouvoir encore m'expliquer comme je le desirerais.

Avant qu'Idamia pût répondre, leur bon hôte vint dire à Tancrède que l'homme qui tenait leur relai à Rex venait d'arriver avec le second cheval ; il amène aussi par mon ordre deux mules qui lui appartiennent. Vous pouvez compter sur sa discrétion, et vous ferez bien de le prendre avec vous, autrement vous seriez dans la désagréable nécessité de ramener vous-même ses bêtes ici. — J'avais pensé à les acheter et à les garder à l'Abbaye ; mais, mon bon ami, votre arrangement me paraît préférable, d'autant qu'il nous servira à porter le paquet des Dames, et à mener une des mules pendant que je conduirai l'autre.

---Je crois encore, dit le Curé, que vous pouvez vous dispenser

de vous mettre en marche pendant la nuit ; partez demain au point du jour, et après déjeûner. Il vous sera toujours bien facile d'éviter le Comte dans ces montagnes, quand il connaîtrait votre route, ce que je ne puis croire. — Alors, reprit Tancrède, nous ne quitterons pas ce soir votre bon feu.

Il était difficile de trouver en ce moment trois personnes plus heureuses ; et Idamia assura qu'elle trouvait cette jolie chaumière, avec l'homme qu'elle aimait, bien préférable à un palais avec Deterville. Tancrède sourit de son enthousiasme ; il convint que les richesses donnaient rarement le bonheur, quoiqu'une honnête aisance y fût nécessaire. Enfin, ils se retirèrent

sans qu'Idamia parut s'inquiéter davantage du secret qu'il continuait à garder sur son nom, sa famille et ses projets à venir. Leur hôte obligeant vint les avertir à l'heure convenue. Ils se levèrent, déjeûnèrent gaiement et reçurent la bénédiction du bon Curé pour leur voyage. Tancrède conduisait la mule d'Idamia et le guide celle d'Elmire. En une autre compagnie, cette route leur eût paru peu agréable ; mais Tancrède, pour les distraire de leurs frayeurs, leur racontait ses courses dans les montagnes quand il allait poursuivre les chamois. Ses récits qu'il tâchait d'égayer, soutenaient leur courage et leur faisaient oublier les dangers de la route. Etant arrivés jusqu'à l'endroit où les mules pouvaient

les conduire avec sûreté, elles descendirent légèrement ; Tancrède renvoya le guide après l'avoir généreusement payé. Elles prirent chacune un bras de leur libérateur et continuèrent leur route au couvent, en faisant un grand circuit pour y arriver. Elles n'avaient d'autre bagage que ce qu'elles avaient pu mettre facilement dans leurs poches, ayant réfléchi que Tancrède serait chargé du reste lorsqu'on renverrait le guide avec les mules. Le bon Curé devait leur faire passer ce qu'elles avaient laissé chez lui par un frère lais qui venait le voir une ou deux fois la semaine. Idamia fut bientôt d'avis qu'il valait mieux marcher qu'aller à cheval dans la montagne ; on en souffrait moins du

froid qu'il faisait. Cependant ; elles trouvaient un peu fatigant de monter les roches qui entouraient le couvent ; mais leur conducteur les aidait tellement qu'elles ne firent que rire de leurs peines. Elles furent toutefois bien aises d'avoir atteint la petite plaine qui entoure l'Abbaye. L'aspect leur en parut si sauvage qu'il aurait pu intimider de moins braves héroïnes, mais aucune des deux amies ne forma de doute sur l'honneur de Tancrède ; elles avaient trop peu d'expérience du monde pour être méfiantes. Elles suivirent donc, sans inquiétude, un sentier qui paraissait s'éloigner de la grande entrée et arrivèrent par une petite porte à laquelle Tancrède sonna en disant : — Graces à Dieu, mes bonnes

amies, vous avez fort bien soutenu cette course fatigante. — Puisque nous voilà arrivées, répondit Idamia, je dois convenir que je n'ai jamais été aussi lasse.

La porte fut bientôt ouverte par un frère lais qui parut très-aise de les voir ; il dit à Tancrède que tout était prêt comme il l'avait ordonné ; il les précéda dans un appartement qui n'avait point l'aspect triste qu'elles avaient craint en voyant cette maison du dehors. Il était élégamment meublé, et quatre grandes fenêtres qui descendaient jusqu'en bas, laissaient appercevoir la vue, sinon la plus gaie, du moins la plus étendue ; mais un très-bon feu attira encore plus leurs regards, et Idamia le trouva préférable à toutes les vues

de neiges qui les entouraient. Le frère leur approcha des sièges et sortit pour aller leur chercher des rafraîchissemens.

Les Dames se rangèrent autour du feu, et Idamia s'occupait de son petit chien qui lui paraissait fatigué, lorsque la porte, en s'ouvrant, lui fit voir le grand chien blanc suivi des deux épagneuls qui vinrent caresser leur maître et renouveller connaissance avec Carlos. Ils s'approchèrent aussi des Dames. — Grand Dieu ! dit Idamia en riant, comment êtes-vous venu ici, Messieurs ? Je vous croyais tous au château-auberge, mais je vous préviens que je suis jalouse des caresses qu'on vous fait, surtout à vous, Boule-de-neige. — Croyez, ma bonne amie, dit Tan-

crède, en la serrant entre ses bras, que toutes ces caresses n'expriment que mon regret de n'avoir pu vous procurer et à votre bonne amie une retraite plus agréable. Il embrassa aussi la romanesque Elmire qu'il pria de consentir à passer un mois ou six semaines au Grand Saint-Bernard. — Je vous assure, dit Idamia, que nous nous y trouvons beaucoup mieux qu'à Wirksworth ou à Ornen ; et Elmire déclara qu'elle serait heureuse par - tout où sa bonne amie pourrait se plaire.

— Ma bonne sœur, car je ne veux dorénavant vous donner d'autre nom, reprit Tancrède, croyez un homme qui n'a jamais manqué à sa parole ; vous n'aurez point à vous repentir de nous avoir sui-

vis. Vous serez encore privée quelque tems des plaisirs auxquels, jusqu'à ce moment, vous avez été si étrangère ; mais j'espère que cette réclusion ne sera pas de longue durée. Peu de mois décideront mon sort ; jusques-là, je tâcherai de rendre votre position aussi supportable qu'il sera en mon pouvoir.

Il ouvrit alors une porte à deux battans qui donnait dans une chambre où une femme Suisse, décemment vêtue, leur proposa, ou de faire une toilette, ou de se jetter sur un lit pour se reposer de leur fatigue.

— Quand j'aurai pris quelque chose, répondit Idamia, je serai peut-être assez sage pour suivre votre avis, qu'en dites-vous El-

mire ? Je crois que nous ne sommes pas encore de ces terribles heroïnes qui voyagent jour et nuit sans manger ni sans dormir.

Tancrède, qui les entendait du sallon où il était resté, leur conseilla de se conduire comme des mortelles. On leur apporta alors des rafraîchissemens que la femme Suisse aida à leur servir. Après avoir bien mangé et bien ri de leurs aventures, les Dames se trouvèrent suffisamment reposées, et ne pensèrent plus qu'à se mettre à leur toilette dont elles se trouvaient avoir grand besoin. —Cela dépend entièrement de vous, dit Tancrède : alors leur nouvelle femme-de-chambre les conduisit dans la chambre où elles étaient déjà entrées, et où elles

trouvèrent tout ce qu'elles pouvaient desirer pour la toilette la plus recherchée. Tout était neuf et riche, et, si leur goût n'était pas satisfait, on leur offrait d'apporter d'autres vêtemens à choisir.

— C'est sûrement un rêve, dit Idamia : notre héros inconnu est quelque génie bienfaisant, je veux aller m'en assurer; et elle retourna, en courant, dans la première pièce. Il était tems, car Tancrède sortait par la porte opposée. Il rit beaucoup de la gravité avec laquelle elle lui fit sa question; mais, comme il avait lu les contes des Génies, il la pria, jusqu'à ce qu'il pût se présenter à elle sous son véritable caractère, de le regarder comme un Génie de paix chargé de pourvoir à ses besoins. — Mon Sylphe,

par exemple, je vous ai une fois comparé à Fonrose, me le permettez-vous ? — Je ne peux que vous remercier de cette idée, et, cependant, j'espère être encore plus attentif que le Marquis de Volanges, graces au Baron de Watteville qui ne lit guères d'autres livres. Je connais les auteurs favoris d'Elmire ; faites donc connaître vos desirs, ma chère Idamia, et le Sylphe et l'époux s'empresseront de les satisfaire. Ma fortune me permet de contenter, même tous les caprices que vous pourriez avoir. Alors, il l'embrassa tendrement et la laissa retourner près de son amie qui, aussi enchantée qu'elle, formait des vœux pour n'être jamais détrompée, si tout ce qu'elle voyait n'était qu'une

illusion. Elle se proposa de commencer bientôt son roman ; elle voulait seulement que son héros, au lieu d'être inconnu, fût invisible.

— Un dragon vert par exemple, dit en riant Idamia. Madame d'Aulnoi nous a déjà fait connaître Serpentin vert, mais j'aime mieux que mon héros se soutienne dans les airs que de le voir ramper.

La Suissesse n'entendait pas l'Anglais, mais parfaitement l'art de la toilette, et jamais Idamia ne s'était trouvée mieux mise ; elle avait une robe de belle mousseline, de superbes dentelles, et tout le reste de sa parure était assortie. Elle fut prête la première et retourna dans le sallon. Elle

entendit, avant d'entrer, une voix qui n'était pas celle de Tancrède; elle trouva, en effet, avec lui un vieillard vénérable que son habit noir et sa croix lui firent juger devoir être l'abbé. Elle ne se trompoit pas. Tancrède prit sa main et dit à l'abbé, en la lui présentant : — C'est la Comtesse de Cohenberg, mon bon ami. L'abbé prit la main qu'on lui présentait, leur souhaita d'être toujours heureux et leur donna sa bénédiction. Idamia ne fut pas fâchée de voir qu'elle avait enfin un nom, quoiqu'elle regarda celui de Cohenberg comme encore supposé, pour en cacher un plus illustre.

L'Abbé, malgré son âge, était encore galant; il lui parla avec aménité.

aménité. Il espérait qu'elle se remettrait bientôt de la fatigue qu'elle avait éprouvée, et que l'intérieur de son habitation lui plairait plus que les dehors. Il lui dit que ce logement avait été entièrement arrangé pour ce jeune homme, qu'il n'avait aucune communication avec eux qui étaient destinés aux étrangers. Ne craignez donc pas d'y être troublée par autre que par moi; et, quand le tems le permettra, vous pourrez même vous promener sans être vue de personne. Le Comte y a passé trois mois avec nous l'hyver dernier, il sait qu'il peut se fier à mon amitié et à ma discrétion. Je regarde comme une faveur qu'il vous ait amenée ici avec votre amie; je

mettrai tous mes soins à vous rendre ce séjour aussi agréable qu'il en est susceptible. Ma récompense sera de venir une fois tous les jours m'informer de votre santé.

Idamia lui fit ses remercîmens, et Elmire, en entrant, rendit la conversation générale.

L'Abbé avait dîné, mais il promit de prendre le café avec eux et se laissa aisément persuader d'y passer la soirée. Il les divertit beaucoup en leur racontant plusieurs traits d'intelligence des chiens blancs dont l'espèce appartenait à cet hospice, et différentes anecdotes sur les étrangers qui, à différentes époques, étaient venus y chercher un asile.

Ils se séparèrent de bonne heure pour se livrer au repos. Idamia se regardait comme la plus heureuse des mortelles, et Elmire ne l'était guères moins de se voir dans la confidence d'un mariage si mystérieux.

CHAPITRE II.

UNE semaine s'écoula, elle leur parut à peine un moment ; car elles se voyaient libres pour la première fois de leur vie. Tancrède allait au-devant de tous leurs desirs, et ses ordres étaient exécutés comme s'il eût été chez lui. Quand le tems le permettait il les menait à la promenade. Deux fois seulement, pendant leur toilette, il était sorti seul une heure ou deux pour aller à la chasse au chamois, et il y avait été heureux ; mais un jour Idamia le vit revenir en sautant de rocher en rocher, et, quoiqu'elle admirât son extrême agilité, elle

le pria de renoncer à ce dangereux exercice et de laisser ces pauvres bêtes jouir en paix du peu de nourriture qu'elles trouvaient dans ces pays. Elle vit donc sans peine un certain jour tomber une averse terrible, en songeant qu'il ne pourrait aller se casser le col. Elle lui demanda de jouer de son instrument favori qu'elle voyait sur une table, ne doutant pas qu'il n'eût avec lui de la musique, quoiqu'elle n'en apperçût pas. — Sur mon honneur je n'en ai cependant pas, d'ailleurs, je ne saurais pas m'en servir. — Vous êtes donc, dit Idamia, inspiré par Apollon ? — Je ne sais, reprit Tancrède en riant, si je suis inspiré, mais il est vrai que je ne connais pas une note. — Comment alors êtes-vous devenu

aussi bon musicien ? — C'est ce que je ne puis vous dire, ma chere amie. J'ai toujours aimé passionnément la musique sans la savoir; j'avais l'oreille fort juste, et, dès que j'ai pu posséder une flûte, j'ai répété sans beaucoup de peine tous les airs que j'entendais seulement une fois. J'ai trouvé tant de facilité à cette méthode, que je n'ai pas voulu en changer ; et, depuis même que j'ai été à portée d'entendre de grands maîtres et de voir exécuter ce qu'ils nomment des difficultés, à leur grand étonnement ma mémoire m'a suffi pour les imiter. Quand j'ai été saisi pour la première fois de ma manie musicale, je n'étais pas à même de me procurer ni maître ni musique. Ma première flûte a

été mon ouvrage ; je la fis avec mon couteau à l'imitation d'une véritable que le hasard avait offerte à ma vue ; je réussis assez bien pour en tirer des sons que j'appellais de la musique. A force d'essais je me suis perfectionné , j'ai pu me procurer un meilleur instrument ; enfin , j'en suis venu au point d'être applaudi par de véritables connaisseurs. — Votre première invention dut plaire à vos parens , et je suppose que , lorsqu'elle fut connue, on s'empressa de récompenser votre adresse par un instrument provenant d'une main moins ingénieuse peut-être , mais plus habile. — Vous vous trompez bien , ma chère amie , mais , comme le tems ne me paraît pas disposé à permettre mes courses

ordinaires et que je devine votre curiosité, si vous avez la patience de m'écouter, je vous conterai quelques détails qui pourront vous étonner, sans cependant, j'espère, vous faire repentir de m'avoir donné votre main.

-- Cela est impossible, mon cher Tancrède, je vous prie donc, car je suis une des filles d'Eve, de contenter la curiosité que vous avez si vivement excitée. Vous savez d'ailleurs qu'Elmire et moi nous avons le projet d'écrire un roman; et qui sait si votre histoire ne pourra pas nous fournir des idées qui nous donneront une réputation égale à celle de nos contemporaines les plus fameuses ? Un être aussi mystérieux que vous doit avoir eu d'extraordinaires aventures.

—J'espère donc, ma chère amie, car je suis assez vain pour croire que votre cœur m'a donné votre main, que vous ne serez pas fâchée quand je vous apprendrai que vous l'avez donnée à un enfant trouvé.

Idamia fut certainement surprise et ne put s'empêcher de répéter : un enfant trouvé ! — Cet aveu ne me dégrade pas à vos yeux, ma chère amie, sur mon honneur, je l'ai cru moi-même pendant bien des années. — Vous le dites trop sérieusement pour ne pas vous croire. Je dois avouer que vous m'avez fort étonnée, mais que m'importe ce que vous avez été, il me suffit de savoir que vous êtes à présent à moi. Si je ne suis pas trop indiscrète, don-

nez-moi des détails sur cet aimable enfant trouvé qui me paraît, par son mérite s'être bien avancé dans le monde. — Votre compliment est flatteur, mais il ne m'est pas dû; cependant, puisque vous le desirez, je vais vous conter les anecdotes de mon enfance et de mon jeune âge. Je serai obligé de me taire au moment le plus intéressant, et je crains bien d'augmenter par-là votre curiosité au-lieu de la satisfaire. — Croyez, dirent en même tems les deux amies, que nous ne vous ferons jamais de questions, et que nous saurons attendre le moment où vous pourrez nous finir une histoire qui nous promet tant d'évènemens.

— Préparez-vous donc à écou-

ter cette histoire , car je serai obligé de la finir quand le merveilleux commencera. Mais, pour ne pas vous tenir plus long - tems en suspens , je vous dirai que mon premier souvenir est d'avoir été élevé dans une petite chaumière assez sale d'un village du Somerset, éloigné de toute communication , à environ un mille de la mer que nous nommons canal de Bretagne. Je me souviens encore que l'été, on me laissait courir presque nud, et que l'hyver, mes vêtemens me garantissaient fort peu du froid. Cela cessera de vous étonner, quand je vous dirai qu'une demi-couronne par semaine était tout l'argent que les ames compatissantes, nommées Officiers des pauvres , donnaient pour mon entretien à la

maîtresse de cette chaumière, qui n'avait que cette somme pour vivre avec trois schellings qu'elle recevait encore pour elle-même desdits Officiers. Cependant, quelques amis qu'elle avait conservés du tems où elle avait eu plus d'aisance, la mettaient en état d'élever de tems en tems un cochon, et de nourrir quelques poules. Le cochon était mon ami le plus intime; on lui permettait d'approcher du feu quand nous pouvions nous donner cette jouissance, ce qui n'était que dans les tems les plus froids. Nos seules fêtes étaient après la vente du cochon, ma maîtresse ayant l'usage alors de se réserver quelques illiers. Cependant, je n'avais pas lieu de me plaindre; car la bonne femme m'aimait vé-

ritablement et ne me battait que lorsque je prononçais quelque mauvais mot que j'avais trop facilement retenu. Nous pleurâmes donc tous les deux, quand, à l'âge de neuf ans, elle reçut l'ordre de me conduire au village voisin où se tenaient les assemblées de la paroisse.

Après y avoir subi ce qu'on nommait un examen, on me donna comme apprentif à un petit fermier de 30 acres de terre, assez près de mon ancienne résidence. Il observa aux Officiers qu'il faisait un mauvais marché en consentant à me donner le gage ordinaire de 50 schellings, à m'habiller de la tête à la poupe, c'était son terme, à condition de lui rester jusqu'à l'âge de 21 ans; que, les premières

années, je dépenserais plus que je ne pourrais lui rapporter, et que je ne serais peut-être jamais bon à rien ; qu'il se réservait donc le droit, si j'étais trop vaurien, de me rendre à ceux qui le lui donnaient. Enfin, je fus conduit à ma nouvelle habitation où vous m'auriez vu vêtu d'une jaquette brune, trop large de moitié, précaution que mon maître avait prise en cas que je vînsse à grossir ; ce qui ne me présageait pas qu'on voulut de si-tôt renouveller mes habits, quoique ma vieille bonne m'assura que j'engraisserais bientôt dans ma nouvelle demeure ; en tout cas, je n'avais pas grande chose à perdre. Je m'apperçus bientôt que je n'aurais pas la clef du buffet ; le fermier était un bon

homme ; mais, à moins qu'il ne fût en colère, il était rarement le maître, et la fermière qui n'avait d'autre Dieu que l'argent, me fit bientôt regretter mon changement de domicile.

Je n'étais pas mieux nourri, et on me faisait travailler beaucoup davantage. Le dimanche était encore plus douloureux pour moi ; lorsque la maîtresse, malgré son avarice, était contente du profit de la semaine, il y avait un petit régal de viande, de lard ou de quelques légumes ; mais, bien rarement, on m'en donnait quelque chose; et, comme alors on ménageait sur le dîner en raison du régal du soir, j'en étais encore plus mal nourri. On m'abandonnait au plus les os bien décharnés, et du mauvais fromage fait exprès

pour moi. Cependant, mon maître, quand sa femme avait le dos tourné, me passait quelquefois un morceau; enfin, je m'accoutumai à ma misère, et, graces à mon excellente constitution et à mon courage, à mesure que je grandissais, je bravais toutes mes souffrances dans l'espoir qu'elles finiraient un jour et que je sortirais de cet état de servage. Je commençais à devenir fort utile par mon travail; alors ma maîtresse me traita plus humainement; quelquefois le dimanche, elle demandait au boucher un morceau de plus pour William, c'était le nom qu'on me donnait. J'étais chargé de traire les vaches, j'aimais beaucoup le lait, et je me trouvai mieux nourri.

J'avais déjà quatorze ans, je grandissais tous les jours,

et j'acquerais de l'importance dans la famille en raison de mon utilité. Mon maître put ajouter, avec mon travail, quelques terres à sa ferme, acheter une couple de vaches; alors je fus admis à sa table, et j'étais nourri comme lui. Quelquefois la maîtresse même consultait mon goût; elle voulait, pour lui faire honneur, que mon extérieur fût propre. On m'apprit quelques jeux de carte pour jouer avec eux pendant les soirées d'hyver. Je fus si heureux que je gagnai trois demi-schellings et quelques monnaies de cuivre, quoique notre jeu fût souvent interrompu, pendant plus d'une semaine, par les querelles qu'il occasionnait dans le ménage. Je tâchai de remettre la paix, et c'est alors que je com-

mençai à m'occuper de musique. J'avais fait un tympanon avec des fils d'archal que j'avais cloués sur une porte, et une pipe cassée servait de chevalet. Crammer n'a pas plus de succès auprès des brillans amateurs, que je n'en avais auprès de mes maîtres, et ma flûte était mon chef-d'œuvre.

J'avais déjà dix-huit sols, comme je l'ai dit, je desirais acheter une clarinette que j'avais vue à un de mes voisins, et qu'il consentit à me céder pour trois schellings. Je me hasardai à demander le reste à mon maître, en lui promettant de garder mes bas trois mois de plus, quoiqu'on m'en eût promis de neufs depuis longtems. — Vous savez, Will, me dit-il, que votre maîtresse regarde à tout; mais je vais vous dire com-

ment vous devez vous y prendre pour ne la pas faire crier. Faites votre demande ce soir, quand nous serons tous ensemble, et priez-la de vous prêter cet argent, ce qu'elle ne fera sûrement pas, parce qu'elle sait que vous ne pourrez pas le lui rendre de si-tôt. Alors, je vous proposerai de jouer vos dix-huit sols avec elle à tête ou croix, afin que si vous gagnez, vous puissiez acheter votre flûte. Elle aime la musique, elle acceptera. Je jetterai la pièce et vous nommerez ; souvenez-vous seulement de dire, tête, et la flûte sera à vous. Alors, je le devinai, car je savais qu'il avait un sol à deux têtes. J'étais donc sûr de gagner, et, par ce moyen, nous réussîmes, ce qui fit grand plaisir à mon maître ; mais il me

recommanda le secret, et, quelques jours après, j'eus le plaisir d'entendre dire à ma maîtresse qu'elle ne regrettait pas son argent, qu'elle voyait bien que j'étais né pour être musicien. Elle ne doutait pas que, si je me perfectionnais encore un peu, je ne pusse aller faire ma partie aux repas de noces et aux foires voisines; elle dit même qu'elle ne s'y opposerait pas, si je voulais partager les profits avec elle. Avant la fin de l'année, mon maître jura que des joueurs de profession ne lui faisaient pas tant de plaisir; qu'il ne savait pas à quoi servaient tous les gribouillages dont ils prétendaient avoir besoin; qu'il suffisait, pour bien jouer, d'avoir de l'oreille et de la mémoire.

Cependant, il jugea qu'il pourrait un jour m'être utile de savoir lire et écrire. Il me dit donc que si, pendant les soirées d'hyver, je voulais aller à l'école, il ne regarderait pas à payer pour moi quatre sols par semaine; qu'il était content de mon travail, et que je méritais d'être encouragé. J'acceptai avec reconnaissance, je venais d'avoir quinze ans. Mon éducation fut confiée au maître d'école du village voisin qui passait pour un grand génie. J'avais près d'un mille à faire pour aller chez lui. Je fis de si grands progrès que le maître, à la fin du second hyver, offrit de parier pour moi, pour la lecture contre le clerc de la paroisse, et pour le calcul contre un fermier voisin qui savait la

règle de trois. Ces connaissances et mon talent pour la musique me faisaient passer pour un prodige. Heureusement, pour le développement de mes talens supérieurs, mon maître fut nommé cette année inspecteur des pauvres et me fit son clerc. Ses comptes se trouvèrent si bien écrits et si clairs, qu'il fut aussi flatté que moi des éloges qu'il en reçut des gros bonnets de la paroisse ; et, comme j'étais alors en état de faire, sans même beaucoup de fatigue pour moi, tout le gros ouvrage de la ferme, je pris une espèce d'ascendant sur mes maîtres qui, par eux-mêmes, n'avaient guères d'autre idée que celle de gagner de l'argent, ce qu'ils faisaient positivement à la sueur de leur front, car

peu de gens travaillaient davantage, et se nourrissaient plus mal; mais leur avarice leur faisait tout supporter. J'étais aussi bien nourri qu'eux, j'étais de leur régal le dimanche; sans être bien, je n'avais donc pas droit de me plaindre. Mais, quoique mes maîtres m'assurassent que je ne serais jamais mieux que chez eux où j'étais traité comme l'enfant de la maison, que, n'en ayant point, ils pouvaient disposer de leurs épargnes en ma faveur, je n'en desirais pas avec moins d'ardeur le moment où jacquerrais ma liberté. Je ne sais s'ils avaient effectivement dessein de me faire leur héritier, ou s'ils ne voulaient par-là que m'engager à rester chez eux quand mon tems serait fini; mais la fortune avait

résolu de me dédommager de toutes mes peines passées.

Une soirée d'été, après avoir trait mes vaches de meilleure heure qu'à l'ordinaire, [ce qu'on me permettait le Dimanche en me laissant le maître de mes actions jusqu'à dix heures,] je mis mon habit le plus propre, et je me hâtai de rejoindre quelques camarades qui m'avaient proposé d'aller avec eux sur le bord de la mer, où l'un d'eux avait une maîtresse. J'étais encore près de la maison, quand je rencontrai deux Messieurs d'un certain âge, qui me demandèrent la demeure du fermier Willington, c'était le nom de mon maître. J'en fus si surpris que, sans la promesse que j'avais faite à mes camarades, je les aurais conduits jusqu'à

jusqu'à la porte ; mais, comme on voyait de-là notre cheminée, je me contentai de la leur montrer et je pris mes jambes à mon col, occupé cependant de ce qu'ils pouvaient avoir à faire au fermier. Enfin, je me souvins qu'il attendait depuis quelque tems le propriétaire des nouvelles terres qu'il avait louées, relativement à des bois qu'on devait abbattre à l'automne, et je ne doutai pas que ce ne fût lui qui avait mis pied à terre à l'auberge voisine, n'y ayant point de chemin de voiture jusqu'à la ferme. Je n'y pensais plus, et je fus très-étonné, en rentrant, d'entendre la maîtresse me crier, à mon retour: est-ce vous, William? et, sur ma réponse, venir au-devant de moi, me prendre par la

main, et, en me conduisant dans la maison, me dire : -- Nous trouvions que vous arriviez tard, quoiqu'il n'y ait pas de votre faute, car il n'est pas encore dix heures ; je sais que vous êtes exact, et il faut bien que les jeunes gens s'amusent. Une réception si amicale m'étonna beaucoup ; enfin, elle me fit entrer dans la chambre où je vis les deux Messieurs que j'avais rencontrés ; je les reconnus parfaitement. — Le voilà, Messieurs, dit ma maîtresse : C'est un brave garçon, je vous assure, quoiqu'un peu fier, comme je le lui dis quelquefois. . . .

Les étrangers se levèrent et me saluèrent. Je restais comme une statue, jamais je ne m'étais senti aussi embarrassé ; je fus tenté de

croire qu'on se moquait de moi. Je les saluai cependant, et j'allais, suivant mon usage, me retirer pour me coucher, lorsque le plus âgé me devinant, me prit par la main en me disant : -- Si je vous avais connu quand je vous ai rencontré, mon jeune Monsieur, je ne vous aurais pas laissé continuer votre promenade. Mon maître prit en même tems mon autre main en criant : -- Je vous souhaite du bonheur du fonds de mon ame, Will, quoique, je vous assure, je ne sais comment je pourrai me séparer de vous; je l'ai dit à ces Messieurs. — Votre profit fait notre perte, ajouta ma maîtresse ; je ne saurai plus que faire pendant les longues soirées d'hyver, quand nous n'aurons plus votre musique pour nous

faire oublier la fatigue du jour.

Je ne pouvais comprendre ce qu'ils voulaient dire, je restais pétrifié lorsque ma maîtresse continua : — Je vais vous instruire en deux mots de votre bonne fortune. Ces Messieurs viennent pour vous emmener, nous n'y perdrons sûrement pas dans un sens ; mais je ne sais si nous y gagnerons dans un autre, car je vous aime, c'est la vérité. Souvent votre musique m'a mis de bonne humeur, quand j'avais bien des raisons d'être mécontente ; mais enfin, il faut bien y renoncer, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et, comme je vous l'ai dit, ces Messieurs viennent vous chercher. Certainement, j'aurais pu refuser de vous laisser aller ; car, comme

chacun sait, la loi est pour nous ; mais, Dieu garde que je m'oppose au bonheur de personne ! j'espère seulement que, si vous devenez un grand Seigneur, vous n'oublierez pas vos anciens amis. Mon maître continua sur le même ton, et j'étais tout hébêté. A la fin, le Monsieur qui m'avait pris et qui me tenait encore la main, me dit : — Je vois bien, Monsieur William, que vous êtes inquiet de savoir pourquoi je suis venu ici ; avec la permission de Madame Willington, je vais vous l'expliquer. — Je serais bien fâchée de vous interrompre, Monsieur, dit la fermière en faisant la révérence, mais c'est que j'aime à annoncer les bonnes nouvelles à mes amis. Témoin l'autre jour, quand

la vache de notre voisin Jameson mit bas deux veaux, je fus presqu'aussi contente que si pareil bonheur m'était arrivé, et je courus bien vîte pour le lui apprendre. — Je conviens de vos bonnes qualités, dit le fermier : et il allait en faire l'énumération, lorsque mon vieil ami l'interrompit, en lui observant que le tems s'écoulait et qu'il desirait m'instruire de ce qui m'intéressait. Il commença, pour me remettre un peu à mon aise, par faire l'éloge de ma tournure et par rappeller le bien qu'on lui avait dit de moi ; il espérait que je ne m'opposerais pas à ce qu'il me conduisît à Londres. « J'étais, ajouta-t-il, un des meilleurs amis de défunt votre père ; si j'avais su plutôt qu'il eût laissé un fils pour

pleurer sa perte, vous ne seriez pas resté si long-tems dans la servitude ; mais on vous a cruellement trompé, mon cher enfant. Mon premier soin sera donc de vous faire rendre justice; je veux m'occuper ensuite à réparer le défaut de votre éducation, en vous confiant à quelqu'un qui pourra vous instruire de ce que doit savoir un homme bien né. Vos maîtres ici ont reçu le dédommagement qu'ils pouvaient prétendre pour résilier le marché qu'ils avaient fait de vous «. Suis-je bien dans mon bon sens, dis-je en moi-même, et suis-je en effet, comme on me le donne à entendre, le fils d'un monsieur ? Quel homme a pu engager des gens aussi avides que les Willington à me céder pen-

dant le tems des travaux ? Je ne pouvais douter cependant que cet ami de mon père ne fut un homme d'importance. En tout cas, je ne pouvais guères être plus mal que je n'étais à beaucoup d'égards, et je jouissais de penser que je ne dépendrais plus d'une femme avare. Je balbutiai donc quelques mots de remercimens à ce monsieur, dont les manières me plaisaient beaucoup. J'ai oublié de vous dire, que personne ne savait si j'étais né à Berkley. Je n'avais pas vingt-quatre heures, à ce qu'il paraissait, lorsqu'on m'exposa à la porte d'un vieux garçon, qui était trop vilain pour avoir pitié de moi. Il me remit donc aux officiers de la paroisse, qui me confièrent à la vieille femme dont j'ai déjà parlé. Elle

était morte deux ans avant qu'on vînt me réclamer d'une manière si étrange. On me croyait donc généralement un enfant naturel et de ceux qu'on est bien aise d'oublier. Voyant que je ne demandais pas mieux, mon nouvel ami me dit. --Nous ferons bien de nous en aller; une voiture nous attend à Berkley pour nous mener coucher à Bath. Je compte que vous n'y mettrez point d'obstacle, quelque peu instruit que vous soyez, nous sommes venus exprès pour vous chercher. Je les assurai que mon paquet serait bientôt fait, ayant fort peu de chose à emporter. Ces Messeurs sourirent, et, supposant que je n'avais pas de meilleur vêtement, il me dirent que je pouvais me dispenser de rien prendre avec

moi ; que les fermiers pourraient distribuer mes hardes aux pauvres de la paroisse, puisqu'elles ne devaient plus m'être d'aucun usage. Ce discours flatta ma vanité ; cependant, comme j'avais une chemise neuve, je crus devoir l'emporter au risque, si elle m'était inutile, de la donner à quelqu'être moins heureux que moi, ce que je doutais que fîssent les Willington, malgré la charité dont ils s'étaient vantés. Je courus donc à mon grenier pour la prendre avec ma flûte favorite et mon trésor qui montait à neuf sols et demi, enveloppés soigneusement dans du papier, et cachés dans le chaume qui me servait de ciel de lit. Je jettai un dernier regard sur mon humble grabat, et je courus re-

joindre mes amis inconnus qui m'attendaient avec impatience.

Au moment de partir, ma maîtresse fondit en larmes. — Ah ! William, cria-t-elle, vous êtes bien aise de nous quitter. Pendant neuf ans elle ne m'avait jamais témoigné tant d'amitié ; je ne peux nier que je n'en fusse affecté, et j'eus un moment de regret en quittant une femme que je méprisais depuis long-tems. J'étais cependant convaincu qu'elle s'était fait bien payer ma liberté, et j'appris, en effet par la suite, qu'elle avait reçu quarante guinées pour les trois ans que je devais encore la servir. Cependant, après bien des sanglots et en me souhaitant toute sorte de bonheur, le fermier me fit promettre de revenir les voir

si je passais près de ce canton. Nous partîmes après, et je servis de guide à mes compagnons pour aller à l'auberge de Berkley. Je ne peux dire ce que j'éprouvai en quittant cette chaumière qui, pendant neuf ans, m'avait servi d'asile. J'y avais beaucoup souffert les quatre premières années de mon apprentissage ; j'aurais pu cependant être plus mal, et si j'avais quelque plainte à faire de la manière dont Willington m'avait traité, je lui devais de la reconnaissance d'avoir malgré, son avarice cherché à me procurer un peu d'instruction. Je me rappelle encore, en ce moment, quelques autres témoignages de son amitié, et je ne veux pas différer à lui en témoigner ma reconnaissance. Mes compagnons m'a-

dressèrent souvent la parole. Quand nous arrivâmes à la vue de l'auberge, le plus âgé pour lequel l'autre me paraissait avoir un grand respect, me demanda si j'y étais connu. — Parfaitement, répondis-je, il y a peu de jours que je n'y vienne. — Alors, pour ne pas faire parler tout le voisinage sur votre départ inopiné de chez Willington, venez devant avec moi pendant que mon ami ira commander une voiture avec laquelle il nous rejoindra. Il avait certainement raison ; car, à la manière dont j'étais vêtu, on devait être fort surpris de nous voir ensemble. Je le suivis donc sur la route de Bath ; il prit mon bras, me fit beaucoup de questions sur ma manière de vivre chez mes anciens maîtres ; il

regretta beaucoup de n'avoir pas été instruit plutôt de mon existence; il me promit de me dédommager de sa négligence à cet égard, car il ne devait qu'au hasard de m'avoir découvert. -- Je ne peux à présent, ajouta-t-il, vous expliquer mes projets pour l'avenir, il faudra du tems et assez d'argent pour assurer vos droits ; mais, quand je ne pourrais y réussir, je saurai toujours vous donner une existence considérable. Croyez que je ne vous tiens encore dans l'ignorance que pour empêcher l'usurpateur de votre nom et de votre fortune de consommer son plan coupable de s'approprier vos richesses et votre rang. Vous ne connaissez pas encore assez le monde pour vous défendre d'un homme qui est capa-

ble de toutes les scélératesses, plutôt que de renoncer aux biens qu'il apprendra bientôt ne tenir qu'à un titre précaire.

— Je ne dirai pas que je compris tout ce que mon ami venait de me dire ; mais j'étais trop attentif pour ne pas me souvenir de ses propres paroles. Au bout d'une demi-heure, nous fûmes rejoints par une belle chaise à deux chevaux, conduite par le postillon de la poste de Berkley. Il me reconnut sur-le-champ, et hésita s'il ne me dirait pas de monter derrière, ce qui semblait me convenir beaucoup mieux; cependant il prit le parti de se taire, seulement, il parut aussi étonné que je l'étais moi-même. Je me plaçai entre mes deux compagnons, et nous nous acheminâmes vers Bath. La

conversation continua par de nouvelles assurances d'amitié, le regret de ne pouvoir m'instruire davantage, ce dont la prudence faisait une loi, l'espoir que je voudrais bien me laisser guider par lui jusqu'à ce qu'il pût m'avouer comme le fils de son ami. Il parut content de mes réponses ; enfin, je parvins à me mettre à l'aise avec lui, avant d'arriver à Bath, ce qui ne fut pas avant deux heures du matin. Je n'avais jamais vu de ville, Bath me parut immense et les bâtimens magnifiques, quoique je ne les visse qu'à la lueur des réverbères. Nous descendîmes à une auberge où mes compagnons avaient passé la nuit dernière ; nous y étions attendus et on nous servit sur-le-champ à souper. Je n'ai pas besoin

de vous dire mon étonnement en entrant dans la salle à manger et en voyant un buffet si bien garni. Je n'ai peut-être jamais fait moins d'honneur à un repas, dont les restes auraient suffi à régaler mes anciens maîtres pendant une semaine. Enfin, mes amis parlèrent de se retirer, et on me conduisit dans une chambre à coucher joignant à celle du vieux Monsieur qui semblait craindre, à ce qu'il me paraissait, de me perdre de vue. Il était tard, et le peu de vin que j'avais bu me fit bientôt oublier dans un profond sommeil tous les événemens de la journée. Quoiqu'accoutumé à me lever au plus tard à cinq heures en été, je ne m'éveillai, que lorsqu'une horloge voisine sonna sept heures. Je

crus que je faisais un songe agréable, en me voyant dans un lit que, même à présent, je trouverais beau, et en examinant la broderie du ciel de mon lit qui remplaçait le chaume qui m'en avait servi jusqu'alors. Je fus quelques momens avant de pouvoir en croire mes yeux. Je cherchai alors à me rappeller les étranges événemens de la nuit précédente. Je désirais de n'être jamais forcé de retourner dans ma dernière demeure. Mes frugal repas et mon grabat m'auraient peinés, [tant la nature humaine est fragile], après mon bon souper et mon bon lit. Mais je me trouvais trop bien traité pour le craindre; j'attendis donc, sans inquiétude, comment se terminerait cette étrange avanture. On m'a-

vait dit la veille de ne pas me presser pour me lever ; que mes compagnons n'étaient pas fort matinal, mais je n'avais pas d'idée précise de ce qu'on entendait par matin ou tard ; et quand j'entendis sonner huit heures, je me hâtai de sortir du lit, craignant qu'on ne me reprochât ma paresse. J'eus cependant le temps d'observer tout ce qu'on pouvait voir de mes fenêtres, car il était bien plus de neuf heures, quand le vieux monsieur vint me chercher. Il s'informa comment j'avais dormi et, ayant jetté les yeux sur mes vêtemens, il faut avant tout me dit-il, vous habiller un peu plus à la mode. Les tailleurs de Berkley ne m'en paraissent pas parfaitement au courant. Comme il sou-

riait en me parlant, je me hasardai à rire en lui répondant qu'il paraissait trop déprécier un habit que ma maîtresse avait fait elle-même, et qu'elle m'avait assuré lui avoir coûté vingt-huit schellings avec les fournitures ; que, cependant, puisqu'il paraissait lui déplaire, j'étais prêt à en prendre un autre. Quelques minutes après, son ami entra avec un énorme paquet qui contenait des habits, du linge, enfin tout ce qu'il me fallait pour me donner l'apparence d'un monsieur. J'en choisis pour vingt guinées, et, quoique cela me parut fort considérable, on me dit qu'on acheverait de m'habiller à Londres. Cela me changea tellement que je suis sûr que Willington ne m'aurait pas re-

connu, ce qui arriva en effet au domestique qui nous avait servi à souper. A ma grande joie, il me fut permis d'envoyer toute ma défroque à mon meilleur ami, apprentif comme moi, pour qui elle devait être d'autant plus précieuse que j'y pus ajouter deux guinées dans une lettre où je lui disais adieu et où je lui promettais de le revoir, si je revenais jamais à Berkley. Nous passâmes deux jours à Bath à voir les beaux édifices qui rendent cette cité fameuse, et tout ce que mes amis purent imaginer me faire plaisir. De là nous partîmes pour Londres où ils avaient laissé leurs domestiques. Nous y passâmes un mois pendant lequel on me fit complétement habiller, on me

donna une montre à la mode et, ce qui eût le plus de prix à mes yeux, l'excellente flûte qui me sert encore et sur laquelle je les étonnai. Le plus jeune de mes nouveaux amis me montra tout ce qu'il jugea pouvoir m'intéresser. Je vivais de la manière la plus somptueuse, j'avais de l'argent pour mes dépenses particulières, mais je n'en désirais pas moins connaître ma destinée future. Mes deux amis gardaient également le silence sur cet objet, et je n'osais les questionner ; cependant, au bout d'un mois, on me dit que j'allais voyager. Mon vieil ami m'instruisit qu'il avait dessein de me confier à un Ecclésiastique qui se chargerait de mon éducation. Je sentais à quel point j'en avais be-

soin, et cette proposition me fit grand plaisir. Le second jour nous arrivâmes à Douvres, nous passâmes la mer et nous allâmes jusqu'à Lausanne sans faire aucun séjour; nous ne fimes encore qu'y coucher, et continuâmes notre route dans le Valais où il me confia au digne Curé qui nous a unis, ma chère Idamia, et par-là m'a rendu le plus heureux de tous les hommes. Cependant, ma félicité ne sera complette que lorsque je pourrai vous achever mon histoire; mais les lois de l'honneur me défendent encore de vous découvrir davantage ma mystérieuse existence; je peux seulement vous assurer que, quelle que soit la réussite des efforts de mes amis en ma faveur, je pourrai toujours vous soutenir

dans un état honorable, étant allié par l'amitié et la naissance aux personnages les plus considérables de l'Europe. J'espère que vous n'avez aucune méfiance de moi, quoique mes formes puissent être encore un peu grossières, malgré mes efforts pour détruire la rouille que j'ai amassée pendant dix-huit ans. Contentez-vous donc à présent d'un cœur tout à vous et du desir ardent que j'ai de mériter le précieux trésor que j'ai eu le bonheur d'obtenir.

--Je m'étonne, mon cher Tancrède, dit Idamia, d'avoir eu la patience de vous laisser finir vos absurdités. Je crois notre amour mutuel, et je me glorifie de mon mari mystérieux; mais, véritablement, votre histoire est bien extraordinaire,

traordinaire, et je crois, Elmire, qu'elle figurerait très-bien dans un roman. --Ce serait un excellent commencement, mais comment finira-t-elle? --C'est ce que je ne peux encore vous dire, reprit Tancrède, mais ce ne sera pas tragiquement, j'espère. -- Dieu nous en préserve, je ne puis souffrir un roman dont la fin est triste. — Je n'aime pas non plus, dit Idamia, à rester à moitié chemin, quoique je ne prévoye aucun malheur; pourvu qu'on ne me sépare pas de celui que j'aime et qui a si fort excité ma curiosité, je saurai attendre la révélation d'un mystère auquel je suis si fort intéressée. Il me paraît que vous n'avez pas revu cet aimable couple avec lequel vous avez passé neuf ans, depuis ce mémorable di-

manche. — Non, ma chère amie, je ne suis point retourné en Angleterre depuis que je l'ai quittée avec mes amis inconnus. — En tout cas, un de mes doutes est éclairci, je vois que vous êtes Anglais. — N'en soyez pas trop sûre, répondit-il gaîment : mon uniforme ne vous a-t-il pas appris que je suis au service étranger ? Je le crois, mais il y a des Anglais dans les troupes allemandes. L'arrivée de l'Abbé interrompit cette conversation. Il tenait une lettre qu'il remit à Tancrède. Après l'avoir lue, il la rendit à l'Abbé en lui disant : -- Que dois-je faire ? Je veux me conduire d'après votre avis.

Le Prêtre vénérable la lut et lui dit :--Vous devez partir, mon jeune

ami. Idamia parut effrayée et Tancrède, en prenant sa main défaillante, reprit : --Vous avez entendu, ma chère amie, je dois vous quitter quelque tems. — Je regretterai sûrement votre présence, mon cher Tancrède, mais croyez que je ne veux pas vous détourner de vos devoirs.

--Ne vous inquiétez pas, dit l'Abbé : si votre époux reste un ou deux jours sans vous voir ; croyez qu'aussi-tôt qu'il le pourra, il hâtera le moment qui le ramenera près de vous. Durant son absence, je vous tiendrai compagnie autant que mes occupations pourront me le permettre, quoique je ne me flatte pas de remplacer le Comte de Cohenberg qui est appellé par un ami mourant et qui desire sa

présence à ses derniers momens. Je suis sûr qu'un devoir aussi sacré aura votre approbation. — Graces à Dieu, je ne suis pas si personnelle ; partez sur-le-champ, mon cher Tancrède ; je vous demande seulement, si vous restiez plus de trois jours, de me donner de vos nouvelles.

— Vous pouvez être sûre que, si je suis obligé de passer plus d'un jour où je suis appellé, vous entendrez parler de moi. Mon bon ami veillera à votre sûreté en mon absence et vous tiendra souvent compagnie ; mais, comme vous le pensez vous-même, je dois me hâter d'aller où l'on m'appelle, car c'est à quelque distance d'ici. Idamia fut de son avis ; il partit donc seul, préférant laisser son

valet à son épouse qui le vit s'éloigner avec plus de regret qu'elle ne l'avouait même à Elmire.

L'Abbé les laissa tête-à-tête. Elles firent leurs réflexions sur l'étrange histoire qu'elles venaient d'entendre; toutes deux tombèrent d'accord qu'il devait être un fort grand Seigneur que quelque parent avait voulu priver de ses droits. Elles ne savaient pas quel était son rang dans l'armée; mais, d'après les questions qu'elles avaient faites au Lord Clarancourt après l'avoir vu en uniforme, elles devaient croire qu'il avait un grade supérieur qu'il ne pouvait devoir à son mérite, vu le peu de tems qu'il était au service. Son grade ne pouvait être donc dû qu'à

sa naissance, quand même il serait né en Angleterre. Idamia se réjouissait toujours qu'il y eût été élevé, quoique d'une manière si ignoble, puisque cela l'avait attaché à ce pays. Mais où pouvait-il être allé ? L'Abbé était évidemment dans tous ses secrets. Si, en effet, il était appellé par un ami mourant, sa mort lui permettrait peut-être de leur découvrir celui qu'elles desiraient tant de connaître ; mais il était à craindre qu'il ne fût forcé de s'éloigner par quelqu'affaire contentieuse, car il était sûrement engagé dans un procès, probablement avec sa famille. Mais, comment connaissait-il si bien la famille Clarancourt ? Elles n'avaient point idée que le Comte

eût des parens ou des amis hors de l'Angleterre ; cependant Tancrède s'était procuré la copie du contrat de mariage de la première Comtesse. Il connaissait les raisons du voyage de Milord et son projet d'unir Idamia à Deterville; enfin, il paraissait plus instruit qu'elles-mêmes de tout ce qui concernait le Comte de Clarancourt. D'où pouvait-il avoir obtenu toutes ces connaissances ?

--Peut-être, dit Elmire, le doit-il à quelqu'un de ces magiciens dont l'Allemagne abonde. Idamia la gronda fort de cette idée, et, comme aucune d'elles ne doutait de sa probité, elles crurent plus sage de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'elles fûssent

plus instruites ; mais elles étaient bien persuadées qu'il desirait leur bonheur aussi vivement que le Comte avait voulu les rendre malheureuses.

CHAPITRE III.

Avec la permission du lecteur, nous retournerons à présent à Ornen. Malgré toutes les recherches du Comte, de Deterville et de S. André, ils n'avaient pu découvrir la route de nos héroïnes. Ils avaient cependant parcouru tous les villages des environs et même traversé le lac jusqu'à Maillerie. Le Comte se plaignait qu'elles fûssent assez dénaturées pour le laisser si long-tems dans l'incertitude de leur sort; mais il leur promettait que, lorsqu'elles redemanderaient leur fortune, elles ne la retireraient pas de ses mains sans un décret de la Chancellerie qu'il

saurait bien les empêcher d'obtenir. Malgré ses déclarations répétées qu'il ne s'inquiétait guère de ce qu'elles étaient devenues, il n'y avait pas de jour qu'il ne fît quelque tentative nouvelle. Le lendemain de celui où Tancrède avait quitté le couvent, il était monté à cheval avec Deterville, pour continuer ses inutiles recherches. Il n'avait pas été plus heureux, lorsqu'à leur retour, à environ deux milles d'Ornen, ils apperçurent un cabriolet qui allait fort lentement. Ils en approchaient, lorsque les chevaux montèrent sur la berge du chemin et le Comte cria : --voilà un cabriolet qui va verser !.... En effet, il versa comme il l'avait prévu ; il s'avança pour offrir son secours à ceux qui étaient dedans.

Heureusement les chevaux s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, lorsqu'il entendit gronder un homme qui ne pouvait sortir, parce que les rideaux de cuir en étaient fermés. Avec l'aide du Comte et de Deterville, il fut cependant bientôt débarrassé. Cet homme avait l'air d'un paysan, ce qui, vu l'élégance de la voiture et des chevaux, surprit fort Lord Clarancourt. Sa redingotte était fort crottée et il avait perdu, dans sa chûte, sa perruque et son chapeau. Son premier soin fut de les chercher, après quoi il se mit à jurer contre les chevaux de ce qu'ils l'avaient versé.

--J'aurais cru, dit le Comte, que vous auriez pu les conduire; rien ne vous engageait à monter sur

cette berge. — Ma foi, Monsieur, je m'étais endormi, et le diable m'emporte, si je sais où je suis, quoique je connaisse bien le pays. Ces maudites bêtes doivent avoir fait ce chemin il y a fort peu de tems, et je ne sais où elles m'ont mené ; mais j'espère que la voiture n'a pas grand mal, car, sans cela, je serais embarrassé pour la remettre au château. — Où la conduisez-vous, dit le Pair curieux? -- Au château de Watteville. — Au château de Watteville ! D'où venez-vous ? — De Rex, où un Seigneur qui a continué sa route à cheval l'a laissée. — Et je vous prie, quelle espèce d'homme est-ce ? Est-il jeune ou vieux, grand ou petit ? — Je ne l'ai pas vu et je ne m'en suis point informé.

Mon maître m'a fait partir ce matin avec l'ordre de conduire cette voiture à Watteville où je dois la laisser. — Alors, comment êtes-vous venu ici ? Vous devez savoir que vous avez passé depuis longtems la route du château. — Ma foi, les chevaux peuvent le dire mieux que moi, car j'ai cru, comme un imbécille, qu'ils devaient savoir la route de leur maison ; je me suis endormi, et voilà le beau tour qu'ils m'ont joué. Au reste, si la voiture n'a pas trop souffert, il n'y a pas grand mal ; j'espère que vous m'aiderez à la relever.

Le fier Lord accéda à sa demande, et, à la grande joie du paysan, il n'y avait de cassé que les deux petites glaces de côté.

--Savez-vous, mon ami, conti-

nua le Comte, le chemin qu'a pris le Monsieur qui a laissé cette voiture chez votre maître ? Est-il arrivé seul ? — On ne me l'a pas dit. Vous connaissez donc celui à qui la voiture appartient, autrement pourquoi me fatiguer de questions inutiles ? — Je crois en effet connaître ce Monsieur mieux que vous. J'ai mes raisons pour vous faire ces questions ; et, si vous aviez voulu me répondre, vous n'y auriez pas perdu. — Je l'aurais desiré, Monsieur, car vous m'avez rendu service ; mais tout ce que je sais, c'est que je dois remettre la voiture au château de Watteville, et je suis payé d'avance.

Le Comte jugea qu'il ne devait négliger aucun moyen, quelqu'in-

direct qu'il parût, de connaître la route de nos voyageuses, car il songeait toujours que le jeune homme en était complice. — Je voudrais, dit-il au paysan, que vous me laissassiez conduire votre voiture à votre place, et que vous me prêtâssiez vos habits, je récompenserais votre complaisance. Le paysan réfléchit un moment et répondit : — Je réponds de la voiture, je ne peux la perdre de vue. — Vous me suivrez sur mon cheval, dit le Comte pressé de mettre son plan à exécution, jusqu'à ce que vous me voyiez entrer dans la cour des écuries. — Cela est différent. Que le diable m'emporte si je devine ce que vous voulez faire; au reste, pourvu que le cabriolet soit remis, n'importe par qui, et, si

vous voulez me bien payer, je consens à satisfaire votre fantaisie. — Je ne veux qu'examiner le château sans être connu, mon ami, vous voyez que vous n'avez aucun risque à courir à me satisfaire. Vous n'avez qu'à m'apprendre ce que je dois dire, et je vous rendrai compte de tout ce qui se sera passé quand je vous rejoindrai. Donnez-moi donc votre redingotte, votre perruque et votre chapeau; vous pouvez mettre mon habit, et votre mouchoir suppléera la perruque; car je n'en ai point à vous donner en échange. — Oh! j'ai un bonnet de laine dans ma poche, cela me suffira.

Le marché fut donc conclu. Deterville fut chargé d'aller avertir à Ornen qu'on n'attendît pas son

père, pendant que le Lord, le plus fier de toute la Grande Bretagne, se revêtit de l'habit d'un paysan. Il n'hésita pas à mettre sa perruque bien grasse, son chapeau déchiré, pendant qu'il lui permettait de porter son habit. Le cheval de Milord fut attaché derrière la voiture, et ils montèrent tous deux dedans, l'homme ne trouvant pas nécessaire de monter encore à cheval, puisqu'ils avaient douze milles à faire du lieu où son accident était arrivé. Pendant la route, le Comte rêva aux moyens d'éviter les soupçons et cependant de satisfaire sa curiosité au sujet du jeune homme qui l'intriguait si fort. Il ne doutait pas qu'il n'habitât le château de Watteville; les gens d'écurie se souviendraient sûrement de son

passage et ne se méfieraient pas d'un homme vêtu comme lui. Si celui qu'il desirait si fort connaître se trouvait sur son chemin, il était décidé à avoir une explication avec lui, au risque de se faire reconnaître lui-même. Il excuserait son déguisement, en disant qu'il avait voulu le payer de la même monnaie dont il s'était servi lui-même; que, s'il était vraiment un homme comme il faut, il excuserait sa curiosité, et, s'il découvrait que ce fût un homme en sous ordre, il serait autorisé à le faire punir.

Avant d'avoir arrêté aucun plan, ils se trouvèrent en vue du château, et son compagnon descendit pour l'attendre, en tenant son cheval. Le Comte prit seul la route de l'écurie

que cet homme lui montra, et alors il reconnut parfaitement l'auberge supposée ; il vit qu'on l'avait conduit dans un appartement qui était dans une des aîles du château. Il s'approcha de l'écurie, et, au moment où il descendait, un vieux domestique en livrée lui cria : — Vous voilà donc enfin arrivé, vous vous êtes bien fait attendre. — Je n'ai pas voulu presser les chevaux, ils avaient assez travaillé ; aller d'ici à Rex et revenir sur-le-champ est une grande journée. — Comment imaginez-vous qu'ils sont partis d'ici ce matin, quand on les a laissés hier soir chez votre maître ? mais cela ne fait rien, entrez dans la cuisine. J'imagine que vous ne refuserez pas un verre de vin avant de repartir ; car, si vous

retournez à pied, votre journée sera aussi fatigante que celle des chevaux que vous plaignez tant. — Cela se peut, dit le Comte : mais je ne suis en train de boire ni de manger, ne pourrais-je voir le Baron ? Il sera probablement plus généreux que mon maître, car je ne sais ce qui me restera de profit ; une demi-couronne n'est pas grand chose pour me défrayer pendant huit lieues au moins qui me restent à faire en prenant le chemin le plus court. — Voir le Baron ! il est très-vraisemblable qu'on vous fera entrer quand il n'a peut-être pas une heure à vivre. — Je ne savais pas qu'il fût si mal ; mais quel est celui qui a laissé cette voiture chez mon maître ? Ne puis-je pas le voir ?

En ce moment, cette même personne qu'il desirait tant de découvrir, traversait la cour; et, quoiqu'il fût en uniforme, le Comte reconnut sur-le-champ notre héros. Les yeux de Tancrède furent moins prompts; car il lui cria : — Mon ami, votre maître m'avait promis ma voiture trois heures plutôt.

Le Lord fut si surpris qu'il ne sut d'abord que répondre; enfin il balbutia: -- Je n'étais pas à la maison, Monsieur, quand mon maître a voulu m'envoyer.

Tancrède qui s'était approché, reconnut alors, mais plus encore à sa voix et à son accent, le grand Comte de Clarancourt dans le paysan supposé. Étonné et troublé, il chercha à cacher son émotion en

examinant attentivement la voi
ture, et, heureusement, il trouv
le dommage qu'elle avait souffert
— Comment avez-vous cassé ce
glaces, dit-il, en affectant beau
coup d'humeur ? — Elles étaien
dans cet état quand on m'a remi
la voiture, ce qui n'était que l
vérité. Cette excuse ne satisfi
pourtant point Tancrède qui cria
--C'est faux, monsieur le drôle, e
je devrais bien vous faire payer vo
tre sottise. — Cet impudent co
quin, reprit le domestique qui l'a
vait reçu le premier, ne voulait-
pas voir monsieur le Baron ? Il n
se trouvait pas assez payé. — Ren
voyez-le sur-le-champ, dit Tan
crède, en rentrant dans le châtea
d'aussi mauvaise humeur qu'il a
fectait de l'être, ayant raremen

été plus embarrassé. — Arrêtez, lui cria le Comte enragé et résolu de se faire connaître pour le forcer à une explication.

Tancrède se douta de son intention, et, comme il n'avait aucune envie de satisfaire sa curiosité, il répéta l'ordre de le mettre à la porte à deux autres domestiques qu'il trouva en rentrant, avant que le Lord qui était au milieu des gens d'écurie, ait pu décliner son nom. Les domestiques, d'accord avec les intentions de Tancrède, se mirent à le quereller de sa négligence qu'ils attribuèrent à ce qu'il s'était grisé dans sa route. Ils ne s'étonnaient plus s'il n'avait pas voulu manger ; si on le traitait comme il le méritait, ils le jetteraient dans l'abreuvoir.

En vain le Lord demanda à être conduit au jeune Officier qui venait de lui parler et à qui il promettait de dire la cause de l'accident arrivé à la voiture. Les domestiques s'étonnaient de son insolence, et finirent enfin par le mettre à la porte sans être plus instruit qu'il n'était en arrivant. Il se consola en réfléchissant qu'il avait cependant découvert la véritable demeure du jeune étranger, et qu'il s'était aussi parfaitement assuré d'avoir été conduit à ce château.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

MILORD eut bientôt rejoint le paysan à qui il fut obligé de raconter à-peu-près tout ce qui s'était passé ; il évita seulement de lui faire connaître pourquoi il avait voulu le représenter. Il reprit son habit, son cheval et retourna le plus vîte possible à Ornen où on l'attendait avec inquiétude ; mais il avait l'air de si mauvaise humeur que Deterville même n'osa lui demander les détails de son expédition. Malgré tout son chagrin, il crut cependant devoir leur en dire quelque chose. Il leur apprit donc qu'il avait vu le jeune homme qu'il soupçonnait violem-

ment d'être le complice de l'évasion des *filles*; qu'il s'était assuré aussi que c'était à Watteville qu'ils avaient passé la nuit, quoique, déguisé comme il était, il n'eût pu se procurer aucune réponse satisfaisante. — Mais quel est ce jeune homme, demanda la Comtesse ? — Un officier de quelqu'importance au service allemand, c'est tout ce que j'ai pu savoir; cependant, j'espère encore quelques éclaircissemens. Le paysan m'a dit qu'il ramenait ce cabriolet de Rex, et j'irai demain matin. Certainement, puisqu'il s'y est arrêté, il venait ou de la Savoie en faisant le tour du lac, ou du Valais. Probablement, il faisait une visite à Watteville quand il nous y a conduits, et l'état du Baron lui a permis de payer les

domestiques pour se prêter à sa fantaisie.

Alors, le Comte regarda une excellente carte de Suisse, et il fut d'avis qu'il venait sûrement du Valais et avait favorisé la fuite des *filles ;* car le paysan avait remarqué que les chevaux devaient connaître le chemin où il l'avait rencontré, et ce chemin ne menait qu'à Ornen. Il était donc nécessaire de suivre sa trace qui pourrait conduire à la retraite des fuyardes. S'il pouvait les remettre en son pouvoir, il répondait bien qu'elles ne s'échapperaient pas si facilement une autre fois. Elles avaient bien pu passer en Italie par le grand Saint-Bernard, mais il n'était pas probable qu'elles l'eussent osé dans cette saison avancée.

Alors, l'Officier ne les aurait pas suivi bien loin puisqu'il était déjà de retour. Mais, en admettant qu'elles fûssent en Italie, il était convaincu qu'il lui serait facile de prouver ses droits sur elles, et de faire casser les engagemens qu'elles auraient pu contracter. Cette réflexion le décida à traverser les Alpes plutôt que de les laisser échapper; et, si elles avaient formé le projet de s'embarquer dans quelque port de la Méditerranée, il se flattait d'arriver à tems pour les en empêcher. Il défendit de dire un seul mot de ses intentions devant les domestiques dont, peut-être, quelqu'un était dans leurs intérêts et pourrait les avertir.

Deterville et S. André reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir le

lendemain matin. Le Comte jura que, s'il ne pouvait avoir aucune nouvelle de ces dévergondées, il ferait une autre visite au château de Watteville, mais sans être déguisé, et qu'il accuserait le jeune Officier de leur enlèvement. Le père et le fils, suivis de S. André, partirent donc en disant à la Comtesse de ne pas les attendre, et en lui promettant de lui faire savoir s'ils étaient obligés de traverser les Alpes.

Lorsqu'ils furent à l'auberge de Rex, ils cherchèrent des yeux l'homme qu'ils connaissaient déjà et de qui ils espéraient tirer de plus amples informations. Malheureusement il n'était pas encore de retour, et celui à qui ils en demandèrent des nouvelles, croyant qu'il

aurait couché au château de Watteville, leur dit qu'il ne reviendrait probablement que le soir, le chemin étant long et mauvais; que, n'étant pas d'ailleurs attaché à la maison qui s'en servait seulement quelquefois, il était maître de son tems. Le Comte supposa qu'il s'était amusé à dépenser une partie de l'argent qu'il lui avait donné; mais comme il était obligé de s'arrêter pour faire manger les chevaux, il espéra apprendre quelque chose de l'aubergiste à qui il demanda d'abord ce qu'il pouvait leur donner pour dîner. Satisfait à cet égard, le Comte qui se croyait un parfait machiavéliste, lui dit : --Nous vous avons été adressés par un jeune Seigneur qui a laissé, hier, ici son cabriolet. Cette tour-

nure ne lui réussit pas ; car, persuadé qu'il était intime ami de celui qu'il desirait tant de connaître, le maître lui répondit. — Je suis très-obligé à Monseigneur et sortit. Le Comte s'apperçut de sa gaucherie, et pour la réparer, il lui dit lorsqu'il apporta le dîner : — Mon ami, je crois, venait du Valais. — Cela peut être, Monsieur, je n'ai pas pris la liberté de le lui demander ; des chevaux de selle attendaient Monseigneur, et il est parti sur-le-champ pour Watteville avec l'Officier qui l'accompagnait. Le vieux Baron, à ce que j'ai compris, est abandonné des médecins, et tous ses domestiques et ses dépendans ne peuvent que se réjouir de lui voir un si digne successeur

Jamais le Comte n'avait été plus intrigué. Cet homme paraissait instruit de tout ce qui regardait la famille de Watteville ; mais il paraissait trop attaché à celui qu'il nommait Monseigneur pour faire des questions indiscrètes. Supposant encore que l'Officier qui l'accompagnait était le jeune homme qu'il desirait tant de connaître, il continua : — Je croyais que Monseigneur était seul; quel était l'Officier qui l'accompagnait ? — Je ne le connais pas, Monsieur, je sais seulement qu'il était en uniforme, je ne crois pas l'avoir vu auparavant ; je ne suppose même pas qu'il eût le projet d'accompagner Monseigneur ; car le palfrenier n'avait amené du château qu'un cheval ; mais il a pris

celui du domestique à qui j'en ai fourni un qu'un Gentilhomme Anglais m'avait laissé la semaine dernière et que je devais renvoyer à Lausanne, s'il ne revenait pas le troisième jour. Je puis dire qu'il n'y a pas de domestique plus poli que ceux de Monseigneur ; ils suivent l'exemple de leur maître qui, tout grand Seigneur qu'il est, est toujours prêt à obliger tout le monde. Il m'a donc promis d'envoyer le le cheval et m'en a payé le louage comme s'il m'appartenait. Je ne l'aurais sûrement pas confié à une autre personne ; mais j'étais bien sûr qu'il serait soigné à Watteville, et je n'aurais pu en fournir un autre qui eût pu suivre les chevaux de Monseigneur.

Le Comte, plus intrigué que ja-

mais, ne savait plus ce qu'il devait demander; il résolut de pénétrer dans le Valais où il espérait en apprendre davantage, et, après que les chevaux eurent mangé, il partit pour Martigni.

S. André qui s'était occupé de son côté à découvrir le chemin qu'avaient pris les demoiselles, n'avait pas été plus heureux. Cependant, ils continuèrent leur route en suivant la voie du cabriolet qu'on appercevait encore, ce chemin n'étant pas fort passant. Ils purent la distinguer facilement jusqu'à l'embranchement de celui qui conduisait chez le Curé; et, comme ils n'avaient d'autre but que de connaître d'où il venait, ils suivirent ce chemin, tout peu pratiqué qu'il parût, jusqu'a la porte

de derrière du Curé, d'où Tancrède et son ami étaient partis depuis si peu de tems. Cette chaumière ornée ne ressemblait point à une auberge ; néanmoins, ils descendirent tous les trois, et entrèrent, en tenant leurs chevaux par la bride, par une petite porte à côté de la porte cochère qui était fermée. Ils étaient déjà près de la cuisine, quand ils furent apperçus de la servante du Curé qui vint leur dire qu'on ne traversait pas la cour. — Qui demeure ici, demanda le Comte ? — Mon maître. — Et, je vous prie, qui est votre maître ? -- Sans répondre au Lord, elle appella :-- Venez, je vous prie, Monsieur, pour répondre à ces étrangers ; ils sont entrés par la porte de derrière et je ne sais pas

ce qu'ils veulent. Le Prêtre vénérable, qui était dans son cabinet, se présenta. Le Lord crut devoir lui demander pardon de l'avoir dérangé. — Nous nous sommes trompés, Monsieur, en croyant que ce chemin nous conduirait à une auberge. — Je vois en effet, Messieurs, que vous vous êtes égarés; heureusement, que vous ne vous êtes pas beaucoup écartés. Il y a une auberge près de chez moi, presqu'au centre du village, vous y arriverez par cette route.

Je vous remercie, Monsieur, reprit le Lord : ce qui nous a trompés, est la voie d'une voiture que nous avons suivie depuis Rex et qui nous a conduits à votre porte. Vous devez nous pardonner, nous sommes totalement étrangers dans le Valais.

Du moment que le Curé s'était apperçu qu'ils étaient Anglais, il s'était douté que c'était à eux qu'il parlait, et les dernières paroles du Comte le lui avaient confirmé, quoiqu'il ne pût deviner comment il avait pu suivre la trace de sa fille et de sa pupille jusqu'à sa maison. Il résolut donc de ne plus répondre à ses questions, et se contenta de leur dire : -- Vous n'avez pas besoin d'excuses, Messieurs, Martine va vous ouvrir cette autre porte, et, en suivant cette route, vous trouverez l'auberge dont je vous ai parlé. — Je crois, Monsieur, que la route que nous avons suivie est plus courte que celle qui nous a paru la plus fréquentée. -- Elle ne mène que chez moi, Monsieur, dit le Curé en faisant la ré-

vérence et en rentrant chez lui, pendant que Martine qui avait pris la clef de la porte, la leur ouvrit du côté opposé où ils étaient entrés.

Je crains, dit le Lord, à la manière brusque dont votre maître nous a quittés, qu'il ne soit mécontent de nous; il me paraît que votre jeune maître n'est pas à la maison? — Non, Monsieur, dit-elle, en ouvrant la porte. — Je le savais bien, c'est la trace de sa voiture qui nous a conduits ici; où est-il allé? — Avant qu'elle pût répondre, le Curé lui cria: — Martine ici, la soupe s'enfuit. Elle laissa aussi-tôt retomber la porte qui se referma sur le questionneur éternel, et elle courut dans la maison au secours de son bouillon.

Le Comte et sa suite n'eurent

d'autre parti à prendre que de gagner l'auberge qu'on leur avait indiquée. Il espéra encore qu'il pourrait recevoir de l'hôte quelque lumière sur le jeune homme qu'il présumait demeurer dans la maison du Curé. Sûrement il était un de ceux qui était dans le cabriolet, probablement l'Officier, et, comme le Lord avait vu Tancrède en uniforme, il se flattait d'apprendre quel était son grade, et comment il était si intimement lié avec les gens de Watteville ; car il ne doutait pas qu'il ne fût parent du Curé chez qui il était évident que le Seigneur à qui le cabriolet appartenait avait aussi été.

Tels étaient les raisonnemens du Comte pendant que S. André les suivait avec les chevaux. Ils

trouvèrent enfin le misérable cabaret à qui le Curé avait donné le nom d'auberge, et Milord entra sur-le-champ, en conversation avec l'aubergiste qui faisait aussi les fonctions de garçon d'écurie, en lui disant qu'ils avaient, sans le vouloir, offensé le Curé de leur paroisse en suivant la trace d'un cabriolet qui les avait conduits à sa porte de derrière. — Il n'est pas sujet à se fâcher, quoiqu'un peu sauvage, reprit l'homme: mais je me souviens qu'un de nos vignerons nous a dit hier, qu'il avait vu la nuit d'avant un cabriolet sortir de chez le Curé ; il faut que ce soit à quelqu'un de ses amis qui l'avait laissé chez lui pendant qu'il aura été faire une visite au couvent. Toute petite qu'est sa maison,

il y reçoit quelquefois de grands Seigneurs. — Je n'en doute pas, mon ami, mais n'a-t-il pas des parens? — J'allais vous le dire. Son frère est Procureur de l'Abbaye, et il a un ou deux neveux, je ne suis pas bien sûr lequel, qui sont au service étranger. Un d'eux a passé une année chez lui, il y a quelque tems. — N'y est-il pas à présent? — Non, Dieu vous garde, dame Martine et Marie-Jeanne sont les seules personnes qui restent avec lui. La première est une excellente cuisinière, l'autre fait le gros ouvrage.

— Dame Martine m'a dit qu'un des neveux de son maître était chez lui. — En ce cas, il est arrivé depuis peu, et cela peut être, car je n'y vais pas souvent. — Mais, vous avez vu chez lui le Baron de Wat-

teville ? — Dieu vous garde, je ne puis vous dire les noms des grandes gens qu'il reçoit, ses hôtes n'apportent pas du bled à mon moulin. — Ainsi, vous ne savez pas qui pouvait être dans le cabriolet et le tems qu'il est resté chez lui ? — Je n'en sais pas plus que vous. Il est trop hospitalier de moitié pour mes intérêts, cependant il ne voudrait pas me faire tort. Il serait bien fâché de faire du mal à personne ; il reçoit toujours gratis. A l'Abbaye vous laissez quelque chose pour votre dépense ; mais notre Curé renverrait sa servante s'il savait qu'elle eût rien reçu.

Un villageois qui avait entendu quelques questions du Comte, lui dit alors qu'il avait vu, avant-hier, un jeune homme en uniforme ar-

river à cheval chez le Curé. J'étais dans les champs et je ne puis assurer d'où il venait, de Rex, à ce que je jugeai ; et le soir, comme je revenais, je rencontrai un autre Monsieur qui descendait sûrement de la montagne, car il avait un de ces bâtons que les guides ont soin de donner pour se soutenir sur les roches, et qui prenait aussi la route de chez le Curé. — Vous ne savez pas qui c'était, demanda le Lord ? — Non vraiment, Monsieur, quoique j'aie idée de les avoir déjà vus.

Le Comte ne se trouvait pas encore fort instruit. Cependant, il dit à son fils qu'il présumait que l'Officier était celui à qui il avait parlé au château de Watteville, et l'autre personne le Seigneur dont

l'aubergiste de Rex leur avait fait un si grand éloge. Il ne doutait pas que le Curé ne pût satisfaire leur curiosité ; mais il ne croyait pas qu'il en eût la complaisance. — L'argent fait parler bien du monde, dit le sage Deterville.

— S'il est dans le secret, reprit son père, il est sûrement trop bien payé pour se laisser gagner ; et, si je ne réussis pas, je ne ferai que les avertir d'être sur leurs gardes. Si les *filles* sont sous sa protection elles doivent être près d'ici ; il vaut mieux que nous engagions notre hôte à découvrir leur retraite.

Ils demandèrent donc ce que l'auberge pouvait leur fournir de meilleur. Milord continua de causer avec le maître pendant leur re-

pas; il lui avoua qu'il courait après deux jeunes demoiselles dont il lui donna le signalement et qui s'étaient échappées du château d'Ornen ; qu'il n'avait pu encore les atteindre. Il finit par lui promettre cinq cents francs , s'il pouvait découvrir leur retraite, ou le chemin qu'elles avaient pris.

Une si belle offre l'assura de l'amitié solide de cet homme qui lui promit qu'il les trouverait bientôt si elles étaient , ou si elles avaient été dans le Valais.

Le Lord le remercia de son zèle et lui dit qu'il soupçonnait un des jeunes gens qui avaient été dernièrement chez le Curé , d'être complice de leur fuite.

L'hôte dit qu'il ne voulait pas le contredire , mais qu'il était

sûr que le Curé n'était pas capable de protéger de pareilles actions ; qu'il n'existait pas de plus honnête homme, ni qui recommandât davantage l'obéissance aux enfans. — Oui ; mais son frère le Procureur du couvent n'est peut-être pas si scrupuleux et les Demoiselles peuvent avoir trouvé asile à l'Abbaye. — Pour une nuit ou deux, Monsieur, mais, certainement, pas à demeure. L'Abbé est un saint homme et ne protégerait pas plus la désobéissance que notre Curé. — Toutefois, puisque je suis si près, je veux visiter l'Abbaye, mais il est trop tard pour y arriver ce soir? — Non, Monsieur, si vous partez sur-le-champ, et, si les Dames y ont passé, vous y apprendrez sûrement

la route qu'elles auront prise. Pendant ce tems-là, je ferai toutes les recherches que je pourrai dans le village et aux environs. Je vais vous chercher un guide et vous faire partir. Cela fut bientôt fait et notre trio continua sa poursuite. Mais, pendant qu'ils montent le chemin rapide qui conduit au couvent, nous allons retourner à Tancrède que nous avons laissé fort inquiet au château de Watteville.

CHAPITRE V.

L'ÉTAT dangereux du Baron avait été cause du message qu'il avait reçu. A son arrivée chez le Curé, il y avait trouvé son neveu qui venait d'arriver de Vienne. Il avait tant d'obligations à notre héros qu'il lui offrit de l'accompagner chez le Baron où il pourrait, ou le remplacer, ou porter de ses nouvelles à sa chère Idamia, si il était forcé à un plus long séjour qu'il ne comptait. Ils avaient laissé leur voiture à Rex comme nous l'avons déjà dit et avaient continué leur route à cheval jusqu'à Watteville où ils trouvèrent le Baron cheminant vers l'éternité. Il fut

fut très-aise de les voir tous les deux, mais sur-tout Tancrède à qui il avait raison de croire qu'il devait beaucoup.

Par la suite, nous instruirons le lecteur pourquoi il ne voulait pas quitter la vie sans demander pardon à notre héros pour la centième fois au moins. Après l'avoir fait de toute son ame, il attendit avec courage le moment de sa destruction. La présence de Tancrède était pour lui une si grande consolation, que celui-ci n'avait pas quitté l'appartement du Baron avant l'arrivée de Lord Clarancourt. Il venait alors de sortir pour faire un peu de toilette ; il était allé respirer un moment dans le jardin, et il en revenait, lorsqu'il rencontra et reconnut l'homme

qu'il se sentait le plus disposé à détester. Dès qu'il l'eût vu partir, il raconta son aventure au neveu du Curé, en lui disant que, si le Baron n'était pas aussi mal, il partirait sur-le-champ pour le couvent. Son ami lui proposa de porter ses ordres ou à son oncle ou aux Dames ; cependant, comme il lui paraissait que le Comte ne faisait que le soupçonner, et qu'il était bien sûr qu'il ne découvrirait rien à l'Abbaye quand il irait jusques-là, il ne crut pas qu'il y eût rien de bien pressé. Il était seulement curieux de savoir comment le Comte s'était rendu maître du cabriolet ; et il convint que son ami partirait le lendemain à la pointe du jour, pour savoir de l'aubergiste pourquoi il lui avait re-

mis sa voiture ; mais la mort du Baron qui arriva dans la nuit , fit changer de projet à l'impatient Tancrède , et il résolut de faire lui-même sa commission. Il pria donc son ami d'attendre son retour à Watteville , en l'assurant qu'il serait fort prompt. Il monta un cheval remarquable par sa vîtesse et arriva à Rex deux heures après le départ du Comte ; il descendit à l'auberge où il avait laissé sa voiture et demanda au maître à qui il l'avait remise ? — A un homme que j'ai souvent employé , j'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

Cet homme n'était de retour que depuis une heure , et il avait rendu un compte si embrouillé de sa commission que l'aubergiste craignit qu'il ne l'eût mal exécutée. — Fai-

tes-le moi venir, dit Tancrède. On appella sur-le-champ ce garçon qui, trop effrayé pour imaginer des excuses, avoua bientôt tout ce qui s'était passé entre le Comte et lui.

Notre héros fut plus d'une fois tenté de rire pendant son récit, et se trouva fort soulagé en apprenant que la visite du Lord n'était absolument due qu'au hasard; néanmoins, il crut devoir faire à cet homme une sévère réprimande, et il fut en cela bien secondé par l'hôte qui, en même tems, se confondait en excuse d'avoir employé un drôle aussi négligent. Tancrède arrêta son flux de paroles en lui demandant si aucun étranger n'avait passé par Rex depuis son départ.

Le maître lui parla sur-le-champ du Lord Clarancourt et de sa suite; il lui conta tout ce qu'il avait dit et fait, et l'informa qu'il était parti pour Martigni. — Ces gens-là ne m'aiment pas, reprit Tancrède : si donc ils reviennent et que vous fassiez cas de ma protection à l'avenir, ne répondez à aucune des questions qu'ils pourront faire sur moi ou sur la famille Watteville ; je connais leur but, ils veulent faire du mal. Prévenez donc vos domestiques, et tenez-vous vous-même sur vos gardes, si vous voulez être bien avec moi.

Cet homme lui jura qu'il pouvait compter sur lui, et, le cheval de Tancrède se trouvant reposé, il alla chez son ami le Curé où il arriva une demi-heure après le

départ du Comte pour le couvent.

Le Curé en avait été instruit, et il avait envoyé un mot d'écrit par le neveu de sa ménagère à son frère le Procureur, pour l'instruire de la visite qu'il allait recevoir. Il le priait d'en faire part à l'Abbé qui en instruirait les Dames s'il le jugeait à propos.

Les pieds des chevaux étaient trop visibles pour ne pas apprendre à Tancrède que le trio Clarancourt avait fait une visite à son ami. Aussi-tôt donc qu'il apperçût cet homme vénérable, il lui cria : -- Si je ne me trompe, on vous a fait beaucoup d'honneur aujourd'hui. — On m'a plutôt surpris, mon cher Tancrède, mais entrez, et je satisferai l'impatience où vous êtes de savoir comment s'est passée

cette visite inattendue. Le frère de Martine que j'ai envoyé au couvent, m'a instruit qu'il avait promis une somme assez honnête à notre fameux aubergiste, s'il pouvait découvrir la retraite de celles qu'il desire tant remettre en son pouvoir ; et j'ai appris depuis par Martine que j'ai envoyée aux enquêtes dans le village, que j'ai bien fait de dépêcher mon exprès, car ils sont maintenant en route pour l'Abbaye. Mais, je vous prie, dites-moi comment ils ont pu deviner votre route jusqu'ici.

Tancrède le fit en peu de mots. Il déclara qu'il voulait suivre les pas du Lord, jurant bien de l'empêcher de découvrir sa chère Idamia. Son bâton ferré, ses guêtres étaient chez le Curé ; il s'habilla

pour le voyage et partit aussi-tôt en prenant tous les sentiers les plus courts que l'habitude de la chasse aux chamois lui avait fait connaître et lui avait donné la faculté de suivre.

Il venait de faire un saut que les guides mêmes eûssent jugé dangereux, quand il se trouva nez à nez avec Milord Clarancourt qui reprenoit haleine en ce moment. Une roche le lui avait caché jusqu'à ce qu'il se trouvât à dix pas de lui. Ils se regardèrent tous deux avec étonnement ; mais notre héros, retrouvant aussi-tôt sa présence d'esprit, ne fit pas semblant de le connaître, et s'éloigna si vivement qu'il était déjà loin quand le Lord étonné lui cria : — Sûrement, Monsieur, je vous ai déjà vu.

Tancrède, sans s'arrêter, sautait de roche en roche ; il avait quitté le chemin pour dérouter davantage le Comte qu'il avait été étonné de rencontrer seul ; mais, ayant hasardé de se retourner, il apperçut quatre personnes qui s'efforçaient de le suivre, d'où il jugea que le Lord était seulement en avant quand il l'avait rencontré. Il ne se trompait pas ; car Deterville avait retenu les guides en leur faisant quelques questions dont le Comte le gronda fortement, en observant que, s'ils avaient été tous ensemble, ils auraient pu arrêter le jeune homme, quel qu'il fût, et le forcer à s'expliquer. — Votre guide peut bien le rattraper, dit Deterville. Le Comte lui en fit la proposition, en lui pro-

mettant de le bien récompenser, et il le chargea de dire à ce jeune homme que M. Dudley desirait lui parler; ajoutant, s'il refuse de s'arrêter, retenez-le jusqu'à ce que je vous rejoigne. L'homme promit de faire de son mieux. Mais Tancrède était déjà loin, il le laissait crier et n'en allait que plus vîte; il fut bientôt hors de la vue, et, comme il avait quitté toute espèce de route, le guide jugea qu'il devait abandonner sa poursuite, et dit au Lord qui l'accusait de manquer de bonne volonté, qu'il croyait que c'était le diable en personne, qui, si même il avait pu l'atteindre, lui aurait tordu le col en le précipitant de quelques roches, et qu'ils auraient été obligés de se conduire tous seuls à l'Abbaye.

Cela était trop vrai pour qu'on pût le nier. Le Comte fut donc obligé de continuer sa route, étonné seulement, disait-il, du chemin qu'il avait pris. — Il n'y a aucune habitation ici autour qu'à l'Abbaye, reprit le guide : il est donc probable que nous l'y retrouverons.

—Alors, dit le Comte à son fils, on peut être sûr que je m'informerai de lui ; et il poursuivit son chemin en rêvant aux questions qu'il aurait à faire.

Cependant, Tancrède avait atteint la petite porte de l'Abbaye dont il avait une clef. Il alla sur-le-champ chez l'Abbé où il trouva le Procureur qui venait de lui communiquer la lettre qu'il avait reçue. Ils se réjouirent tous deux de

son arrivée inattendue et rirent beaucoup de la manière dont il avait échappé à ceux qui le poursuivaient. Ils convinrent que, puisque le Comte n'avait que des soupçons sur la route que les Dames avaient suivie, on affecterait de ne rien comprendre à ses questions. Le Procureur observa qu'il pouvait jurer en conscience qu'il ne les avait pas vues ; et, en effet, il ne leur avait pas été présenté pour ne pas exciter les soupçons ou l'envie des autres Religieux qui savaient seulement que le Comte de Cohenberg avait une retraite dans le monastère. Ils décidèrent de ne rien dire aux Dames que cette confidence ne pourrait qu'inquiéter.

Tancrede seul leur fit une visite.

Il attribua son prompt retour au desir de les revoir ; il devait repartir le lendemain, et il craignait que des affaires indispensables ne le retînssent huit à dix jours loin de sa chère Idamia. Elle ne pouvait que lui savoir gré de cette nouvelle preuve de son amour. Près d'elle, il oublia bientôt toutes ses inquiétudes et fut plus tenté de rire que de s'affliger de la demi-découverte qu'avait fait le Comte de Clarancourt à qui, sans les raisons qui nécessitaient encore son existence mystérieuse, il eût déclaré son mariage en bravant son pouvoir.

CHAPITRE VI.

Le Lord et sa suite arrivèrent à la porte du monastère une demi-heure après Tancrède. A peine était il entré que, conformément au plan qu'il avait formé, il dit à celui qui lui ouvrit la porte. --- Je vous prie, y a-t-il long-tems que le neveu de votre Procureur est arrivé ? — Je ne savais pas qu'on l'attendît, fut la réponse. Où l'avez - vous vu ? Le Comte raconta la rencontre qu'il venait de faire. — Vous vous serez trompé ; la personne que vous avez fait suivre était quelque chasseur de chamois, un autre que vous n'aurait pas été si fou ; en tout cas, je n'ai point vu

celui dont vous me parlez. --Dites-vous bien vrai, reprit le Comte ? — Je ne suis pas accoutumé à voir douter de ma parole, reprit le Religieux, il y a trois heures que je suis à la porte, et je dois savoir si j'ai ouvert à quelqu'un.

Le guide fut d'avis qu'il avait bien pu se perdre ou faire quelque chûte. Le Lord s'excusa auprès du portier et le pria de l'avertir si ce jeune homme arrivait.

La nuit était venue et il n'était arrivé aucun autre voyageur, lorsque le Père Procureur entra avec le souper des étrangers. Après les premiers complimens et que le Religieux lui eût observé qu'il avait choisi une bien mauvaise saison pour visiter les montagnes, le Comte, toujours inquiet, ayant

appris que c'était le Procureur, lui dit: — Vous êtes frère du Curé de Martigny ? Le Religieux fit la révérence. — Je vous prie, sans être trop indiscret, n'attendez-vous pas votre neveu ce soir ? — Non, Monsieur, je ne croyais même pas qu'il eût quitté Vienne ; vous savez probablement qu'il est au service autrichien — Je peux m'être trompé, mon Père, mais un jeune homme que plusieurs raisons me font soupçonner d'être votre neveu, a passé près de nous dans ces montagnes, et, comme il a quitté la route, notre guide n'est pas sans crainte pour sa sûreté. — Je crois que vous vous êtes trompé. Albert connaît trop nos montagnes pour s'y risquer inutilement ; mais, je vous prie, qui vous a fait soupçonner que ce

jeune fou était mon neveu ? — Quoique je doive en parler avec ménagement à son oncle, je conviens que diverses circonstances m'ont porté à croire qu'il est impliqué dans une aventure très-étrange qui est arrivé dernièrement dans ma maison.

— Je gagerais ma vie qu'il est innocent, mais de quoi l'accusez-vous ? Le Comte ne savait s'il devait découvrir son secret ; cependant, il avait été bien loin pour n'en pas dire davantage. Il raconta donc sa première rencontre avec Tancrède, l'évasion de sa fille et de sa pupille, et les raisons qui lui faisaient soupçonner que le jeune homme qui les avait conduits à Watteville en était complice.

Le Religieux l'écouta avec beaucoup d'attention, convint que les jeunes Demoiselles s'étaient conduites avec beaucoup d'adresse ; mais il l'assura que ce n'était pas son neveu qui l'avait conduit au château de Watteville ; qu'il ne pouvait croire qu'il fût mêlé en rien dans cette affaire qui lui paroissait, en effet, très-extraordinaire; qu'il était probable qu'il ne connaissait même pas les Demoiselles; qu'il présumait qu'une d'elles avait droit à une grande fortune qui avait sûrement tenté quelqu'aventurier.

Sans répondre entièrement à ce dernier article, le Comte dit qu'il ne leur avait fait quitter l'Angleterre que pour les empêcher de faire un pareil choix. — Vous sa-

viez donc qu'elles s'étaient attachées à quelqu'un d'inférieur en rang et en fortune ? En ce cas, je suis étonné que vous ayez pu soupçonner le jeune homme que vous n'avez rencontré que deux fois et bien par hasard ; d'après ce que vous me dites, ce doit être le gendre du Baron. — Vous êtes aussi dans l'erreur que j'y ai été moi-même ; mais j'ai lieu de croire qu'il est fort lié avec lui, au moins il l'a certainement accompagné à Watteville il y a trois jours. — Cela se peut ; je vis si retiré du monde que je ne sais pas ce qui s'y passe, et je ne peux vous dire quel est le ravisseur de votre fille et de votre pupille. Je peux vous observer seulement que le Baron de Watteville

et son gendre sont très-circonspects dans leurs liaisons; et, si le choix de vos jeunes Demoiselles est tombé sur quelqu'un de leurs amis, elles ne sont sûrement pas entre les mains d'un aventurier.

-- Cela m'est bien égal, reprit le Comte avec humeur : elles n'avaient pas le droit de disposer d'elles sans mon consentement ; mais, mon Père, vous ne pouvez deviner où peut être allé le jeune homme qui nous a passés? — Vous devez en juger mieux que moi puisque vous l'avez vu. Il y a bien, par-ci par-là, quelques huttes qui servent aux chasseurs de chamois à se mettre quelquefois à couvert ; mais je n'ai pas entendu dire qu'aucun y ait passé la nuit, et vous pouvez être bien sûr que votre fille

et votre pupille, si elles sont venues ici, n'y auront point été reçues, à moins qu'elles n'aient bien prouvé qu'elles avaient raison de se soustraire à l'autorité de leurs amis naturels.

Cette remarque ferma la bouche du Comte qui, ne pouvant ni se rendre raison de la disparition de Tancrède, ni rien apprendre de la route qu'avaient prise celles qu'il poursuivait, partit le lendemain matin pour retourner chez lui. Il résolut cependant de tenter encore quelqu'effort pour découvrir la retraite de Tancrède, et il visita avec son guide toutes les huttes de la montagne. Cette recherche ne lui ayant pas réussi davantage, il descendit dans le Valais très-affamé, découragé et

fatigué ; et, comme il était trop tard pour revenir jusqu'à Rex, il fut obligé de se contenter du mauvais cabaret de Martigny. L'aubergiste n'avait pas été plus heureux que lui ; la seule chose qu'il pouvait assurer, c'est que les Dames n'étaient pas dans le village. Le Comte, de plus en plus mortifié, lui demanda s'il n'avait pas vu passer la veille un jeune homme, et il lui donna le signalement de Tancrède ? — Non, Monsieur, s'il venait de chez le Curé il n'a pas dû passer devant ma maison. — Mais, ne pourriez-vous savoir s'il a reçu quelque visite depuis mon départ ? Je soupçonne ce jeune homme d'être son neveu.

L'hôte promit de faire de son mieux pour contenter sa curiosité;

et il découvrit en allant, à nuit close, écouter à la porte de l'écurie, qu'il y avait deux chevaux, tandis que le Curé n'avait à lui qu'un bidet. Il devait donc avoir reçu une visite, mais il ne pouvait pas savoir qui c'était.

Cependant le Comte, sur cette nouvelle, prit le parti de rendre une nouvelle visite au Curé, sous prétexte de lui demander excuse de ce qu'il était entré chez lui la veille.

Le bon Curé le reçut dans son cabinet. --- Je suis fâché, dit-il, que vous ayez cru me devoir de nouvelles excuses d'une erreur si naturelle ; vous êtes bien libre de reprendre le même chemin si vous le préférez à la grande route.

Le Lord fit de grands remercîmens et se hasarda enfin à lui dire:

— Vous avez, Monsieur, un ou deux neveux au service d'Autriche, à ce qu'on m'a dit ? — J'en ai un, Monsieur, le fils de ma sœur. . . . Le Comte n'était pas beaucoup plus instruit, il continua : -- J'ai soupé, la nuit dernière, avec votre frère le Père Procureur du Saint-Bernard ; il vous informera probablement des raisons qui m'ont fait entreprendre ce voyage dans une aussi mauvaise saison ; malheureusement, mon voyage ne m'a servi de rien. Si vous me le permettez, je vais vous instruire de ce qui m'intéresse, dans l'espoir que vous voudrez bien me donner quelques conseils. — Ai-je donc quelqu'intérêt dans ce que vous allez me raconter ? — Je ne peux vous l'assurer, vous en jugerez

gerez mieux quand vous m'aurez écouté. Alors, il lui conta tout ce que le lecteur sait déjà et que le Curé savait tout aussi bien que lui; cependant, celui-ci l'écouta avec attention, après quoi il lui dit : — Je suis fâché que votre voyage en Suisse n'ait pas mieux répondu à vos desirs; j'espère que la manière dont vous traitiez les jeunes Dames n'est pas ce qui les a engagées à une démarche aussi inconsidérées. Les pères et les tuteurs ont sûrement beaucoup d'autorité ; mais je crois qu'en général, il est plus de leur intérêt d'être aimés que d'être craints. — Je ne peux que m'accuser d'avoir laissé trop de liberté à ces folles-là ; mais, je vous prie, qui a quitté votre maison, il y a trois jours, avec un ca-

briolet à deux chevaux, ou plutôt, quel est le jeune homme que j'ai rencontré hier au soir dans la montagne ?

Le Curé jetta à l'impérieux Lord un regard qui exprimait si bien le mépris qu'il avait pour lui, qu'il sentît qu'il avait fait une sottise ; il aurait bien voulu n'avoir pas fait l'impertinente question qu'il jugea bien devoir rester sans réponse, et il ne se trompait pas; car, le vieillard lui dit en se levant : — Je ne suis point accoutumé à un pareil traitement de quelqu'un que je ne connais seulement pas. Je vous souhaite le bon jour, Monsieur, en même tems il sortit en laissant la porte ouverte.

Il ne pouvait plus rester, il s'en alla donc en murmurant :—Le vieil

imbécille ! Il retourna promptement à son auberge où il demanda sur-le-champ ses chevaux, sans repondre aux questions de son fils et de l'aubergiste au sujet de la visite au Curé. Il paya sa dépense et partit furieux, il ne pouvait dissimuler son humeur. On peut deviner qu'il prit le grand chemin. Après avoir fait quelques milles sans dire un mot, il commença à se calmer, et il voulut bien dire à son fils qu'il était plus que jamais convaincu que le jeune homme, qu'il avait toujours soupçonné d'être l'auteur de l'évasion des *filles*, était le neveu du Curé. Il entra dans quelques détails sur sa conversation avec lui, parla de sa morale au sujet de ces ingrates coquines ; ce qui lui prouvait assez qu'il en sa-

vait plus que la prudence ne lui permettait d'en avouer ; qu'il ne pouvait deviner ce qu'elles avaient pu dire pour s'excuser ; mais qu'il saurait percer ce mystère, coûte qui coûte ; et, pour commencer, il se remit à questionner de nouveau l'aubergiste de Rex, mais cela ne l'avança pas davantage. Cet homme n'avait plus des dispositions aussi complaisantes, il refusa même de lui dire qui était celui à qui il avait donné le titre de Monseigneur ; et il le pria, si il en était si curieux, d'aller le demander lui-même au château de Watteville, sans le tourmenter par des questions auxquelles il n'était pas dans l'intention de répondre.

Le Comte fut donc obligé de retournner à Ornen où il eut la

consolation de passer sa mauvaise humeur sur sa femme, dont le manque de prévoyance avait donné aux *filles* le moyen de s'échapper. Cependant, il fallait que quelqu'un les eût aidées, et il ne soupçonnait personne autant que le jeune Officier qui, suivant le dire de son guide, devait avoir un pacte avec le diable pour leur avoir échappé dans les régions inaccessibles où ils l'avaient rencontrés. Le Curé et le Procureur étaient probablement dans le secret ; et, quoiqu'il ne présumât pas qu'elles fûssent cachées dans l'Abbaye, il ne doutait pas que l'un et l'autre n'eûssent pu lui en donner des nouvelles ; mais il ne savait pas comment les y forcer, et, ni sa femme, ni son fils ne pûrent lui en indi-

quer les moyens. Ils ne faisaient que répéter ses Jérémiades; enfin, ennuyé de toutes ces répétitions, il leur enjoignit de se taire, en ajoutant que, si Deterville avait eu le moindre courage, il les aurait poursuivies jusqu'au bout du monde plutôt que de retourner sans elles. Il ne pouvait cependant le faire sans la permission du Comte qui ne la lui aurait pas donnée et qui ne lui laissait pas assez d'argent pour former de grandes entreprises. Avouons aussi qu'il n'avait nulle propension à faire le Chevalier errant pour une femme dont la fortune était le seul attrait à ses yeux.

CHAPITRE VII.

Le Comte passa trois jours à rêver aux moyens de découvrir quel était ce jeune officier; enfin, il prit le parti de faire encore une visite au château de Watteville, qu'il résolut de ne pas quitter sans avoir revu le Baron dont il ignorait la mort. Il voulait lui conter tous les détails de son aventure, le prier de lui faire connaître ce jeune homme qui l'avait dernièrement fait chasser du château. Si le Baron était un homme d'honneur, il ne pouvait le refuser; si, cependant, il le faisait, il s'adresserait alors à Messieurs de Berne qui, sûrement, soutiendraient sa demande. Il avait

d'abord résolu de partir seul ; mais, en y réfléchissant davantage, il préféra d'emmener Deterville et S. André, dans l'espoir que ce dernier pourrait en apprendre autant des domestiques que lui-même du Baron.

Ils arrivèrent bientôt à l'antique manoir ; mais ils entraient à peine dans l'avenue, qu'ils apperçurent une grande foule qui se rassemblait dans la cour ; un moment après, une procession solemnelle sortit de la grande entrée, et, à leur étonnement toujours croissant, ils reconnurent que c'était un convoi.

Alors, le Comte déconcerté s'écria : — Mille diables, le vieux coquin est mort ! Je me souviens qu'à mon dernier voyage, les do-

mestiques m'ont dit qu'il n'avait pas une heure à vivre; cependant, puisque nous sommes ici, descendons de cheval et tâchons de savoir quelque chose.

Ils en descendirent donc, et S. André conduisit les chevaux hors du chemin pour ne pas embarrasser la cérémonie. Le Comte s'avança jusqu'au château et demanda à la première personne un peu bien mise, qui on allait enterrer? — Le Baron de Watteville, Monsieur. — Je vous prie, quel est celui qui hérite de lui? — Son gendre. — Est-il maintenant ici? — Je le crois. — Demeurait-il ici auparavant? — Non, Monsieur: mais il y venait souvent depuis quelque tems. — Où était donc sa résidence? — En Allemagne, Mon-

sieur, ou dans une belle terre près de Berne que le Baron avait donnée à sa fille, ou qu'elle a achetée, je ne puis assurer lequel.

Le Lord espérait en apprendre davantage ; mais la foule, en avançant, les sépara ; et il n'eut plus autre chose à faire que de regarder la mélancolique procession à mesure qu'elle sortait des portes.

Le jeune homme qu'ils cherchaient n'en faisait pas partie ; mais ils reconnurent le vieux domestique qu'ils avaient pris pour l'aubergiste lorsqu'ils y avaient couché. Ils attendirent que le convoi fût entièrement passé, après quoi le Comte demanda si le nouveau Baron de Watteville était à présent au château, ce qu'on lui confirma. — Croyez-vous que je

puisse le voir? — Non pas d'ici à quinze jours. — Le neveu du Curé de Martigny est-il ici ? — Il était à la procession. — Je ne l'y ai pas remarqué ; il est intimement lié avec le Baron actuel? — Je ne peux vous le dire, je sais seulement qu'il était à la mort du vieux Baron. — Je vous prie quel âge a votre nouveau maître ? — Je ne le lui ai jamais demandé ; mais, croyez-vous que je n'aie rien à faire que de répondre à vos questions ? Entrez-vous, ou sortez-vous ? — Puisque nous ne pouvons rendre nos devoirs à votre maître aujourd'hui, nous prendrons une occasion plus favorable.

Après leur retraite, cet homme ferma les portes et courut rejoin-

dre le convoi. Le Comte remarqua que tout semblait se combiner pour le tourmenter.

Deterville, qui avait examiné avec attention tous ceux qui suivaient le cercueil, assura que, si le neveu du Curé en faisait partie, il n'était pas celui qu'ils soupçonnaient. — A la bonne heure, je voudrais seulement que la décence nous permît de demander à voir le nouveau Baron, je ne doute pas qu'il ne nous donne toutes les informations dont nous aurons besoin ; enfin, il faut encore prendre patience. Je suis toujours bien aise d'avoir retrouvé notre aubergiste supposé ; en le dénonçant à son maître, nous percerons sûrement ce mystère.

Avec cet espoir, ils retournèrent

encore une fois à Ornen. Une ennuyeuse semaine s'était presqu'écoulée, quand l'humeur hautaine du Lord fût dérangée par un exprès qui lui apportait d'Angleterre des nouvelles d'une nature fort peu satisfaisante. Il était à table lorsqu'il reçut le malheureux paquet. Après l'avoir examiné, il parut hors de lui; pendant plus d'une demi-heure, il se promena dans la chambre en jurant, avant que la Comtesse ou son fils osâssent s'informer de la cause de son humeur. A la fin, Myladi eut le courage de lui demander si les *filles* étaient arrivées en Angleterre, et qui avait pu être assez adroit pour leur dérober leur fuite ?

De quoi diable parlez-vous, reprit le Comte ? Il s'agit bien ici

des *filles* ; il faut partir sur-le-champ pour l'Angleterre , ou..... Il s'arrêta un moment , puis il ajouta : — J'espérais , en quittant mon pays , éviter cette maudite affaire ; quelque démon envieux semble prendre plaisir à déconcerter tous mes projets.

— La saison n'est pas agréable pour voyager , répondit la Comtesse : mais il n'y faut pas penser, si des affaires importantes vous rappellent. En elle-même , elle se réjouissait de retourner à Londres, lorsque le Comte reprit avec la même humeur. — Je ne prétends pas mettre votre courage à l'épreuve , car je compte partir seul. Deterville restera aussi pour continuer les recherches de nos *fuyardes* , ou , au moins , pour décou-

vrir quel est ce jeune homme que je soupçonne toujours d'être leur complice. D'ailleurs, si elles ont à m'écrire, c'est sûrement ici qu'elles adresseront leurs lettres, et il serait de la plus haute imprudence à nous de quitter tous le château. — Mais, S. André ne pourrait-il pas nous suppléer, dit la Comtesse mécontente ? — Non certainement, d'ailleurs, mon projet est de l'emmener. Je reviendrai peut-être sur-le-champ, ou, peut-être, aurai-je besoin de quelque tems pour arranger l'affaire qui m'appelle ; cela dépendra des circonstances. En tout cas, je vous manderai si vous devez rester ici ou me rejoindre à Londres ; mais souvenez-vous que, jusqu'à ce que vous ayiez entendu parler de moi,

je ne veux pas que vous écriviez à personne en Angleterre. Par la suite, je vous en expliquerai la raison. Il me suffit à présent de vous dire que je veux être obéi. Êtes-vous étonnés que je ne veuille pas mettre toutes mes connaissances dans mon secret ? Il n'est pas nécessaire de les instruire que je peux perdre mon titre ainsi que de la folie de ces jeunes filles ; je compte donc sur une exacte obéissance.

La mère et le fils promirent, de fort mauvais grace, de se conformer à ses desirs. Quoique personne n'eût conservé grand appétit, on continua de dîner, après quoi le Comte donna à S. André l'ordre de se préparer à partir; mais, après une plus mûre réflexion, il préféra

de le laisser pour surveiller sa femme et son fils, et de partir seul, dans la crainte que celui qu'il emmènerait, ne pût écrire à Ornen la nature de l'affaire qui le forçait à s'éloigner. Enfin, il se mit à soupçonner tout le monde d'être d'accord pour le tromper.

Il partit donc le lendemain matin au point du jour, en demandant à son fils de cesser toute espèce de poursuites pour découvrir les jeunes filles et même le jeune homme, jusqu'à ce qu'il eût donné de ses nouvelles. Deterville ne demandait pas mieux, il n'avait même jamais compté s'en tourmenter davantage. Ni lui, ni sa mère n'étaient fort contens de passer leur hyver tête

à-tête à Ornen ; mais le départ du Comte leur laissant plus de liberté, loin de le regretter, tout le monde se réjouit de son absence.

CHAPITRE VIII.

TANCRÈDE, auprès duquel nous croyons devoir maintenant retourner, se divertit beaucoup du compte que son ami le Procureur lui rendit de l'entrevue qu'il avait eue avec le Comte. Par son avis et celui de l'Abbé, il se décida à rester quelques jours au couvent pour ne pas rencontrer encore ceux qui mettaient tant de soins à le connaître. A son retour chez son ami le Curé, il évita de passer par le village et, autant qu'il pût, de suivre la route ordinaire. Il apprit le dernier et malheureux effort du Comte pour découvrir qui il était. Il retourna de-là, le plus vîte possible à Wat-

teville où on venait de rendre les derniers devoirs à l'ancien propriétaire. Il y sut bientôt le dessein du Comte de Clarancourt de rendre visite à son successeur ; mais, ayant eu l'occasion de voir le Baron de Dervat avant de retourner au S.-Bernard, il apprit le départ du Lord pour l'Angleterre dont il instruisit ses belles compagnes aussitôt qu'il les eût rejointes.

Elles présumèrent qu'il était allé les y chercher. Tancrède savait bien que son retour en Angleterre avait la même cause qui la lui avait fait quitter, mais il feignit d'être de leur avis ; et, malgré le sauvage de leur habitation, un mois s'écoula qui parut à peine un jour à Idamia, quand le bon Curé fit passer à notre héros un paquet

qu'il n'attendait pas avant le printemps, et qui le forçait de partir.

Après en avoir pris lecture, il dit d'un ton gai à son épouse qu'il allait suivre l'exemple du Lord Clarancourt. — Certainement, s'écria-t-elle, vous ne comptez pas aller en Angleterre ? — C'est précisément, ma chère enfant, à quoi je suis forcé par des affaires qui ne permettent pas de délai. Je desire tant finir ce pourquoi on m'appelle, que je ne me pardonnerais pas de le retarder un moment par ma faute. — Le Comte de Clarancourt est-il intéressé dans ce qui vous fait partir, mon cher Tancrède ? — Souvenez-vous, ma belle Idamia, que vous m'avez promis de suspendre votre curiosité, jusqu'à ce qu'il me soit per-

mis de vous faire connaître ce que je vous cache tant contre mon gré? — Pardon, mon cher Tancrède, reprit-elle les yeux gros de larmes: ne croyez pas que ce soit indiscrète curiosité, cela m'est échappé; mais puis-je espérer que nous vous suivrons? — Je desirerais, ma chère amie, ne pas vous quitter un seul instant. Si votre retraite vous déplaisait, je vous conduirais sûrement en Angleterre; mais, réfléchissez combien la saison est mauvaise et que je n'ai pas un moment à perdre. Si le Comte de Clarancourt est intéressé dans cette affaire, vous savez qu'il a beaucoup d'avance sur moi; mais je dois mettre un peu plus de tems à résoudre ce qui pourra le mieux convenir. — Je n'ai, je

vous assure, d'autre motif pour desirer de quitter ce lieu, que sa distance de l'Angleterre; comptez-vous y rester long-tems? — Cela dépendra des circonstances, mon amie; mais laissons ce sujet pour le moment. Avant de prendre aucune décision, je dois consulter un de nos meilleurs amis qui doit venir nous joindre avec le Baron de Dervat, et à qui je serai fier de vous présenter. Puis-je espérer, comme personne ne peut avoir nos intérêts plus à cœur que celui dont je veux parler, que vous vous en rapporterez à son avis? — J'espère donc qu'il ne me laissera pas en arrière; cependant, si vous le desiriez.....

Ses pleurs l'empêchèrent de continuer. Tancrède, aussi triste lui-

même, dit tout ce qu'il croyait pouvoir la consoler. Il promit même de l'emmener plutôt que de lui cacher la peine qu'il prévoyait devoir lui faire éprouver, en s'opposant à son desir.

Elmire seconda la demande de son amie ; elle assura que la fatigue du voyage, quelle qu'elle pût être, ne serait pas à comparer à l'inquiétude qu'elles souffriraient en son absence ; que, tant qu'elles seraient à portée de sa protection, elles se croiraient en sûreté ; que loin de lui, elles seraient tourmentées de mille peurs chimériques, sans compter le risque de mourir d'ennui.

Tancrède convint de tout et promit de faire son possible pour y décider son ami. Les Dames attendirent

tendirent donc le lendemain avec grande impatience. Suivant leur attente, on vint avertir leur protecteur que deux Messieurs l'attendaient dans la chambre de l'Abbé.

Jamais Elmire et Idamia n'avaient éprouvé plus de curiosité. Elles y auraient même succombé, si l'appartement de l'Abbé n'eût été situé de manière à leur ôter les moyens de la satisfaire. Elles furent donc obligées de se résigner et d'attendre trois heures, après lesquelles Tancrède leur présenta le Prince de Zulenstein et le Baron de Dervat. Les Dames connaissaient déjà le dernier. Le premier qui avait l'air un peu plus âgé, conservait encore une fort belle figure, bientôt elles l'aimèrent. Ses attentions furent plus marquées pour Idamia

qu'il nomma sur-le-champ sa chère fille. --Depuis long-tems, lui dit-il, je regarde votre mari comme mon fils ; je me dédommage, par-là, de m'être engagé de bonne heure dans l'Ordre Teutonique qui nous défend le mariage. Enfin, ne voulant pas les tenir en suspens, il ajouta : — Mon fils est dans la nécessité fâcheuse de partir demain au point du jour avec moi pour l'Angleterre ; mais, comme il desire aussi peu de laisser loin de lui la partie de lui-même qu'il estime le plus, qu'elle ne desire elle-même s'en séparer, nous avons décidé dans notre conseil privé auquel j'espère, Mesdames, nous pourrons bientôt vous admettre, que vous nous suivrez sous la conduite et sous l'escorte du Baron de Dervat. Il re-

viendra ici à cet effet dans deux jours environ , ayant besoin de ce tems pour faire les préparatifs d'un pareil voyage. Je m'occuperai avec votre mari , mon aimable Idamia, de vous chercher une maison pour vous recevoir , et je vous promets en son nom que vous trouverez une lettre de lui dans toutes les grandes villes où vous passerez. Mon arrangement vous convient-il?

Idamia aurait sûrement préféré d'accompagner Tancrède , elle n'aurait pas craint la fatigue ; mais elle n'avait aucune objection à faire à un plan aussi raisonnable. Elle exprima donc plus de contentement qu'elle n'en avait réellement, et fit ses efforts pour se résigner à une séparation qui la remplissait de terreur.

La soirée ne fut pas gaie, et la nuit, Idamia ne put dormir ; cependant, elle fit son possible pour dissimuler son chagrin à Tancrède, dans la crainte qu'il ne le trouvât déraisonnable, puisqu'à moins de nouveaux évènemens, ils devaient se rejoindre avant un mois.

Le moment de la séparation fut pénible ; chacun s'efforça cependant d'étouffer sa douleur pour ne pas augmenter celle de l'objet aimé. Le Baron de Dervat déjeûna avec eux, et, pour soutenir leur courage, il ne leur parla que du moment de se revoir.

Les deux jours suivans parurent bien longs. Idamia ne rêvait que malheurs, et Elmire interprétait ses songes de la manière la plus sinistre. Enfin, le Baron de Dervat

vint les reprendre ; elles prirent congé du bon Abbé et du Procureur qui leur fut alors présenté. Ils les bénirent toutes deux, et les voyageurs s'acheminèrent vers la maison du Curé, suivis de leurs domestiques Suisses et de deux guides que le Baron de Dervat avait amenés pour porter leur bagage.

Quelque rigoureuse que fût la saison, Idamia avait trop le désir de revoir Tancrède pour se plaindre ni du froid ni de la fatigue. Le Baron avait pris toutes les précautions pour les en préserver. Deux mules les attendaient sous l'escorte du neveu du Curé qui se chargea de conduire celle que montait Elmire, tandis que le Baron de Dervat dirigeait celle d'Idamia,

avec le même soin qu'il aurait pris de son enfant. Je n'ai pas besoin de dire s'ils furent bien reçus du vénérable Curé et quelle fut sa joie de les revoir. Il présenta sur-le-champ à Idamia une petite lettre de Tancrède ; elle lui fit oublier sa fatigue, et elle consentit, malgré son impatience d'arriver à Londres, à suivre le conseil du Baron de Dervat de consacrer le lendemain au repos, ce que son mari lui demandait dans sa lettre. Le tems et les chemins secondèrent mal la vivacité de ses desirs, et le Baron ne permettait pas de voyager la nuit. Cependant, comme elle trouvait, en effet, une lettre de Tancrède dans chaque grande ville, elle supporta son voyage avec assez de patience ; en réflé-

chissant que, vu la rapidité de sa course, il avait dû prendre sur son sommeil les momens qu'il lui avait consacrés.

Ils s'embarquèrent à Ostende et arrivèrent sans accident à Douvres la première semaine de février. Ils trouvèrent plusieurs lettres de Tancréde; il leur donnait l'adresse de la maison qu'il leur destinait et où il avait espéré les attendre; mais il avait été obligé de partir pour le Devonshire pour une affaire qui pourrait le retenir, à ce qu'il craignait, une semaine ou deux. Il demandait à Idamia de croire qu'il ferait tous ses efforts pour hâter le moment de leur réunion, et lui promettait de lui donner tous les jours de ses nouvelles.

Idamia devait trop au Baron

pour lui témoigner toute la peine que lui causa cette lettre. Enfin, elle se consola en pensant qu'une fois réunis, ils ne seraient plus obligés de se séparer. Elle s'efforça donc de se soumettre avec courage à ce qui était inévitable.

Ils ne jugèrent pas prudent de s'arrêter à Douvres, ils prirent la route de Londres et s'arrêtèrent à Brompton où ils trouvèrent une maison petite, mais élégamment meublée, des domestiques qui les attendaient et tout ce qu'ils pouvaient desirer pour leur plus grande commodité. Idamia parut très-contente de la maison, quoiqu'elle convînt qu'elle eût préféré la chaumière du Curé de Martigny, si Tancrède l'avait habitée. Cependant, les soins qu'il avait pris

pour elle et que tout ce qui l'environnait lui retraçait, lui faisaient supporter plus patiemment son absence.

Quand la prudence leur aurait permis de sortir, la saison n'*y* était pas favorable. Le Baron cherchait à leur procurer tous les amusemens que pouvait permettre leur état sédentaire. Un cabinet de lecture voisin leur fournissait les livres qu'elles pouvaient desirer. I lamia pressait Elmire de commencer son roman, en l'assurant du succès. Elmire qui n'avait pas autant de confiance en ses talens, voulait, avant de se mettre à l'ouvrage, connaître la fin de l'histoire de Tancrède, disant qu'il était facile de commencer un pareil ouvrage, mais que la difficulté était de le finir avec un pareil succès.

Le Baron soutint la plaisanterie et s'offrit pour corriger les épreuves. Il cherchait ainsi à ranimer le courage d'Idamia toujours prêt à lui manquer, quoiqu'elle reçût exactement des nouvelles de Tancrède sous le couvert du Baron ; mais, comme il ne fixait point encore le moment de son retour, son impatience augmentait tous les jours. Huit jours s'écoulèrent, à la fin desquels elle attendait son mari à chaque instant. Elmire prétendait toujours qu'il voudrait la surprendre par son retour. Nous saurons dans le chapitre suivant si sa conjecture était juste.

CHAPITRE IX.

Le neuvième jour depuis leur arrivée était prêt à finir, le Baron de Dervat était sorti ; elles épuisaient leurs conjectures sur Tancrède, quand elles entendirent une voiture s'arrêter à la porte. Un coup qui suivit leur fit présumer que leur compagnon rentrait plutôt qu'elles ne l'avaient compté pour leur donner enfin l'heureuse nouvelle du retour de Tancrède ; c'était peut-être lui-même qui avait voulu descendre chez elles en arrivant.

Leurs yeux étaient fixés sur la porte, lorsqu'en s'ouvrant, elle leur laissa voir madame Dupré leur

ancienne gouvernante. Les jeunes personnes charmées, car elles l'aimaient véritablement, coururent à elle. Elle affecta la même joie, versa des larmes en embrassant ses chers enfans. Dès qu'elle eût repris un peu de calme, elle dit à Idamia en lui prenant la main : -- Venez, ma bonne amie, la voiture vous attend. — Mais, ma chère madame Dupré, d'où venez-vous? Où voulez-vous nous conduire ? -- Auprès de votre ami. — Vous l'avez donc vu, s'écria l'imprévoyante Idamia, en l'embrassant de nouveau ? Je lui avais bien dit qu'il vous trouverait, s'il en avait envie. — Je connais, depuis long-tems, la bonté du cœur de ma chère enfant ; mais, dépêchons-nous, puisque vous m'avez devinée. Venez

comme vous êtes, et vous aussi, ma chère Elmire, car je sais que vous ne voudriez pas vous quitter, quoique vous n'ayiez pas l'air de me voir avec autant de plaisir que ma petite Idamia. Je crois que vous ne m'avez jamais tant aimée qu'elle. — Croyez, madame Dupré, que je vous ai toujours regardé comme une mère.

Alors, elles se hâtèrent vers la voiture qui les attendait. Le marche-pied était baissé; aussi-tôt qu'elles furent montées, la portière fut refermée, et elles partirent avec toute la vîtesse possible. Elles marchaient depuis quelque tems, lorsqu'Idamia demanda à sa gouvernante si elles allaient bien loin. Le bruit des roues empêcha madame Dupré de l'entendre; mais

elle lui promit de répondre à toutes ses questions, si elle voulait avoir un peu de patience. Environ dix minutes après qui parurent dix heures à l'impatiente Idamia, les roues commencèrent à rouler sur le pavé, et le grand nombre de lumières la fit s'écrier : --- Graces à Dieu, nous voilà à Londres!

Elmire remarqua qu'elle ne croyait pas en être si loin ; elle demanda à madame Dupré si elles étaient bien dans le chemin, car elle ne se rappellait pas d'avoir passé la barrière d'Hyde-Park Corner. Comme on était sur le pavé, la gouvernante entendit encore moins ce qu'on lui disait ; une grosse fluxion qui n'était pas encore finie, la rendait presque sourde.

Au bout de quelques minutes, à

leur grand étonnement, elles quittèrent le pavé et ne virent plus de lumières que de loin en loin et toutes du même côté. La nuit était extrêmement noire ; elles firent donc tous leurs efforts pour crier à leur gouvernante : — Où allons-nous ? ne sommes-nous pas dans la campagne ? — Nous prenons cette route, parce qu'elle est plus courte; je ne connais pas de filles plus impatientes que vous. Leur trouble les avait empêchées jusque-là de remarquer que leur voiture était une chaise ; elles s'en apperçurent alors, et Idamia reconnut, à la faible lueur des lanternes, qu'elles étaient dans la chaise qui les avait amenées de Wirksworth, elle se rappellait la garniture. Madame Dupré ne fit aucune réponse, et,

quoique les chevaux allâssent beaucoup plus lentement et qu'ils ne fussent plus sur le pavé, sa surdité paraissait augmenter. Se trouver dans la voiture du lord Clarancourt surprenait Idamia ; un peu de réflexion lui rappella que Madame Dupré n'était pas si sourde quand elle était arrivée. Son cœur commença alors à battre, elle n'osait exprimer ses craintes ; elle en fit cependant part à Elmire en italien, ayant pris toutes deux des leçons de cette langue pendant leur séjour au Saint-Bernard. Tandis qu'elles se communiquaient leurs craintes, madame Dupré regardait avec soin du côté droit, et elles se trouvèrent arrêtées près d'une autre chaise de poste. Les portières des deux voi-

tures furent ouvertes aussi-tôt, et un homme qui les attendait dans l'autre voiture, cria: — Est-ce vous madame Dupré ! — Oui, c'est moi, graces à Dieu. . . . Elmire, montez dans cette voiture, donnez-lui la main, M. Smart. Comme il fait noir ! vous auriez dû allumer les lanternes. Allons, mon enfant, pourquoi tremblez-vous ? Vous étiez assez leste autrefois. — Donnez-moi votre main, Madame, cria l'étranger, vous pouvez emjamber facilement.

Les jeunes personnes, malgré leur frayeur, refusèrent absolument de se séparer; elles demandèrent où on les conduisait et quel était cet étranger si déplaisant ? — Grand Dieu ! quels lutins, dit madame Dupré : ne croiroit-on

pas qu'on va les égorger ? Nous suivons tous la même route, M. Smart est venu pour nous défendre des voleurs. Le chemin où nous allons entrer est solitaire et fort raboteux, trois personnes seraient mal dans cette petite voiture. Elmire ne refusera sûrement pas de faire quelques milles avec mon meilleur ami.

Madame Dupré était entre ses deux pupilles dont les mains s'étaient jointes ; et Idamia lui dit que, puisqu'elle connaissait si bien M. Smart, il valait mieux qu'elle montât elle-même dans sa voiture, qu'elles iraient fort bien toutes seules.

Voyant que ses prières ne servaient à rien, la vieille femme employa la force pour les séparer.

— Une belle chienne de besogne vraîment ! Croyez-vous que j'aie de mauvais desseins sur vous? Vous savez que je n'aime point à être contredite , je ne changerai donc rien à ma résolution. M. Smart parut fort étonné de la résistance des jeunes Dames , et le domestique qui leur avait fermé la portière à Brompton , témoigna la même surprise.

Ces malheureuses personnes se repentirent alors , mais trop tard , de leur crédulité. Malgré leurs prières et leur résistance , Elmire fut forcée d'entrer dans l'autre voiture ; ses cris furent étouffés sur-le-champ, le domestique ferma la portière et elle partit aussi-tôt. Cependant, Idamia luttait contre madame Dupré, en déclarant qu'elle

voulait suivre son amie. La vieille femme qui avait besoin de toute sa force pour la retenir, ordonna au domestique de fermer leur portière et au postillon de continuer sa route, en assurant sa pupille qu'on ne lui ferait point de mal. Le domestique, après avoir un peu laissé gagner l'autre voiture, se plaça sur un petit siège qui était sur le devant, et le postillon partit aussi vîte que pouvaient le faire deux très-bons chevaux.

En voyant son amie prendre un chemin contraire, Idamia ne douta plus de la trahison de celle à qui, une heure avant, elle aurait confié ses plus secrètes pensées, et de qui elle soupçonnait avoir le moins à craindre. Sa terreur fut

alors égale à son précédent aveuglement. Quel moyen employer auprès de la malheureuse au pouvoir de qui elle s'était si imprudemment remise ! Cet homme sur le devant était sûrement là pour lui prêter main-forte. Elle prit son parti de dissimuler, quelqu'horreur qu'elle eût pour celle qu'elle regardait, il y a si peu de tems, comme sa meilleure amie ; cependant, elle essaya de lui faire quelques questions.

Au nom de Dieu, Dupré, que veut dire tout ceci ? où allons-nous ? qui vous a envoyé nous chercher ? — Ceux qui seuls ont le droit de diriger vos actions et qui ont plus soin de votre réputation que vous ne méritez. Fi, avez-vous oublié sitôt les principes de

vertu que je vous ai inculqué ? Je me flatte que si je vous avois suivie dans votre voyage, vous n'eussiez pas si aisément trompé ma vigilance ; mais ce qui est fait est fait, il faut réparer le mal, si on peut. Il est tems de mettre un terme à vos sottises. — Je ne vous comprends pas, dit Idamia, dont ce torrent d'injure avait ranimé le courage : croyez-moi, ceux qui vous employent pourront bientôt avoir à se repentir, ainsi que vous... Elle s'arrêta de peur d'en trop dire, et la vieille répondit en affectant de rire : — Croyez-moi, repentez-vous vous-mêmes, si vous ne l'avez pas encore fait. — Je me repens certainement de m'être laissé si aisément tromper ; je ne supposais pas que quelques mois

eussent pu vous changer autant. — Je peux vous dire la même chose, Milady. J'ai bien voulu, par intérêt pour vous, vous soustraire à votre séducteur. Je vous aurais pardonné un jeune homme, mais s'enfuir avec un vieux coquin qui serait votre grand père, c'est de trop mauvais goût. Au surplus, ce sera votre faute si nous cessons d'être bons amis.

Ainsi, dit en elle-même Idamia, elle prend le Baron de Dervat pour mon amant. Cette ridicule idée l'aurait fait rire dans un autre moment; mais, comme cette erreur l'éloignait de ce qu'elle avait le plus intérêt de cacher, elle résolut de la lui laisser. Quoique bien déterminée à se déclarer mariée, elle ne voulait pas leur faire

connaître l'objet de son choix. Elle ne doutait pas des soins du Baron et de son cher Tancrède pour la retrouver ; mais elle réfléchissait tristement sur la facilité de corrompre des gens qui n'étaient pas méchants par eux-mêmes. Madame Dupré avait naturellement un bon cœur, et une récompense, modique peut-être, l'avait engagée à livrer deux jeunes filles qu'elle avait aimées. Malheureux effet de la pauvreté !

Enfin, desirant toujours en savoir davantage, elle continua : —Mais comment, Madame, avez vous pu me trouver ? — Votre tuteur vous l'apprendra. Vous vous croyez bien en sûreté, je ris de la facilité avec laquelle vous m'avez suivie, quoique je ne sache pas de quelle

quelle part vous avez supposé que je venais. Vous voyez qu'il ne vous a pas été fort utile de frêter un paquebot pour vous seules. Je suis assez au fait, malgré le tems qu'il y a que nous sommes séparées.

—Je ne dispute pas votre sagacité, je ne serais pas même étonnée si vous me disiez que vous employez la magie; je crois votre conscience fort large, au Comte et à vous. Cependant, votre esprit familier pourrait se jouer de vous, et vous feriez bien de songer au compte qu'on vous demandera peut-être bientôt de deux jeunes filles que vous faisiez n'aguère profession d'aimer. Qu'est devenue, je vous prie, Elmire Dudley? Son père craint-il qu'elle ne lui fasse rendre compte de sa fortune qu'il retient

injustement ? Vous est-il permis de me le dire ? — Oui Miss, et sans avoir recours aux esprits familiers. Vous allez dans des lieux différens afin que vous n'ayez plus la même facilité de concerter de nouveaux complots ; êtes-vous satisfaite ? —Pas plus que de votre conduite. Mettez la main sur votre conscience, Madame Dupré, croyez-vous que feue Lady Clarancourt vous remerciât de remettre sa fille au pouvoir d'un père tyrannique ? Souvenez-vous de ce que vous nous avez dit du Comte ; l'or vous l'a-t-il fait oublier ? —Milord m'a prouvé, Miss Forester, que je ne lui rendais pas justice, et, qu'il avait vos intérêts à cœur plus que je ne le croyais. Je veux donc réparer mon erreur, et vous devriez vous

repentir de l'avoir obligé aux mesures qu'il prend pour sauver votre réputation ; car je pense qu'il respecte tant la mémoire de votre père, qu'il consentirait encore à vous laisser épouser Lord Deterville qui vous adore et qui est presque fou de votre perte. Je crois que Milord vous prouve assez par-là à quel point il vous aime. — C'est probablement ce que vous direz pour votre défense, Dupré : mais vous avez, peut-être, mal calculé pour vos intérêts ; car j'avais le dessein, en venant en Angleterre, de vous attacher à ma personne. — Réellement, Miss Forester ? Je m'étonne de votre assurance. Croyez-vous que j'eusse voulu être votre complice ? Dieu me donne patience, je n'ai pas en-

core perdu ma réputation. Songez seulement, si vous m'en croyez, à trouver des excuses auprès du Lord Clarancourt. — Vous ne m'entendez pas, ma chère : je parlais de la bonne madame Dupré que j'avais laissée à Wirksworth, et non du vil agent du Comte. Mais voulez-vous bien me dire où vous me conduisez, et ce que Milord veut faire de moi et de sa fille ? — Quand vous l'avez quitté, vous ne l'avez pas instruit de vos projets, permettez qu'il en fasse autant. — Votre prudence est remarquable autant que votre fidélité ; mais, craignez d'avoir à vous repentir du rôle infâme que vous jouez. — Le Comte saura bien me garantir de votre colère. — Il pourrait bien lui suffire de répondre

pour lui - même ; et Idamia se tut en appercevant qu'ils entraient dans une ville. Elle eut l'idée d'appeller au secours ; mais, comme si le postillon l'eût devinée, il poussa ses chevaux avec tant de vîtesse, que le bruit de la voiture sur le pavé ne lui laissait pas l'espoir de se faire entendre. Ils furent bientôt hors de la ville ; cependant sa compagne lui avait parue fort inquiète, et cela ranima son courage. Elle regrettait en silence d'avoir voulu suivre son mari en Angleterre contre sa volonté ; elle rêvait aux moyens d'instruire le Baron de Dervat de sa position, lorsque, la voyant tranquille, madame Dupré lui demanda si elle ne craignait pas les voleurs ? — Plût à Dieu que nous fûssions ar-

rêtées ! Je me confierais aux plus grands coquins pour échapper aux complots que vous formez contre moi. — Dieu vous pardonne, Miss Forester, je ne vous croyais pas si dépravée ; vous leur conseilleriez, je crois, de m'assassiner. — Oh ! mon Dieu non : vous êtes trop peu en état de mourir, et je desire que vous ayez le tems de vous y mieux préparer.

Ils traversèrent encore une petite ville ; mais il était déjà trop tard pour espérer d'y rencontrer personne, elle se résigna donc. Ils arrivèrent alors à une grande commune où ils trouvèrent un relai. Elle chercha à entendre ce qu'on disait en changeant les chevaux, mais elle ne put encore en venir à bout. Elle en eut peu de

regrets, n'ayant pas l'espoir de mettre les postillons dans ses intérêts. Madame Dupré parut fort inquiète en traversant cette commune qui s'étendait fort loin, après quoi elle s'écria : — Graces à Dieu, nous avons passé sans accident un des lieux les plus dangereux de l'Angleterre. — Comment le nomme-t-on ! — C'est..... mais je devine votre intention, les vieux oiseaux ne se prennent point à la pipée. — Je suis toujours bien aise de voir, Dupré, que vous priez Dieu quand vous vous croyez en danger. Ne commencez-vous pas à ressentir les mauvais effets de votre conduite? Une mauvaise conscience rend poltrons les gens les plus braves.

Idamia chercha à se rappeller le nom de toutes les Communes qui

entouraient Londres, mais elle ne pouvait deviner celle qu'elle venait de traverser ; et toutes deux étaient tranquilles dans leur coin, quand elle se trouva sur un pont d'où on voyait une grande rivière. — Quelle belle rivière ! je vous prie: comment s'appelle-t-elle? — La Seine, êtes-vous contente ? — Parfaitement, je vous remercie. C'est la Seine de Londres ; je vois à présent où nous sommes.

Cela n'était pas absolument vrai, mais elle le disait pour tourmenter sa compagne et elle y réussit; car on lui répondit: -- Cela est simple, vous connaissez si bien l'Angleterre ! — Ah! votre esprit familier ne vous a pas mis dans tous mes secrets.

Cependant, elles entraient dans

une rue étroite, et Idamia aurait bien voulu avoir une carte pour savoir où elle était. Il lui semblait qu'elles avaient marché vers l'ouest. Pendant qu'elle se tourmentait de ces idées, la voiture arrêta à la porte d'une auberge près de la sortie de la ville. Elle entendit sonner minuit à plusieurs horloges, et le silence le plus profond régnait par-tout.

La portière étant ouverte, madame Dupré la pria de descendre, ce qu'elle fit sans aucune remarque; et elle suivit un domestique qui lui montrait le chemin. Madame Dupré marchait exactement après elle. Enfin, on ouvrit la porte d'une salle à manger où elle apperçut le Lord Clarancourt debout, le dos à la cheminée. Quoiqu'Idamia

s'attendît à voir son tuteur, avant de rendre compte au lecteur de leur conversation, nous voulons l'instruire de la manière dont il l'avait retrouvée.

CHAPITRE X.

ON peut supposer que l'affaire qui rappellait Lord Clarancourt en Angleterre était de la plus grande importance, puisque, pour en prévenir la discussion, il avait voulu s'enterrer dans un coin de la Suisse. Il espérait par cette manœuvre engager ses adversaires à s'arranger avec lui, en leur faisant craindre des délais interminables. Mais, à son grand chagrin, il avait éprouvé que son absence ne pouvait le mettre à l'abri; qu'il serait forcé de comparaître au moins par procureur, et qu'il avait affaire à des gens qui avaient au moins autant de crédit que lui;

qu'ils y mettaient un intérêt trop grand pour qu'il pût espérer quelque relâche à leur poursuite. Leurs premières demandes avaient été rejettées, mais elles avaient été suivies d'autres beaucoup plus sérieuses. L'exprès qu'on lui avait envoyé d'Angleterre lui donnait de si mauvaises nouvelles, qu'il crût nécessaire de venir lui-même faire usage de ses dernières ressources pour éviter ce qu'il craignait le plus, d'être déshonoré. Il prit donc le parti de revenir sur-le-champ, en laissant sa famille qu'il désirait tenir dans l'ignorance de cette affaire. Si il devait perdre son procès, son plan était de retourner à Ornen et de ne jamais revenir en Angleterre. Cependant, il espérait encore de pouvoir s'en

tirer, et par le crédit de ses amis, et par l'argent qu'il n'épargnerait pas à cet effet. A tout évènement, il résolut de rester incognitò jusqu'à ce qu'il fût un peu plus instruit de l'état des choses; et, au lieu d'aller voir ses amis, il leur écrivit une lettre circulaire. Par ce moyen, il évitait des questions auxquelles il lui paraissait difficile de répondre. Ses réflexions, pendant la route qu'il avait faite seul, n'avaient point relevé son courage. Je sais qu'un homme d'esprit a dit : qu'une mauvaise conscience pouvait nous donner un avant-goût des souffrances de l'autre monde ; Lord Clarancourt aurait pu peut-être instruire le lecteur de la justesse de cette idée. Quoiqu'il en soit, il fit sur sa route toutes les

questions qui pouvaient le mettre sur les traces de sa fille et de sa pupille ; il n'en put rien apprendre jusqu'à Ostende. A Douvres, on n'en avait point entendu parler ; enfin, il arriva à Londres, et se retira dans un petit logement que son Procureur lui avait retenu près de lui. Là, il composa pour ses anciens amis une apologie ou, comme lui seul arrangeait les faits, il se représentait comme un ange de lumière, persécuté par les esprits de ténèbres. Malheureusement, pendant son absence, son affaire avait éclaté dans le monde et fort peu à son honneur. Il paraissait probable qu'elle ne se terminerait pas avantageusement pour lui. Aussi, le plus grand nombre de ceux à qui il s'adressa ne

lui répondit pas. Les autres lui demandaient de se justifier, les apparences étant entièrement contre lui. Son principal adversaire était un homme du premier rang, d'un honneur intact, ils ne pouvaient qu'attendre la décision d'un pareil procès.

Le Comte maudit de bon cœur tous ces amis qui l'abandonnaient déjà; cependant, il n'épargna rien pour gagner la faveur des gens de loi; mais ils étaient déjà prévenus par ses antagonistes. Enfin, il se flattait toujours d'en trouver d'assez habiles pour embrouiller les vérités qui le poursuivaient de par-tout. Depuis six semaines, il était occupé de ce travail; et, comme il payait fort bien, sans lui donner positivement l'espoir de

réussir, on le flattait de pouvoir le sauver si tout était comme il l'assurait. Mais il ne pouvait parvenir à se tromper lui-même, et il tremblait de l'issue d'un procès qui ne pouvait lui être favorable, s'il y avait encore la moindre justice en Angleterre. Malgré tout son trouble, il avait écrit deux fois à Ornen pour leur dire qu'il n'avait encore aucune nouvelle des jeunes fugitives.

Un matin qu'il repassait dans sa mémoire tous ses malheurs, il revenait du temple, il rencontra tout botté et éperonné, ayant l'air de descendre de cheval, le courier qu'il avait pris à Ostende pour le conduire à Besançon. Cet homme le salua, le Comte le reconnut sur-le-champ et lui dit : — Ah !

Français, y a-t-il long-tems que vous êtes en Angleterre ? — Il n'y a que dix-huit heures, Monsieur, je suis heureux de pouvoir vous donner des nouvelles des jeunes Demoiselles qui sont arrivées à Douvres en bonne santé ; quoique je ne suppose pas qu'elles arrivent à Londres avant le soir, car mon maître et moi avons couru toute la nuit.

Cette nouvelle inattendue surprit tellement le Comte, qu'il resta un moment sans parler, malgré le desir qu'il avait d'en savoir davantage ; mais, suivant ses principes de machiavélisme, quoiqu'ils ne lui eussent pas toujours réussi, il rêva quelque tems avant de faire de nouvelles questions. Enfin, il dit : — Je suppose que vous avez

passé la mer avec elles, peut-être êtes-vous attaché à leur service ? En ce cas vous devez savoir que je suis à Londres depuis quelque tems. — Non, Monsieur, je n'en savais rien. Depuis que je vous ai quitté, j'ai été à Vienne avec un Seigneur anglais qui a été si content de mon service, qu'il a voulu me ramener avec lui, et le hasard a fait que nous nous sommes embarqués à Ostende presqu'en même tems que les jeunes Dames. Comme notre bâtiment marchait mieux que le leur, nous les avons passées; et les ayant reconnues sur le tillac, je les ai saluées. Je les ai vues débarquer au moment où mon maître et moi partions de l'hôtel d'York. — Vous avez l'air pressé, dit le Lord qui n'était pas encore remis

de son trouble : pouvez-vous venir bientôt me revoir, ou bien, où demeurez-vous ? J'ai quelque chose d'important à vous dire. — Je serai libre dans une heure, Monsieur, j'irai vous chercher où vous voudrez ; mon maître demeure dans l'Incoln'sinn Fields. — Je vous y attendrai, mais souvenez-vous que je ne veux pas qu'on sache que je suis en Angleterre. Ne dites donc à personne que vous m'avez vu ; vous pouvez me rendre un service essentiel, et être sûr d'être récompensé en raison de son importance.

Ce courier, italien de naissance, parlait français, allemand et anglais comme un naturel du pays. Il promit de revenir à l'heure indiquée et d'être secret comme une borne.

Alors ils se quittèrent, le domestique bien résolu de servir son ancien maître s'il en était bien payé, et le Comte en rêvant aux moyens de se servir de lui. Les Italiens sont réputés pour leur finesse, on leur reproche même de se prêter facilement pour de l'argent aux plus grands crimes. Nous ne voulons cependant pas dire que le projet du Comte fût de l'y engager; nous lui devons la justice qu'il ne voulait attenter à la vie, ni de sa fille ni de sa pupille ; mais il avait une vive curiosité de savoir avec qui elles arrivaient en Angleterre, et desirait les remettre, encore une fois, dans son pouvoir, s'il était possible. Malheureusement son confident S. André, était en Suisse et il avait le plus grand besoin d'un espion.

Jamais heure ne lui avait paru si longue, et, pour comble d'ennui, le courier le fit attendre encore une autre. Il se promenait de long en large dans la place, agité par la crainte et l'espoir ; son impatience augmentait à chaque tour qu'il faisait. Enfin sa patience était à bout quand il vit paraître celui qu'il desirait avec tant d'ardeur et qui venait à lui avec toute la vîtesse possible. Le Comte, toujours sur ses gardes, lui fit signe de le suivre, et, après avoir traversé Holborn, il s'arrêta dans une rue assez peu passante pour n'avoir pas la crainte d'être observé. Il espéra alors d'apprendre tout ce qu'il desirait ; mais il commença par lui faire promettre le secret, et, lui laissant toujours croire qu'il était M. Dud-

ley, il l'instruisit que sa fille et sa pupille s'étaient enfuies de chez lui il y avait trois mois, et, jusqu'à cette rencontre fortuite, qu'il n'avait pu rien apprendre d'elles. Alors, en lui mettant dans la main une bourse de vingt guinées, il lui demanda s'il ne pouvait pas quitter le maître qu'il servait à présent, et lui promit que, si par son moyen il pouvait remettre les jeunes filles en son pouvoir, il lui donnerait cent autres guinées. Pour moitié de cette somme, l'Italien lui aurait remis mort ou vif celui qu'il aurait voulu lui désigner. Il s'engagea donc à faire tout ce que le Comte voudrait ; il promit de quitter ce matin même, son maître avec qui il avait déjà réglé son compte, et qu'il se dévouait entièrement à un

maître aussi généreux, qui, sûrement ne le laisserait jamais manquer. Milord n'hésita pas de le lui promettre, alors il lui donna l'ordre d'attendre les jeunes demoiselles un peu loin sur le chemin de Douvres où elles devaient passer, et de les suivre jusqu'au lieu où elles descendraient ; que, si elles n'étaient point arrivées le lendemain soir, il pousserait jusqu'à Douvres, et qu'il chercherait à se mettre sur leurs traces jusqu'à ce qu'il connût le lieu de leur résidence; que, dès qu'il la connaîtrait, il viendrait l'en instruire et recevoir de nouveaux ordres. Il lui renouvella la promesse de cent guinées, dès qu'il pourrait lui indiquer leur demeure d'une manière positive. L'Italien lui jura qu'il regardait déjà

l'argent dans sa poche ; et il partit sur-le-champ, sans écouter le Comte qui voulait encore lui renouveller ses instructions. Il ne crut pas devoir aller bien loin de Londres, et il s'arrêta à un de ces cabarets où les postillons de poste et les cochers de diligence font boire leurs chevaux. Il en choisit un où il s'était déjà arrêté le matin avec le maître qu'il venait de quitter. Le Baron et ses belles compagnes s'étant servies de la même poste à Dareford, leurs postillons s'arrêtèrent au même endroit et il reconnut parfaitement les deux Dames. Il avait fait tenir un cheval prêt qu'il monta aussi-tôt qu'elles furent reparties, et il suivit la voiture à Brompton où il les vit descendre. Les paquets ayant été ôtés de la voiture,

voiture, il ne put douter qu'elles n'eûssent l'intention d'y passer la nuit. Il retourna promptement auprès de celui qui l'employait, pour l'instruire de son succès. Il trouva toute prête la récompense promise que le Comte lui délivra, du moment qu'il l'eut instruit qu'elles étaient descendues dans une fort belle maison à Brompton pour y passer la nuit.

D'après le succès de cette première tentative, le Lord employa l'Italien pour épier les mouvemens de celles qui se croyaient à l'abri et dont il voulait troubler la tranquillité. Mais il fut très-étonné d'apprendre qu'elles n'avaient avec elles qu'un homme de cinquante à soixante ans. Il supposa donc que, si celui-ci était en effet un de leurs

adorateurs, un autre l'avait précédé en Angleterre, ou n'y était pas encore arrivé. Il espéra qu'il en serait bientôt instruit ; mais, après que son espion fût resté deux jours à Brompton où il ne quittait pas de vue la porte de leur maison, celui-ci s'assura que certainement elles ne recevaient aucune autre personne que le vieux Monsieur avec qui elles avaient passé la mer ; qu'il demeurait avec elles dans la maison d'où il l'avait souvent vu sortir ; qu'il revenait tous les soirs entre neuf et dix. Cela parut fort étrange au Comte qui, pour être sûr que l'Italien ne le trompait pas, se déguisa le troisième jour; et, se plaçant dans un café voisin, il put, ainsi que son confident, voir les deux jeunes

personnes à leurs fenêtres avec leur protecteur qu'il ne put reconnaître. Il lui parut Anglais, en ce cas, il devait être instruit de leur position ; il avait pu leur persuader de se mettre sous sa protection et de le suivre en Angleterre où il soutiendrait leurs droits. Car il ne pouvait supposer qu'aucune d'elles eût songé à épouser un homme qui avait au moins dix ans de plus que lui. Son espion fit bien tout son possible pour le découvrir, mais en cela il ne put réussir. Les domestiques de la maison refusèrent obstinément de répondre à aucune de ses questions et le renvoyèrent constamment aux maîtres de la maison s'il voulait être plus instruit. Comme ni le Lord, ni François, n'avaient envie d'a-

dopter ce moyen, le premier jugea qu'il n'avait d'autre ressource que de tâcher de les enlever à leur respectable protecteur. François fut consulté, et le Comte, le trouvant aussi prompt à exécuter que lui à proposer, il alla chercher madame Dupré qui vivait d'une petite rente qu'il lui faisait. Elle eut d'abord quelque remords d'entrer dans la ligue proposée ; mais elle ne put résister long-tems à la récompense qu'on lui offrait et à la crainte de perdre la rente que le Comte pouvait lui ôter, et qui était son seul moyen d'exister. Elle crut donc qu'il valait mieux se laisser persuader que ses pupilles avaient abandonné le chemin de la vertu. Elle s'arrangea pour croire que le Comte n'avait d'autre but que de

sauver leur réputation; et, comme elle n'avait d'autre alternative que de mourir de faim ou d'obéir, elle choisit ce qui lui paraissait le plus utile.

Quand le moment de l'exécution fût venu, le Lord lui présenta son nouveau confident comme un Gentilhomme de ses amis qui n'avait d'autre desir, ainsi que lui, que de sauver la réputation de deux folles qui s'étaient laissé séduire par un vieux coquin.

Après s'être bien assuré de François et de la gouvernante intéressée, Il songea aux autres arrangemens. Il voulut d'abord séparer les deux jeunes personnes, afin qu'elles ne puissent pas se concerter ensemble; et, pour prévenir ses agens de se liguer pour lui arra-

cher de l'argent, il avait en vue un endroit où madame Dupré servirait de geolière à Idamia; et François lui avait indiqué un excellent moyen de disposer d'Elmire qui devait lui être confiée.

Au bout de trois jours, il revint et décida que madame Dupré irait chez ses pupilles en l'absence de leur protecteur de la part de qui elle dirait venir; que ne sachant pas qu'il était en Angleterre, elles n'auraient probablement pas de soupçons. L'impatience d'Idamia de revoir Tancrède, fit réussir ce plan comme nous l'avons vu. Le Comte et François étaient déguisés auprès de la maison, et peu de tems après que le Baron fût sorti, madame Dupré entra et, à la grande joie du Comte, reparut

bientôt avec ses victimes. Dès qu'il les eût vu partir, il monta dans une autre chaise avec l'Italien et rejoignit les Dames entre Hammersmith et Kensington, où il les sépara comme nous l'avons déjà dit. Les cris d'Elmire furent bientôt étouffés par les juremens de son père qui la remit à l'Italien, pendant qu'il se rendit à Maidenhead où, à l'aide de quatre chevaux, il précéda de quelques momens madame Dupré et Idamia.

CHAPITRE XI.

ELLES étaient donc, comme nous avons dit, en présence du Comte. Madame Dupré, fière d'être la confidente de son maître, rompit la première le silence, en s'écriant d'un air de triomphe : —Enfin, nous voilà ! quoique Madame assure qu'elle aimerait mieux être dans les mains des brigands que dans les vôtres ; pour moi, elle me croit damnée pour l'avoir enlevée à son séducteur. — Faites-moi la grâce d'avancer, Miss Forester, dit l'impérieux Lord : que je sache ce que vous pouvez dire pour excuser votre conduite impardonnable.

Elle rappella tout son courage et s'approcha de l'homme qu'elle méprisait depuis si long-tems, mais plus encore en ce moment. — De quelle autorité, Milord, me traite-t-il d'une si étrange manière? Qui vous a donné le droit de m'enlever à mes amis? Un homme d'honneur, s'il avait eu des droits, pouvait les faire valoir d'une manière plus loyale. — Il me semble, Mademoiselle, que vos derniers voyages ne vous ont pas formée. — C'est vrai, Milord, reprit madame Dupré : je n'ai vu personne plus gâtée en si peu de tems. — Alors, madame Dupré, ce sera à vous à la corriger. Si la douceur n'y parvient pas, il faudra avoir recours à des mesures plus sévères. Les lois de ce pays donnent un grand

pouvoir à un tuteur, j'espère qu'on ne m'obligera pas de m'en servir. — Il me semble que Milord en a déjà fait assez d'usage. — Vraiment, Mademoiselle ! Je consens cependant à en supporter toutes les conséquences ; je ne me repens que d'avoir laissé autant de liberté à vous et à ma fille. Si je vous avais cru autant de goût pour la promenade, j'aurais su prendre plus de précautions; mais, je vous prie, si ce n'est pas une trop grande liberté, voulez-vous m'instruire de ce que vous avez fait depuis votre départ d'Ornen? — Madame Dupré m'a fait entendre, Milord, que vous en étiez parfaitement instruit, ce serait donc une redite inutile. — Vous voudriez m'en imposer, Miss Forester, mais j'ai

le droit de vous faire cette question, et je vous prie d'y répondre. — Il doit suffire à Milord de m'avoir remise en son pouvoir par des moyens aussi ignobles ; j'y resterai jusqu'à ce que ceux qui en ont le droit viennent me réclamer. — Qui en ont le droit, reprit le Comte, avec un sourire sardonique, quoiqu'un peu déconcerté : et qui, je vous prie, a le droit dont vous vous me menacez ? — Mon époux, Milord. — Quel est l'heureux mortel à qui vous avez donné votre main ? Est-ce ce vieux qui vous a conduit en Angleterre ? Alors, j'applaudis à la prudence de votre choix. Serez-vous assez bonne pour me dire son nom ? — Celui dont vous parlez, Milord, quoique le meilleur des hommes, n'est

point mon époux, il est mon véritable ami. — Quel est donc, je vous prie, cet époux qui vous délivrera de ma tyrannie ? — Milord l'apprendra bientôt, il ne laissera pas maltraiter sa femme avec impunité. — Mais il a un nom, j'espère, êtes-vous honteuse de le dire ? — Je lui en laisse le soin, Milord, je serais fâchée de vous priver de l'agréable surprise qui vous attend ; car je sais toute l'estime qu'il a pour vous.

Ce ton ironique plut médiocrement au Lord qui commença à craindre le compte qu'on pourrait lui demander, si on savait Idamia entre ses mains ; cependant, comme les jeunes personnes étaient sorties de chez elles sans violence, il espéra qu'on ne pourrait le soup-

çonner ; il fit donc bonne contenance et continua ainsi : — Je connais donc celui dont vous portez le nom ? — Je le crois, Milord, du moins il vous connaît de réputation. — Et vous pensez que je vous croirai mariée sur votre seule assertion ? Il faut avant que je sache où vous vous êtes mariée, avec qui, et mille autres choses dont il me parait que vous n'avez pas envie de m'instruire. — Cela me prendrait trop de tems, Milord, il vaut mieux que j'en charge ce vieux qui m'a conduite en Angleterre. . . . le Baron de Dervat, il vous satisfera sur tous les points; et, je n'en doute pas, vous présentera à mon époux, si vous voulez prévenir la visite qu'il ne manquera pas de vous faire. — Le Ba-

ron de Dervat est celui que j'aurais le moins soupçonné d'avoir protégé une folle conduite ; mais, je vous prie, quel est le mari d'Elmire! -- Le Baron répondra à toutes vos questions, Milord, je lui laisse le soin de nous justifier. — Cela lui sera difficile, Miss Forester, ainsi qu'à vous de me persuader de votre mariage. — Ce n'est qu'un mensonge, Milord, dit madame Dupré : car elle n'a vu personne à Brompton que ce vieux Monsieur qu'elle nomme le Baron, et qu'elle même déclare n'être point son mari. — Oh ! je ne crois pas un mot de ce qu'elle dit, mais, pourquoi ne nomme-t-elle pas son époux ? — Parce que, Milord, je n'ai pas envie de contenter votre curiosité qui vous engagera, peut-être, à

voir le Baron de Dervat. Il peut vous instruire de tout ce que vous desirez tant de connaître. Je vous répète seulement que je suis mariée, et je suis étonnée que vous ne sachiez pas encore à qui. -- Morbleu, dit le Comte en colère, ne me tenez pas plus long-tems en suspens, je veux savoir son nom. — C'est bien dommage que Milord ne puisse pas me forcer de répondre à une demande aussi polie.

Jamais le Lord n'avait été plus embarrassé ; il connaissait trop le caractère de sa pupille pour espérer que ses menaces eûssent plus d'effet sur elle qu'elles n'en avaient eu dans le premier moment. Cependant, il résolut d'affecter de ne pas croire ce mariage qui contrariait tant ses vues ; il prit

un ton plus doux, l'assura que toute sa crainte était qu'elle ne fût dupe de quelqu'adroit coquin ; qu'elle était plus à plaindre qu'à blâmer, qu'il ne tenait qu'à elle de tout réparer. — Vous savez, ma chère enfant, que Deterville vous adore depuis long-tems ; j'ai craint réellement qu'il ne succombât à la douleur de vous perdre. Vous pouvez encore le rendre le plus heureux de tous les hommes ; il a voulu rester en Suisse dans l'espoir d'y découvrir quelque nouvelle de vous. J'ai réussi mieux que lui, il ne tient qu'à vous que tout soit oublié. Acceptez la main de mon fils, je prends sur moi de lui justifier votre absence ; votre réputation n'en souffrira pas, et je vous rendrai Elmire qui, dans

tout ceci est bien plus coupable que vous. Je ne vous demande point de détails et je ne fais plus de questions, si vous acceptez ce que je vous propose.

Idamia écoutait avec étonnement un homme assez vil pour vouloir marier son fils, si en effet il ne croyait pas à son mariage, à la maîtresse d'un autre. Si elle le méprisait déjà, ce mépris augmentait donc encore, et elle ne put le dissimuler dans sa réponse. — Ainsi, Milord veut que j'aie deux maris; en tout cas, je vous déclare que, mariée ou non, jamais je ne donnerai la main à Lord Deterville.

-- En ce cas, Madame, tenez-vous prête demain à la pointe du jour à continuer votre route. J'au-

rai soin que vous ne m'échappiez pas une seconde fois pendant votre minorité. Vos fenêtres seront mieux gardées, je saurai être aussi têtu que vous, quoique mes offres ayent pu vous montrer combien j'étais disposé à vous pardonner. Je voulais croire que vous n'aviez été qu'imprudente, je voudrais me le persuader encore, mais bon soir pour le moment.... Madame Dupré, si Miss veut prendre quelque chose, vous le lui ferez apporter ; et il se retira dans la chambre voisine. Madame Dupré voulut alors employer son éloquence à la persuader ; mais Idamia lui répondit qu'elle ne voulait pas ajouter la bigamie aux autres crimes dont on l'accusait ; qu'elle était prête à la suivre, mal-

gré son mépris pour elle et pour celui qui la faisait agir; mais, sentant qu'elle avait besoin de conserver ses forces, elle se fit apporter un biscuit et un verre de vin, et elle se jetta toute habillée sur son lit. Elles dormirent fort peu et furent prêtes dès qu'on les appella. Madame Dupré avait fermé la porte en dedans et mis la clef dans sa poche. Le Comte vint lui-même les chercher et les ramena dans la chambre où il les avait reçues. Il proposa à Idamia de le suivre à Londres; mais elle lui répondit qu'elle ne le suivrait, que s'il lui donnait sa parole d'honneur de la ramener dans la maison où on l'avait prise. Il rit beaucoup de cette idée et lui dit qu'il voulait voir seul le Baron; il lui de-

manda si elle avait bien fait ses réflexions; que, si elle voulait consentir à ce qu'il lui avait proposé, il enverrait sur-le-champ un courier à Ornen. Idamia l'assura que cette dépense était inutile, puisqu'elle était bien décidée à n'être jamais sa belle-fille. — C'est assez, reprit le Lord, je saurai être aussi têtu que vous.

Il fit alors avancer la voiture et lui donna la main pour y monter; ce qui fit croire à Idamia qu'il avait le projet de l'accompagner, mais il prit congé d'elle, en lui disant qu'il la reverrait bientôt.

Le domestique, qui lui parut un paysan, se plaça, comme auparavant, sur le devant de la voiture qui partit sans qu'elle sût où on la menait. Elle aurait bien voulu ré-

sister, mais, loin de ses amis, comment pouvait-elle espérer quelque crédit contre des gens qui agissaient au nom de son tuteur ? Elle se résigna donc à son sort, ne doutant pas que le Baron de Dervat ne fît tout ce qui était en son pouvoir pour découvrir sa retraite. Ils marchèrent tout le jour, ne s'arrêtant qu'un moment pour manger pendant qu'on relayait ; mais elle eut la satisfaction d'apprendre qu'elle était sur la route de Bath, en voyant sur la portière des diligences qu'ils rencontrèrent, Bath, Bristol et Londres, ou Bath et Londres. Elle n'en était que plus embarrassée de deviner où on voulait la conduire, ne connaissant aucun ami au Comte ou à la Comtesse dans l'ouest de l'Angleterre. Mais elle réfléchit

bientôt qu'il ne voulait sûrement la conduire chez aucun de ses amis; et, bien persuadée que les questions ne lui serviraient à rien, elle s'abstenait de parler à sa compagne qui lui observait cependant qu'au-lieu de bouder, elle ferait mieux de tâcher de se mettre bien avec elle. Idamia lui répondit qu'elle préférait un ennemi déclaré à un faux ami.

La nuit commençait quand ils entrèrent à Bath. Sûre de ne pouvoir se tromper, elle ne parla point davantage. Elle cru être arrivée au terme de son voyage, et soupirait en songeant aux sensations agréables qu'avait éprouvées son cher Tancrède en entrant dans cette fameuse cité pour la première fois, bien sûre que sa présence les lui

eût rendues plus ravissantes encore. Elle pria donc avec ferveur pour obtenir de lui être bientôt rendue.

Pendant ces réflexions mélancoliques, ils arrêtèrent, pour changer de chevaux, à l'Agneau, auberge isolée presque hors de la ville. Madame Dupré ne craignait plus qu'elle voulût lui échapper, et à proportion qu'Idamia se refusait à ses avances, elle cherchait à se rendre plus agréable.

-- Graces à Dieu, ma chère Miss, nous avons relayé pour la dernière fois, je crains que ce relai-ci ne soit un peu long ; mais nous n'avons rien à craindre des voleurs, ce qui n'est pas une petite consolation. — Il m'importe fort peu où vous me menez, dit Idamia, pourvu que je sois délivrée d'une personne

aussi méprisable. — Vous êtes bien dédaigneuse, Miss Forester. Songez que vous auriez pu tomber en de beaucoup plus mauvaises mains. Souvenez-vous que vous me connaissez depuis votre enfance. — Je vous assure que je ne vous connaissais pas, je ne crois pas qu'on puisse être aussi fausse que vous. — Bien, bien ; enfin, l'écriture nous ordonne de rendre le bien pour le mal, et c'est ce que je compte faire, en vous préservant de nouvelles aventures. Par la suite, vous sentirez que vous me devez des remercîmens au-lieu de me faire des reproches. — J'ai peur que vous ne vous trompiez beaucoup sur l'avenir. — Il faut passer quelque chose à votre humeur en ce moment ; mais je compte que nous

nous serons bientôt aussi bonnes amies qu'autrefois. — Jamais, dit Idamia avec force. Mais je vous pardonne, parce que vous croyez que votre existence dépend de Lord Clarancourt. Souvenez-vous seulement que vous aurez le tems de vous repentir d'avoir secondé ses infâmes projets. — Je ne crois pas, Miss Idamia, que personne puisse me blâmer d'avoir secondé les efforts de Milord, pour se rendre maître de vous. Je ne crois pas plus que lui à votre mariage, quoique nous pussions nous attendre, et que les circonstances dans lesquelles vous vous êtes trouvée, aient pu rendre nécessaire que vous teniez ce langage pour vous justifier. Mais puisque Milord veut bien vous pardonner,

j'avoue qu'à votre place je n'hésiterois pas à accepter ses propositions — Je crois bien que l'idée d'un crime ne vous empêcherait pas de faire ce que vous croiriez utile à vos intérêts, mais supposez que j'eusse la même façon de penser, il est contre les miens de suivre votre avis : car j'ai un époux qui a le desir et le pouvoir de m'arracher des mains de ceux qui m'oppriment en ce moment. — Vous savez mieux qu'une autre, Miss, le fonds que vous devez faire sur un mari, qui, depuis que vous êtes à Brompton n'est pas venu vous voir une seule fois. Je ne veux point vous décourager, mais, je gage avec vous que vous n'entendrez plus jamais parler de lui.

Cette dure réflexion fit verser

un torrent de larmes à Idamia. Enfin, elle s'adressa à cette puissance qui n'abandonne jamais l'innocent. Elle cessa de répondre à sa compagne, mécontente de lui avoir donné le triomphe de voir couler ses pleurs. Elle résolut de ne ne point se laisser abattre et se rappella cette maxime connue.

» Plongés dans le malheur, tour-
» mentés par les peines, ne livrons
» pas notre ame noble au déses-
» poir. Dans nos dangers, entour-
» rés d'ennemis, Dieu saura nous
» secourir à tems. Quand notre
» force manque, que le chagrin
» nous accable des évènemens im-
» prévus nous donnent du sou-
» tien «.

Ils ranimèrent, en effet, son

courage, elle réfléchit que tout est possible à la Puissance Divine. L'histoire de son mari, du moins ce qu'elle en savait, était une preuve convainquante que l'innocent opprimé est sous la protection spéciale de celui qui règle tout, et qui ne laisse pas périr un moineau sans sa permission. Elle se résigna donc à sa volonté, et résolut de mettre toute sa confiance en celui qui n'abandonne jamais, celui qui croit en lui.

FIN DU SECOND VOLUME.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 051365101